

جامعة وهران
كلية الآداب واللغات والفنون
قسم الترجمة

UNIVERSITE D'ORAN ES-SENIA
FACULTE DES LANGUES, DES LETTRES ET DES ARTS
DEPARTEMENT DE TRADUCTION
THESE DE DOCTORAT

**LA NOTION DE FIDELITE ENTRE LA TRADUCTION
LINGUISTIQUE ET LA TRADUCTION INTERPRETATIVE**

Présentée par :

Mr ZINAI Djamel Eddine

Encadreur :

Pr BOUHADIBA Farouk, A.N.

Membres du Jury :

Pr DAOUD Mohamed	Université d'Oran	Président du Jury
Pr BOUHADIBA Farouk	Université d'Oran	Rapporteur
Pr BENMOUSSAT Boumedienne	Université de Tlemcen	Examineur
Pr KESKAS Saïd	Université de Sétif	Examineur
Dr CHALAL Ahmed (MC) A	Université de Mostaganem	Examineur
Dr BENALI MOHAMED Rachid (MC) A	Université d'Oran	Examineur

ANNEE UNIVERSITAIRE
2010-2011



PDF
Complete

*Your complimentary
use period has ended.
Thank you for using
PDF Complete.*

[Click Here to upgrade to
Unlimited Pages and Expanded Features](#)

Dédicace

AU NOM D'ALLAH

AUX MARTYRS DE LA REVOLUTION

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement mon Directeur de recherche, Monsieur Le Profeseur BOUHADIBA Farouk A.N. pour ses orientations perspicaces et ses conseils qui m'ont été d'un apport inestimable tout au long de la réalisation de cet humble travail.

Ma pensée va tout particulièrement vers mon père, cet enseignant, mon premier enseignant des vertues de la vie et de la responsabilité.

Je tiens également à remercier ma femme qui m'a toujours soutenu et encouragé pour accomplir cette recherche ainsi que mes enfants Ibrahim El Khalil, Sarah, Taha Adnane et Mohamed Idriss qui ont supporté mes moments de solitude lors de la réalisation de ce travail.

Enfin, je voudrais aussi dédier ce travail à mes frères et à ma sœur.

Ce travail sur la notion de fidélité entre la traduction linguistique et la traduction interprétative présente une analyse de la norme et des niveaux linguistiques dans le domaine de la traduction. Il se base sur l'hypothèse qu'une linguistique de normes ne peut à elle seule accomplir une opération traduisante puisqu'elle est basée sur une ontologie et une logique qui ne prennent pas en considération la diversité culturelle que l'on retrouve à travers les langues naturelles. Ces dernières fonctionnant avec des règles et de normes, on ne peut par conséquent atteindre un degré de fidélité adéquat si on demeure conditionnés par des contraintes linguistiques qui sont régies par ces règles et ces normes. Ceci, d'autant plus qu'un texte, une phrase ou même d'un mot sont souvent porteurs d'une culture. De là, l'auteur explore le domaine de l'énonciation et de l'interprétation en émettant l'hypothèse que les niveaux linguistiques sont des niveaux d'organisation et de description et que l'étude de la *sémiosis textuelle* permet de mieux comprendre la stratification du langage dans son ensemble. Ceci est primordial en traduction, car c'est bien le sens textuel, produit par cette *sémiosis*, que l'on traduit. Ainsi, il s'agit dans l'opération traduisante de se focaliser sur la relation discours à discours afin de permettre d'aboutir à une fidélité dans la traduction.

Ce travail s'inscrit dans la perspective de comprendre le message dans son contexte grâce à un processus mental. Ce dernier permet de saisir de façon adéquate la portée du message dans la langue source et de maîtriser sa reproduction dans la langue cible. L'observation et l'analyse de ce processus de déverbalisation-reverbalisation et des démarches dans l'acte traductif qui en découlent ont permis de mieux cerner cette notion de fidélité en prenant comme modèle de départ la Théorie Interprétative de la Traduction.



ملخص:

تمثل هذه الأطروحة حول مفهوم الأمانة بين الترجمة اللسانية والترجمة التأويلية تحليلاً للمعيار وللمستويات اللسانية في ميدان الترجمة، إذ تركز حول الفرضية التي تقول بأن لسانيات المعايير لوحدها غير كافية لإجراء العملية الترجمية، كونها تركز على علم الوجود وعلى المنطق اللذان لا يأخذان بعين الاعتبار التنوع الثقافي الذي نجده في اللغات الطبيعية. تقوم هذه الأخيرة على قوانين ومعايير تصعب على كل من يتقيد بها تحقيق الأمانة في العملية الترجمية، إضافة إلى ذلك فإن النصوص والجمل وحتى الكلمات ترتبط ارتباطاً وثيقاً بالثقافة. يستكشف الكاتب ميداناً النطق والتأويل مع الافتراض بأن المستويات اللسانية هي مستويات تنظيم ووصف وأن دراسة السيميوطيقا النصية تسهل معرفة الإستراتيجية العامة للغة.

تعتبر هذه المسألة جوهرية في الترجمة، لأننا نترجم المعنى النص الذي تخلقه هذه السيميوطيقا، وعليه يجب علينا أن نركز في العملية الترجمية على العلاقة بين النص والنص حتى يتسنى لنا بلوغ الأمانة في الترجمة.

نحاول من خلال هذا العمل تحليل مفهوم الرسالة في إطارها النصي بفضل العمل الذهني، حيث أن هذا الأخير يسمح لنا أن ندرك بشكل مناسب مضمون الرسالة في النص الأصلي والتحكم في نقلها إلى اللغة الهدف. إن ملاحظة وتحليل عمليتي التفكيك وإعادة الصياغة وكذا باقي الخطوات الترجمية سمحت لنا بحصر أدق لمفهوم الأمانة خاصة وأنها اعتمدنا النظرية التأويلية للترجمة نموذجاً.

Problématique et Hypothèses de Recherche

La Théorie Interprétative, généralement connue sous le nom de Théorie du Sens et de la Signification est associée à l'École de Paris qui en a fait une Théorie Interprétative de la Traduction (TIT). Ce modèle théorique a pour principe fondateur l'idée que la traduction et, par voie de fait, le processus traductique, ne représente pas une analyse ou un travail sur la langue en tant que telle et sur les mots qui la composent. Ce modèle s'intéresse beaucoup plus à la portée du "message" dans son contexte et au sens attribué aux éléments discursifs du message. Ceci nous renvoie à l'idée qui fait consensus entre les linguistes, traducteurs, interprètes et tout autre utilisateur du processus de transfert de L1 vers L2; idée selon laquelle toute opération traduisante de quelque nature que ce soit (orale, écrite, littéraire, technique, etc.) est basée sur le binome Traduire égal Comprendre et Dire.

Cette idée nous ramène au processus de Traduction / Interprétation où il s'agit d'abord de comprendre le **message** dans **son contexte**, de le travailler selon un processus mental dont dispose le Traducteur / Interprète; à savoir comprendre de façon adéquate la portée du message dans L1 et de maîtriser sa reproduction dans L2. En fait, il s'agit d'un processus de **déverbalisation** / **reverbalisation** que doit maîtriser le Traducteur / Interprète pour lui permettre de re-formuler ou de ré-exprimer le message lors du transfert de L1 vers L2. Certes, ce processus est d'autant plus complexe lorsqu'il s'agit d'un travail d'interprétation. Le **sens** est ainsi pris dans son contexte en L1 et transposé dans un contexte similaire, équivalent ou du moins adéquat dans L2 avec toutes les nuances et caractéristiques culturelles et autres entre L1 et L2. Lederer, (1981) a bien démontré, à notre sens, l'importance de ce processus qui selon lui est non

te traduisant mais aussi et surtout un processus

Le binome Comprendre et Dire, cité plus haut, nous ramène à des questionnements concernant le traducteur humain (la machine n'est pas encore arrivée à résoudre ce problème - cas des traducteurs automatiques disponibles en ligne, sur CDROM, etc.).

Il s'agira donc de voir dans quelle(s) mesure(s) le Traducteur / Interprète peut-il gérer ce problème de sens et de signification, non seulement sur le plan cognitif mais aussi et surtout sur le plan pragmatique et contextuel. Ainsi, nous aborderons ces deux phases pour essayer de démontrer qu'une opération traduisante adéquate où l'ambiguïté, source d'erreurs, d'incompréhension et autres problèmes langagiers, repose avant tout sur un savoir. Ce savoir devrait être basé sur des fondements de la connaissance de L1 et de son texte, la maîtrise du champ sémantique de ce texte, la maîtrise du sujet du discours avec comme prérequis des connaissances dans la rédaction, la méthode de traduire et d'interpréter, les stratégies de la traduction (Traduction libre, traduction interlinéaire, équivalence, traduction par addition ou par troncation, transposition culturelle, exotismes, calques, paraphrase, etc.). Ce binome doit faire également appel à des réflexes bien définis de la part du Traducteur / Interprète pour lui permettre de mieux s'adapter à ***des situations de sens et de signification*** vis-à-vis du texte ou du discours auquel il est confronté. L'idée principale dans ce processus c'est de s'assurer que l'opération traduisante qui est gérée par le Traducteur / Interprète ne doit pas se limiter à la recherche de correspondances (comme le ferait la machine, par exemple) mais à des équivalences adéquates entre la langue source et la langue cible. C'est ce à quoi nous essayerons de décrire et d'analyser dans le cadre de ce travail.

Notre travail s'articule autour d'une Introduction, de cinq chapitres et d'une Conclusion.

L'Introduction fait état de la situation dans le domaine de la Traduction telle que nous l'observons tout en essayant de situer notre problématique sur la fidélité dans la traduction. Elle décrit également notre position par rapport au modèle que nous avons choisi, à savoir la Théorie Interprétative de la Traduction telle que développée par Danica Seleskovitch et Mariane Lederer (1984, réédité en 2001), tout en présentant notre propre vision de la question et de la thématique qui l'entoure.

Le Premier Chapitre que nous avons intitulé « *Quelques repères dans l'histoire de la traduction* » présente un bref aperçu historique de la Traduction en passant en revue les étapes que nous avons jugées les plus marquantes dans ce domaine. Ceci est suivi par quelques remarques préliminaires où nous présentons les perspectives linguistiques dans la traduction et où nous essayons de situer quelques repaires qui sont des passages obligés dans toute écriture de histoire de la Traduction.

Nous examinons également dans le cadre de ce chapitre la distinction entre Traduction et Interprétation, le problème des équivalences formelles (littérales), les équivalences dynamiques, l'approche de l'équivalence fonctionnelle, l'approche de la pertinence et l'approche de l'équivalence littéraire-fonctionnelle.

Le Deuxième Chapitre intitulé « *Le sens et la signification : approche épistémologique* » présente d'abord quelques définitions de la Traduction avant de se verser dans une discussion sur le sens et la signification et sur des notions

la déverbalisation, le savoir partagé, les compléments cognitifs, etc. Ces notions et concepts opératoires sont définis afin de nous permettre de mieux cerner la discussion de notre thématique et de présenter notre propre vision de ces phénomènes lors d'une opération traduisante.

Le Troisième Chapitre intitulé « *Les principes de la constitution du sens* » présente un débat sur la notion de fidélité dans la Traduction en général avant d'explorer cette notion à la lumière du modèle que nous avons choisi. Ceci nous permet d'étudier la relation entre la traduction linguistique et la traduction interprétative par rapport à la notion de la fidélité telle que nous la concevons. Cette notion de fidélité a toujours été sujet de controverse non seulement entre les linguistes mais aussi parmi les praticiens de la traduction. Elle devient plus complexe et problématique à notre sens du fait qu'il n'existe pas de définition terminologique dans le domaine de la traduction. Ce n'est que vers la fin de ses travaux sur la Théorie Interprétative de la Traduction que Danica Seleskovich par exemple essaye de dresser une taxonomie des concepts qu'elle utilise dans le domaine de l'Interprétation / Traduction tels que 'discours' 'sens' 'champs sémantique', 'bagage cognitif' 'compléments cognitifs' et 'fidélité' entre autres.

Nous essayons également de montrer dans ce chapitre que nous assistons à un déplacement des problèmes théoriques de la traduction de la langue vers le message. Ce dernier devient alors avec le traducteur - Seleskovitch parle d'Interprète de conférence (1975, 1978) et plus tard dans sa théorie (1993, 2001) de traducteur - le centre d'intérêt dans toute activité traduisante. Ce qui fait penser à des auteurs tels que Pergnier (1999) qu'il ne s'agit pas de s'enfermer dans la recherche d'équivalences de signifiés mais qu'il s'agit beaucoup plus de maîtriser la réémission du message et la situation qui confère un sens au

on d'un attachement à la langue de départ ou à la langue d'arrivée, mais d'un attachement au destinataire de la traduction.

Le Quatrième Chapitre que nous avons intitulé « *L'approche interprétative de la traduction* » fait la genèse de la Théorie du Sens ou Théorie Interprétative telle que proposée par l'Ecole de Paris dès les années 1950. Nous essayons de situer la position D. Seleskovitch, fondatrice de cette théorie, dans le contexte et les débats en cours à cette période. Nous remarquons que cette Interprète de conférence d'origine Serbe et naturalisée française (D. Seleskovitch) avait des positions antagonistes et fermement opposées à la traduction dite littérale et à la main mise de la linguistique sur la traduction. Delà, elle a essayé de redorer le blason de l'interprète et de son statut dans la déontologie de la profession. L'idée qu'elle a développée en premier lieu était que si l'on appréhende un énoncé à partir du « *sens* » qu'il véhicule, on peut aboutir à une interprétation adéquate et à transmettre le message à l'auditeur de façon plus raisonnée. C'est dans cette perspective que les hypothèses sur le « *sens* » en interprétation seront détaillées avec la contribution de M. Lederer en particulier où la Théorie du Sens développée à l'ESIT prenait une autre dimension et s'imposait comme La Théorie Interprétative de la Traduction ou l'Ecole Interprétative de Paris.

Nous présentons alors et à titre comparatif des approches sur la traduction tout en les comparant avec la TIT et mettant en relief les points forts de divergence et de convergence entre ces approches et la TIT. C'est à ce niveau que nous essayons de dégager la distinction entre approche linguistique et approche interprétative de la traduction. Nous dressons dans notre discussion des repaires sur la notion de fidélité selon ces approches et la TIT pour nous permettre de mieux cerner cette notion dans le cadre du chapitre suivant.



PDF
Complete

Your complimentary
use period has ended.
Thank you for using
PDF Complete.

[Click Here to upgrade to
Unlimited Pages and Expanded Features](#)

intitulé « *La fidélité au sens* » fait état des premières conceptions de la notion de fidélité avant de définir cette dernière telle que nous la concevons. Ainsi, nous commençons par la genèse de cette notion qui était à l'origine d'un évènement historique lors des traductions de textes religieux tels que reporté par Luther, Le Conte de Lisle ou Léopardi pour ensuite présenter des conceptions et définitions de cette notion par rapport à la traduction dite libre et sa relation avec la notion de littéralité.

Nous procédons à une rétrospective à partir d'Ablancourt (XVII^{ème} siècle en France) sur la femme qui était belle mais infidèle pour aboutir au « *Belles Infidèles* » de Mounin. Ceci nous permet de suggérer dans notre discussion que la notion de fidélité a toujours préoccupé les traducteurs et interprètes - pour ne pas dire qu'elle les hantait - et qu'elle nous préoccupe même de nos jours. Nous passons ensuite à ce que nous avons appelé les traduction coloniales et la fidélité et que nous utilisons comme exemple d'illustration pour montrer que cette notion peut être à double tranchant; à savoir être fidèle au texte original de façon objective et neutre ou être fidèle à des objectifs donnés en transformant ou en transposant le texte original de façon erronée et voulue. Notre discussion porte ensuite sur la question d'être fidèle à la lettre ou à l'esprit pour conclure qu'effectivement, si en interprétant le texte le traducteur laisse de côté le dit de l'auteur et va supposer son intention en posant des hypothèses sur ce qu'il suppose comme implicite et tacite, il s'éloignera de la fidélité telle que nous la présentons dans ce chapitre et il aboutira à une traduction non seulement des plus mauvaises mais surtout à une dérive totale, donc à une destruction pure et simple du texte original.

Dans notre Conclusion, nous synthétisons les débats que nous avons présentés dans ce travail ainsi que notre position vis-à-vis des hypothèses récurrentes dans ces débats sur la notion de fidélité par rapport à la traduction



PDF
Complete

*Your complimentary
use period has ended.
Thank you for using
PDF Complete.*

[Click Here to upgrade to
Unlimited Pages and Expanded Features](#)

interprétative. Nous nous inscrivons dans une perspective interprétative mais nous jugeons que la fidélité a sa place dans la traduction linguistique ou même dans la traduction dite littérale comme c'est le cas des transcodages dans des textes ou des énoncés dits techniques ou spécialisés et où la terminologie et le sens deviennent univoques et ne peuvent prêter à des interprétations de la part du traducteur ou de l'interprète.

Résumé	<i>I</i>
ملخص	<i>II</i>
Problématique et Hypothèses de Recherche.....	<i>III</i>
Présentation de la Thèse.....	<i>V</i>
Introduction.....	<i>01</i>

CHAPITRE I

QUELQUES REPERES DANS L'HISTOIRE DE LA TRADUCTION

Introduction.....	<i>12</i>
1. La Tradition Biblique dans la Traduction.....	<i>12</i>
1.1 Le Septuagésime.....	<i>16</i>
1.2 Le Peshitta / Pesito.....	<i>18</i>
1.3 La Vulgate.....	<i>18</i>
1.4 Les Premières Traductions Bibliques.....	<i>20</i>
1.5 Etapes Historiques de la Traduction.....	<i>21</i>
1.5.1 La traduction dans le monde Arabo-Musulman.....	<i>24</i>

	31
1.6 Remarques Préliminaires.....	35
1.7 Théories et Traduction : Perspectives linguistiques.....	38
1.8 Observations Générales.....	46
1.8.1 Traduction et Interprétation.....	47
1.8.2 Traductions équivalentes formelles (Littérales)	52
1.8.3 Traductions équivalentes dynamiques	57
1.9 Développement des Théories de la Traduction	59
1.9.1 L'approche de l'équivalence fonctionnelle.....	59
1.9.2 L'approche de la pertinence.....	61
1.9.3 L'approche de l'équivalence littéraire-fonctionnelle.....	63

CHAPITRE II

LE SENS ET LA SIGNIFICATION :

APPROCHE EPISTEMOLOGIQUE

Introduction.....	65
2 Quelques définitions de la Traduction.....	66
2.1 Le sens: Objet de la communication verbale.....	75
2.1.1 Le support matériel du sens : Le Discours	75
2.1.2 Le support de la signification et du sens.....	75

.....	76
2.1.4 Les compétences élocutoires.....	76
2.2 Le sens : Entre l'explicite et l'implicite.....	78
2.3 La dichotomie Sens / Signification.....	81
2.3.1 Le sens.....	82
2.3.1.1 Le support matériel du sens : Le discours.....	82
2.3.2 La signification.....	83
2.3.2.1 La virtualité de la signification.....	84
2.3.2.2 La signification : Traduction des mots.....	86
2.4 Le Sens dans la Théorie Interprétative de la Traduction.....	86
2.4.1 La TIT et l'acte traductif.....	88
2.4.2 Le Transcodage et la Traduction.....	90
2.5 La Traduction Interprétative	92
2.6 Transcodage et Traduction Interprétative.....	94

CHAPITRE III

LES PRINCIPES DE LA CONSTITUTION DU SENS

Introduction.....	96
3.1 Les Compléments Cognitifs.....	97
3.2 Langues et Correspondances.....	98
3.3 La Reconstruction du Sens.....	100
3.3.1 Le sens dans le discours.....	101
3.3.2 Le sens dans la TIT.....	102
3.3.2.1 L'articulation du sens.....	103
3.4 Le Sens Comme Objet de la Communication.....	104
3.4.1 Les deux pendants du sens.....	105
3.4.2 Le savoir partagé.....	105
3.5 L'Implication des Paramètres Extralinguistiques.....	107
3.6 Le Pouvoir-dire et le Vouloir-dire.....	108
3.6.1 La double origine du sens.....	109
3.6.2 Le contexte verbal.....	111
3.6.3 Les compléments cognitifs.....	113

.....	114
3.6.5 Le context cognitif.....	114
3.6.6 Le context situationel.....	116
3.6.7 La connaissance thématique.....	117
3.6.8 Le rapport entre le Tout et la Partie.....	118
3.6.9 L'acte de la partie et le complément cognitif.....	119
3.7 Conclusion.....	120

CHAPITRE IV

L'APPROCHE INTERPRETATIVE DE LA TRADUCTION

Introduction.....	126
4.1 Approches à la Traduction et la TIT.....	131
4.1.1 Approches à la traduction.....	131
4.1.2 Théories Contemporaine de la Traduction.....	135
4.1.2.1 La classification de Maria Calzada Pérez.....	136
4.1.2.2 La classification de Bernd Stefanink.....	141
4.2 Approches Basées sur des Théories Linguistiques.....	142
4.3 Approches Basées sur des Travaux Littéraires et Poétiques.....	147
4.4 Approches Basées sur des Théories Philosophiques.....	151
4.5 La TIT et le Théories Classiques de la Traduction.....	160



elnet.....	161
------------	-----

4.5.2 La Théorie de Mounin.....	168
---------------------------------	-----

4.5.3 La Théorie de Catford.....	174
----------------------------------	-----

4.5.4 La Théorie de Nida.....	180
-------------------------------	-----

CHAPITRE V

LA FIDELITE AU SENS

Introduction.....	188
-------------------	-----

5.1 Les Traductions Coloniales et la Fidélité.....	196
--	-----

5.2 La Fidélité au Sens.....	197
------------------------------	-----

5.3 La Notion de Fidélité en Traduction.....	205
--	-----

5.4 Les Maximes de Grice et le Sens.....	211
--	-----

5.5 La Fidélité : entre Sens Voulu et Sens de l'Enoncé.....	213
---	-----

5.6 La Fidélité au Sens: La Démarche Interprétative.....	218
--	-----

5.6.1 La fidélité et la compétence traductionnelle.....	220
---	-----

5.6.2 La fidélité et le savoir en traduction.....	220
---	-----

5.6.2.1 Les connaissances linguistiques.....	220
--	-----

5.6.2.2 Les connaissances thématiques.....	221
--	-----

5.6.2.3 La compétence interprétative du traducteur.....	221
---	-----

5.6.2.4 La capacité de réexpression du traducteur.....	222
--	-----

Fidélité au Sens.....	224
5.7.1 La fidélité et les mots transcodables.....	224
5.7.2 Le transcodage et la TIT.....	225
5.8 La Fidélité et la Réexpression du Sens.....	227
5.8.1 Les compétences locutoires.....	229
5.8.2 L'explicite et l'implicite.....	230
5.9 La Fidélité et l'Instabilité du Sens en Traduction.....	232
5.9.1 Instabilité et construction du sens.....	234
5.9.2 Instabilité et appréhension du sens.....	235
Conclusion.....	237
Glossaire.....	242
Bibliographie.....	249

INTRODUCTION

Ce travail est le fruit d'une expérience d'enseignant au Département de Traduction à l'Université d'Oran pendant plusieurs années. Il constitue également des observations, réflexions et hypothèses de recherche dans un domaine aussi controversé que celui de la Traduction et plus particulièrement dans la perspective de la Traduction Linguistique par rapport à la Traduction Interprétative.

Pour ce faire, nous nous sommes inspirés du modèle de l'Ecole Interprétative de Paris, connu sous le nom de la TIT (Théorie Interprétative de la Traduction)¹ en prenant comme axe de recherche et thématique de ce travail la notion de fidélité que nous considérons comme une notion fondamentale et primordiale qui a toujours été soulevée par les traducteurs à travers l'histoire de la Traduction et plus spécialement les premières traduction de textes religieux. Cette notion de fidélité a également provoqué beaucoup de débats contradictoires, voire très virulents, entres linguistes et traducteurs. Elle a permis, néanmoins, d'ouvrir des pistes de recherche très intéressantes dans le domaine de la Traduction quant au passage d'une langue vers une autre tout en proposant des visions clairvoyantes sur ce que l'on pourrait appeler « une traduction fidèle ».

C'est dans cette perspective que nous essayerons dans ce travail de nous situer sur un plan théorique partant des hypothèses de la TIT. Celles-

¹ . La Théorie Interprétative de la Traduction telle que développée par Seleskovitch, Danica (1985) dans « De la possibilité de traduire ». Conférence plénière, Congrès de l'AILA, Bruxelles, in AILA Brussels 84, Proceedings, Vol. V, repris dans *Pédagogie raisonnée de l'interprétation* (1989) pour en faire une Théorie Interprétative de la Traduction avec Mariane Lederer dans Seleskovitch, D. & M. Lederer (1989). *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*. Paris, Didier Erudition, 2^{ème} éd. Corrigée et connue sous l'appellation TIT (Théorie Interprétative de la Traduction ou Ecole Interprétative de Paris).

de toile de fond qui nous permettra de mettre en relief la notion de fidélité. Cette notion se trouve, à notre sens, au centre de toute réflexion théorique et pragmatique sur la Traduction.

Notre hypothèse de départ est que tout débat sur la Traduction engage consciemment ou inconsciemment des repaires et points de vue sur la « fidélité » en Traduction.

Ceci ne nous empêche pas de passer en revue d'autres approches sur la Traduction avant de nous concentrer sur la notion de fidélité entre la Traduction Linguistique et la Traduction Interprétative en essayant de présenter notre propre vision de cet aspect sensible en Traduction et en proposant des réflexions basées sur notre propre lecture des théories et travaux de recherche sur ce thème particulier. Ceci constituera, nous l'espérons, une forme de contribution au débat sur la fidélité en Traduction.

Comme nous le verrons dans ce travail, la notion de fidélité est souvent décrite ou présentée comme une relation acceptable, voire souhaitable, entre deux textes. Il en ressort que cette relation entre textes n'est ni une relation d'identité car l'un doit être subordonné à l'autre, ni celle d'égalité car le texte traduit doit essayer de rendre la forme, le génie et le sémantisme - entre autres - du texte original ou texte de départ. Ceci, partant du fait que le texte traduit devrait se réclamer de l'original ou le miroir fidèle et non le miroir déformé du texte original. Néanmoins, toute traduction produit inévitablement ce que l'on appelle communément un deuxième texte.

Ainsi, nous allons écarter l'idée d'un texte traduit identique à l'original car nous considérons que la fidélité ne renvoie pas forcément à l'identité dans

mais elle pourrait être considérée comme une équivalence acceptable et satisfaisante entre deux textes (deux langues). Cependant, il s'agit de baliser et de déterminer quelle partie du texte doit être requise (sélectionnée) dans un processus de fidélité totale au moment du passage d'une langue à une autre. Ceci devrait se faire loin de tout militantisme et stéréotype linguistique car l'acte traductif résulte d'une opération mentale, logique, et non de postures partisans et passionnées.

Le débat que nous essayerons de situer dans le cadre de ce travail de recherche se résume à deux positions parfois totalement opposées. L'une préconise la notion de fidélité et tout ce qui en découle comme attitudes, perceptions et appréhension du traducteur par rapport à l'auteur et au texte à traduire, et plus particulièrement le maintien de la ressemblance linguistique, le respect de la forme et de la structure syntaxique de la langue de départ. L'autre position soutient l'éloignement de l'emprise de la langue de départ et de ses spécificités linguistiques et autres. Autrement dit, il est suggéré de s'éloigner de la lettre du texte de départ et de se focaliser sur l'esprit du texte original avec tout ce que cela suppose comme connotations de dit, de non dit, de sous-entendu, etc.

Nous sommes donc en présence de deux tendances, l'une appelée démarche linguistique pour laquelle l'essentiel serait de rester conforme aux signes du texte de départ et à leur agencement. Nous pensons que cela pose réellement un problème de fond en Traduction pour la simple raison que les signes ne sont pas stables et donc ils peuvent changer lors du passage de l'original au texte traduit. De la même façon, nous remarquerons que les destinataires des deux textes - texte original / texte traduit – ne sont pas non plus les mêmes.



démarche interprétative et souvent associée à la traduction dite « libre ». Elle préfère s'éloigner des mots pour rejoindre leur essence. Il s'agit dans ce cas d'une traduction qui soustrait le sens, l'intention du texte et elle peut même se permettre de manipuler la forme du texte pour l'embellir et le rendre plus « lisible » au destinataire, donc plus compréhensible dans son fond et sa forme au lecteur du texte traduit. Cette 'liberté' dans la traduction permet parfois d'adapter un texte, de le juger pesant ou anachronique par exemple, et, partant de ce fait, de procéder à son actualisation, voire même moraliser quelques passages jugés provocateurs, immoraux, etc. Ceci est d'autant plus valable si l'on juge qu'une traduction s'adresse forcément à une communauté donnée, à un groupe de destinataires ayant probablement des cultures différentes, des religions différentes, des civilisations différentes et une vision du monde et de la réalité différente de celle du texte original.

Nous remarquons que les fervents défenseurs de cette démarche (tels que Vinay, Jean-Paul et Jean Darbelnet (1958) considèrent que la traduction libre est synonyme de « trahison » par rapport à l'auteur. Cependant, ils préfèrent 'trahir' la langue de départ que de malmener la langue d'arrivée. Ceci bien sûr dans le souci d'assurer une bonne compréhension du texte traduit par le destinataire. De ce point de vue, une traduction constitue, inévitablement, une forme de trahison soit du texte source soit du texte cible. Ainsi, il est clair que la fidélité vue de cet angle n'est jamais entière par rapport au texte de départ ni par rapport au texte d'arrivée.

Cette présentation laisse entendre qu'il existe une dichotomie assez nette entre deux manières de traduire : d'une part la traduction linguistique

libre. En réalité, ces deux démarches nous semblent complémentaires beaucoup plus que divergentes à tous les points de vue telles qu'elles nous sont présentées dans la littérature. Elles sont complémentaires et se côtoient bien sans difficultés car l'une peut venir au service de l'autre.

Pour notre part, nous soutenons dans notre travail la démarche qui sera à même d'assurer une fidélité dite double. A savoir une fidélité au texte original de la langue de départ et une fidélité aux destinataires de la traduction et à la langue d'arrivée. C'est cette approche qui met au devant de la scène la nécessité d'une fidélité aux idées, à l'esprit et donc au sens. C'est ainsi que l'on traduit une idée par une idée et non pas un mot par un autre mot comme le souligne Saint Jérôme.

Cary, E. (1956) nous suggère que la fidélité est double. Il la considère comme une relation comportant trois acteurs principaux : l'auteur, le traducteur, le lecteur. Nida, E. (1964, 1969 et 1975) nous explique aussi qu'une traduction basée sur une équivalence dynamique privilégie la compréhension du sens en excluant la traduction littérale. De son côté, la Théorie Interprétative de la Traduction (TIT) considère que le véritable objet de la traduction est le *sens*. Ce dernier, une fois saisi, son support ou véhicule linguistique est mis en second plan. C'est précisément cette liberté, ce détachement de la forme linguistique qui permet et facilite la réexpression dans l'autre langue ou dans la langue de l'Autre. Nous citerons en passant les défenseurs de cette démarche et à leur tête Danica Seleskovitch, tels que M. Lederer, Pergnier, pour n'en citer que ceux-là en France et Delisle au Canada. La théorie qu'ils défendent est le résultat de l'observation et de la pratique sur le terrain. C'est dans cet esprit que D.



réter, ce n'est pas seulement comprendre les mots, mais comprendre à travers les mots, le vouloir dire de celui qui parle ; c'est ensuite l'exprimer de façon immédiatement intelligible »². Le traducteur se doit de comprendre et de là de reformuler de la manière la plus fidèle possible ce que l'orateur - dans le cadre de l'interprétation - a produit et exposé dans une langue donnée. On pourrait considérer que le travail du traducteur est plus sujet à des contraintes soit d'ordre linguistique, soit de sens, qu'à des libertés qui peuvent s'avérer aussi dangereuses dans le sens où une liberté sans limite peut mener à la destruction du texte original. L'acte traductif constitue alors un défi intellectuel qui exige du traducteur d'être à la hauteur de ce défi que représente son métier.

Nous ne pensons pas qu'il existe une liberté de façon globale. Par conséquent, celle qui caractérise l'opération traduisante n'existe pas elle aussi dans l'absolu. Elle n'existe que par rapport à certaines contraintes et qu'elle demeure dans un sens indispensable pour que le traducteur puisse être fidèle dans sa réexpression du sens. Il est question d'établir et de définir les limites de cette liberté (ou ces libertés) pour éviter au maximum celles (libertés) qui nous mèneraient vers des traductions erronées et fallacieuses. Il en ressort que sans liberté il n'y aurait de fidélité au sens, une fidélité pour laquelle le traducteur opterait librement à des fins de transmission d'un message traduit et compréhensible pour le lecteur destinataire.

². Seleskovitch, D. (1981) L'enseignement de l'interprétation dans L'enseignement de l'interprétation et de la traduction, ed. Delisle, Ottawa, p. 25

nous explique que la finalité de toute action traduisante est bien la fidélité; une fidélité au sens qui demeure la seule possible et réalisable.

Tout texte, toute phrase, sont transmis avec une intention. Ils véhiculent des idées, un vouloir dire ou l'intenté qui est généralement implicite et que le traducteur doit percevoir et le comprendre. C'est à cet implicite, cette partie cachée du discours auxquels le traducteur doit rester fidèle. En somme, il s'agit d'une double fidélité; à savoir celle vis-à-vis de l'intention et celle vis-à-vis du sens. L'oubli ou l'omission de mots est parfois nécessaire si l'on veut aboutir à une traduction fidèle. Un exemple serait celui des doublets sémantiques en arabe et leur traduction dans d'autres langues. L'expression arabe *بصفة مستمرة متواصلة* ne peut être traduite en français par « *de façon continuellement continue »; ce qui serait un non sens en français. Une troncation d'un des doublets en arabe s'avère nécessaire dans ce cas pour aboutir à une traduction en français telle que : « de façon continue ». N'est-ce pas là être fidèle non seulement au sens mais aussi au génie des deux langues ?

Le passage par le stade 'non verbal' fait partie de l'acte traduisant. L'ESIT (L'Ecole Supérieure d'Interprétariat et de Traduction de Paris) a souvent défendu ce principe du non verbal qui consiste à oublier les mots pour passer à une étape de l'acte traduisant qui est celle de la *déverbalisation* de la pensée. Ce processus est au centre de tout acte traduisant selon la TIT.

La traduction a toujours permis d'établir des contacts entre différentes civilisations et cultures. C'est aussi grâce à l'activité traduisante



ont découvert d'autres religions, d'autres philosophies, d'autres manières de penser et d'agir et d'autres visions du monde. Car l'acte traduisant ne se résume pas uniquement à une médiation linguistique. Il permet de pénétrer l'espace civilisationnel et culturel, social et économique, ainsi que l'espace spirituel de l'Autre, cet étranger. L'acte traduisant rapproche les différents peuples et communautés tout en leur permettant de se découvrir mutuellement grâce à la Traduction.

Depuis toujours, la problématique du « bien traduire » s'est posée aux praticiens de la traduction. Ils se sont toujours posés des questions telles que : Doit-on restituer l'idée telle quelle du texte original ? Doit-on préserver la forme du texte original ? Doit-on respecter la structure et la forme du texte de départ ? Doit-on se soucier beaucoup plus du sens du texte que de sa structure ? Doit-on ramener le lecteur vers l'auteur ou bien l'auteur vers le lecteur ? Peut-on disposer du texte et prendre toute la liberté d'en faire ce que l'on veut qu'il soit ? Quelles sont les limites du traducteur et celle d'une traduction dite libre ?

Il nous semble d'après nos lectures que quelque soit la méthode de traduction, la grande question de principe reste de savoir comment peut-on accéder à la fidélité ? Et comme corolaire de ce principe quel serait le lien idéal entre le texte de départ et le texte d'arrivée. Ainsi, la fidélité au texte original demeure le principe incontournable qui est soutenu par tous les traducteurs. Mais la question reste posée; à savoir de quelle fidélité s'agit-il ? La fidélité à la lettre ? La fidélité à l'esprit du texte et de son auteur ? La fidélité à la structure et à la forme du texte original? La fidélité au génie de la langue avec tout ce que cela suppose de particulier, de spécifique, et de propre aux deux langues en question?

notre part, l'argument ou bien la vision selon laquelle l'équivalence dans l'opération traduisante doit être une équivalence d'esprit et non une équivalence de forme, c'est-à-dire une fidélité à l'esprit du texte original.

C'est dans cette perspective que se situe notre réflexion. Notre travail consiste en l'observation du principe et de la notion de fidélité entre la traduction linguistique et la traduction interprétative et ce à la lumière de la Théorie Interprétative de la Traduction pensée par l'Ecole de Paris. Notre étude des hypothèses de départ de la TIT, à partir desquelles nous avons construit nos propres hypothèses de recherche en nous basant sur des observations et explorations de travaux de traduction, nous permettra d'éclairer un peu des problèmes de traduction et ce surtout à travers les questions suivantes :

- Transmettre l'idée : qu'est-ce que l'on entend par idée ?
- Transmettre le dit et le non dit. Comment peut-on les définir ?
- Transmettre l'intention, le tacite, le raccourcis, etc. ?
- Transmettre les éléments linguistiques. Mais doivent-ils être considérés comme le premier objet de la traduction ?

Nous proposons dans ce travail quelques éléments de réponse à ces questions de fond dans le domaine de la traduction. Nous essayerons de définir des concepts opératoires qui nous permettront de mieux comprendre et de mieux clarifier la notion de fidélité dans sa relation entre la traduction linguistique et la traduction interprétative. Nos lectures et analyses des courants en traduction nous ont mené vers la conclusion que c'est beaucoup plus le sens du message, transmis et restitué au niveau de la

l'intérêt majeur de tout traducteur et que par ailleurs, l'opération traduisante n'est pas une démarche comparative entre deux langues mais elle représente plutôt une combinatoire entre des éléments linguistiques et des éléments extra linguistiques.

Les principes de la fidélité tels que présentés dans la littérature sont abordés dans ce travail avant de pénétrer dans la Théorie Interprétative de l'ESIT qui, comme nous l'avons signalé consiste à éclairer les mécanismes de l'opération traduisante et à séparer la signification linguistique du sens du discours. Cette théorie défend l'idée que l'objet auquel s'applique le principe de la fidélité est précisément le sens énoncé par le sujet parlant et c'est donc le sens qui détermine le type de traduction correspondant.

Nous sommes convaincus que l'opération traduisante gravite autour d'une dichotomie entre la signification et le sens. C'est d'ailleurs un préalable à ce qu'il faut comprendre et saisir dans le texte pour le rendre de la manière la plus lisible (acceptable) possible dans l'autre langue. Le traducteur doit viser le sens dans la phase de la compréhension et dans celle de la réexpression. Un sens doit être séparé des significations dans lesquelles il est véhiculé pour atteindre un certain degré de fidélité dans la traduction. C'est d'ailleurs ce que préconise la Théorie Interprétative de l'ESIT et que nous considérons comme étant l'un des principaux courants traductologiques en Occident. Ceci, même si par préjugé beaucoup de chercheurs pensent que cette théorie ne s'appliquerait qu'à l'interprétation orale ou interprétation de conférence telle que pratiquée par D. Seleskovitch et ses adeptes. Nous pensons, pour notre part, que cette théorie n'a pas que des adeptes (comme toute autre théorie d'ailleurs et plus particulièrement dans les Sciences du Langage) et qu'elle fait l'objet



PDF
Complete

*Your complimentary
use period has ended.
Thank you for using
PDF Complete.*

[Click Here to upgrade to
Unlimited Pages and Expanded Features](#)

des courants de pensée sous l'influence des théories linguistiques sur la traduction.

Le principe de fidélité s'applique à l'interprétation orale et dans une large mesure à la traduction écrite. Ces deux formes de transmission d'un message d'une langue vers une autre se situent au niveau du discours, au niveau d'échanges de paroles. Ainsi, nous jugeons que l'apport linguistique est nécessaire mais pas suffisant à l'opération traduisante. Le traducteur est obligé d'activer sa faculté interprétative pour la compréhension et de là sa reformulation du sens.

CHAPITRE I

QUELQUES REPÈRES DANS L'HISTOIRE DE LA TRADUCTION

Introduction

Nous proposons dans ce chapitre de passer en revue des étapes dans l'Histoire de la Traduction que nous jugeons importantes. Elles nous serviront de repaires dans les débats sur la traduction et la fidélité à travers les siècles comme elles nous permettront de comparer les différentes attitudes sur la traduction du point de vue religieux, culturel et civilisationnel. Nous commencerons par les traditions religieuses dans la traduction.

1. La Tradition Biblique dans la Traduction

Il nous semble que nous ne pouvons parler de la Traduction dans une perspective diachronique sans faire référence à la relation tant convoitée et exploitée entre Traduction et Religion. Cette dernière, qui a été à l'origine des premiers travaux en Traduction a toujours eu une mainmise sur la sphère de la Traduction avant la mainmise de la Linguistique sur la Traduction qui, plus récemment, s'est développée en domaine de recherche proprement dit et elle s'est alliée à la linguistique informatique pour développer ce que l'on appelle communément la «Traductique».

et religieux, le Moyen-Orient est le lieu de naissance des trois grandes religions monothéistes: le Judaïsme, le Christianisme, et l'Islam. Cette région a vu la naissance de quatre langues principales: l'Hébreu, l'Arabe, le Turque et le Persan (Farsi). C'est une région où des peuples avec leur histoire et leur culture se sont toujours côtoyés. La grande majorité dans cette région du Moyen Orient est caractérisée par la religion de l'Islam et par l'usage de la langue arabe. L'appellatif "Arabe" est appliqué aux musulmans, aux juifs et aux chrétiens qui parlent la langue arabe et s'identifient avec le mode de vie arabe.

C'est dans cette partie du monde où le premier système connu de l'écriture a été développé. Les cultures riches de l'Egypte antique, Assyria et Babylone, ont vu le jour dans cette région. La culture arabe a eu beaucoup d'influence mais c'est beaucoup plus l'Islam qui a véhiculé la culture arabe de façon très généralisée. Le message de l'Islam est apparu pour la première fois dans la péninsule Arabique dès le septième siècle et la foi s'est propagée au Moyen Orient et à travers l'Afrique du Nord, pour arriver aux frontières de la Chine. Au moment où la majeure partie de l'Europe était plongée dans les ténèbres et la décadence de l'Empire Romain, la civilisation arabo-musulmane était à son apogée, faisant des contributions significatives à la science, aux arts et aux sciences humaines.

Il existe de nos jours plusieurs formes d'écritures arabes. Les plus connues sont le "Kufi" et le "Thuluth". Ces derniers sont utilisés à des fins esthétiques et décoratives partout dans le monde musulman et que l'on retrouve dans les mosquées, les maisons et autres endroits publics tels que les mairies, les préfectures, etc.

orique, les traductions chrétiennes portaient d'abord sur le salut du Christ d'une culture à l'autre, prolongeant ainsi la signification de l'incarnation et de la résurrection.

D'une manière générale, la traduction de la Bible appartient à la catégorie des traductions dites littéraires ou « traductions artistiques ». Les Langues Sources (LS) pour les textes bibliques sont soit l'Hébreu et l'Araméen pour le Premier Testament soit le Grecque ancien pour le Deuxième Testament.

L'histoire des traductions de la Bible dans les traditions Judéo-chrétiennes remonte au V^{ème} siècle avant Jésus Christ quand l'élite juive, sous la conduite d'Ezra et plus tard de Néhémie, s'est engagée dans la reconstruction de Jérusalem. Du V^{ème} au IV^{ème} siècle (avant JC), et même en descendant au II^{ème} siècle (avant JC), les Samaritains ont produit une version du Pentateuque qu'ils ont appelé le « Pentateuque Samaritain ». Ce dernier étant composé de deux niveaux, à savoir "le texte palestinien" (manuscrit paléo-hébreu) et la "révision du Samaritain" qui représentent l'importance des Sachems³ et du Garizim⁴.

La situation représentée dans Néhémie se compose d'une traduction orale, très probablement de l'Hébreu vers l'Araméen (la langue commune des Juifs à cette époque). L'événement du Pentateuque Samaritain se rapporte non seulement à l'écrit dans la traduction, mais porte également un aspect idéologique non négligeable.

³ . Sachem : Chacun des chefs élus par les diverses familles ou lignées dans un village amérindien, leur ensemble formant le conseil du village.

⁴ . Garizim : Montagne de Palestine, au sud de Sichem. Haut lieu des Samaritains et dont les peuples sont les sachems.

ilitudes entre la traduction dans le Néhémie et le Samaritain Pentateuque. Le texte source paraît appartenir à la même culture sémitique. Les traductions orales de l'Hébreu vers l'Araméen ont été produites sous la forme écrite pendant les III^{ème} et II^{ème} siècles avant JC et sont connu sous le nom de *Targumim* (paraphrases).

A partir du III^{ème} siècle avant JC, l'effort de traduire la Bible a pris des mesures exceptionnelles et sans précédent car la traduction s'est déplacée ou transformée d'un élément propre à une culture à un élément interculturel. Le Septuagésime (LXX), qui est la traduction de la Bible en Hébreu dans la Grèce Ancienne, constitue le premier pas historique d'un pont littéraire entre deux cultures, à savoir la culture de Sémitique et la culture Hellénique.

Il n'existe de nos jours que quelques rares manuscrits originaux des livres de la Bible. Ce qui est disponible, par contre, ce sont des copies de copies. La plupart des manuscrits originaux de l'Ancien Testament ont été écrits en Hébreu, bien que quelques chapitres d'Ezra et de Daniel aient été écrits en Araméen, la langue de Jésus. Les livres du Nouveau Testament étaient les premiers à être écrits en Grecque ancien.

Nous présentons dans ce qui suit, quelques repaires de traduction biblique. Ceci nous permettra d'avancer l'idée qu'en fait, la question de la « Fidélité » dans le domaine de la Traduction et dans l'Histoire de la Traduction a toujours été soulevée d'une façon ou d'une autre. Ce n'est que récemment –comme nous le verrons plus tard – que la notion de « Fidélité » en tant que concept opératoire dans la Traduction s'est

passage obligé pour tout traducteur et dans tout
procédé de traduction.

Les repaires retenus sont le Septuagésime, le Pesshitta, la Vulgate et quelques références aux premières traductions bibliques.

1.1 Le Septuagésime

Le Septuagésime (du Latin *septuaginta* signifiant soixante-dix) était une version grecque de la Bible. Elle fut créée pendant le règne de Ptolémée II de Philadelphus en Alexandrie (Egypte). Cette version était destinée à la Diaspora des Juifs d'Alexandrie. La plupart des juifs qui vivaient en dehors de la Palestine parlaient en fait le Grec ancien et ce suite à la campagne d'Hellénise dans la construction de l'Empire d'Alexandre Le Grand (357-323 avant JC).

A l'origine, le Septuagésime (LXX) ne se composait que du Pentateuque (La version de la Torah ou les cinq premiers livres de la Bible). Plusieurs livres ont été traduits à partir de l'Hébreu tout au long de deux siècles environ. Ceci vient s'ajouter aux livres traduits d'Apocryphe. Etant donné que le grec utilisé dans le LXX avait une origine Alexandrine, l'on suppose que ceux qui l'ont écrit devaient être d'origine Alexandrine beaucoup plus que d'origine Palestinienne, telle que le suggère la légende rapportée par Aristées dans son pseudépigraphe de la première moitié du II^{ème} siècle avant J.C. et qui constitue peut-être le premier document sur les origines de la Bible grecque de Septante.

l'usage du LXX (Septuagésime) s'est propagé à d'autres juifs qui étaient dispersés dans la région du désert. Ainsi, les premiers Chrétiens, dont la majorité parlaient le grec avaient utilisé le Septuagésime même en Palestine où l'Hébreu était la langue la plus utilisée.

Parmi les juifs hellénistiques, deux vues du Septuagésime se sont développées. Un premier groupe pensait que la traduction était trop vague et trahissait l'originale. Ce groupe a travaillé sur la correction des livres afin de leur donner une traduction plus littérale. Aquila, un prosélyte juif, a produit une nouvelle version du LXX en l'an 128. Le second groupe, à la tête duquel il y avait le Philo d'Alexandrie (entre l'an 50 et l'an 15), voyait chez les traducteurs grecs des traductions originales du LXX de la version hébraïque. La réaction juive contre le LXX a commencé au premier siècle et s'est développée jusqu'à ce que le judaïsme l'ait rejeté entièrement au deuxième siècle. Les Chrétiens, d'autre part, ont suivi la version de Philo d'Alexandrie.

Aujourd'hui les membres de l'Eglise orientale qui parlent toujours grec ont un grand égard pour le Septuagésime. Ils considèrent cette version comme étant la traduction officielle de l'Ancien Testament⁵.

⁵. cf. la version révisée du Septuagésime d'Origen dans P.M. GY, «Collectaire, rituel, processionnel», *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, 44 (1960), p. 458.

Le Peshitta est une Bible d'origine Syriaque. Sa création a représenté une tentative pour créer "une version standard" de la Bible parmi d'autres variétés de textes Syriaques.

Le Peshitta, qui signifie "simple" ou "clair", a été employé pour la première fois par Moïse Képhas (en l'an 903) pour la distinguer du Syrohexapla qui était plus complexe et qui a été traduit en 616. Il a été écrit avant que les Syriens Chrétiens ne se divisent en deux communautés en l'An 431. Cette version a été acceptée et adoptée par l'ensemble des Jacobites, que ce soit les Monophysites ou les Nestoriens.

Une partie de l'Ancien Testament a été probablement créée à différentes époques entre les 1^{er} et 2^{ème} siècles. La légende raconte qu'une partie a été traduite par les juifs qui se basaient souvent sur l'Hébreu et consultaient parfois le LXX (Septuagésime). A l'exception du Sirach, les livres de l'Apocrypha ont été traduits à partir du Grec ancien. La section du nouveau testament a été traduite du 4^{ème} au 5^{ème} siècle.

Le Peshitta est le texte biblique de base pour les orthodoxes syriens d'aujourd'hui, l'Eglise du Moyen Orient ainsi que les Maronites.

1.3 La Vulgate

Des siècles après la Résurrection, la langue parlée dans l'Empire Romain commençait à perdre de son importance. Le grec ancien n'était plus une langue dominante. En 382, Le Pape de Damas a ordonné à Jérôme (347-420) de traduire la Bible en Latin; une tâche qui lui a pris

Cette version de la Bible ou *versio vulgata* (littéralement : traduction commune) est devenue la version standard pour l'Eglise occidentale (La Vulgate).

Les premières traductions de Jérôme de la Bible en Hébreu étaient basées sur les versions révisées d'Origen du Septuagésime. Cependant et aux environs de l'An 393 il s'est tourné vers les manuscrits écrits en Hébreu. Augustin avait accusé Jérôme du fait que, en employant les manuscrits hébreux, ce dernier creusait un fossé entre les chrétiens de l'Orient et les Chrétiens de l'Occident parce que ces derniers parlaient le Grec alors que ceux de l'Orient utilisaient les parlers de l'Est en employant le Septuagésime (Syriaque). Pour illustrer la maladresse de Jérôme dans la traduction de la Bible en Vulgate, Augustin raconte un évènement survenu à Tripoli au Liban. Un évêque de Tripoli avait donc autorisé la nouvelle traduction de Jérôme pour l'usage dans son Eglise. Quand les croyants ont entendu la lecture de l'Ancien Testament de Jéhovah, il l'on trouvé si peu familier qu'ils avaient protesté contre l'évêque en s'ameutant dans les rues de Tripoli. Augustin a vu dans cet évènement la preuve formelle que la version en Hébreu sur laquelle s'était basé Jérôme était une erreur fatale. Et, c'est précisément de là que découlent les problèmes de fidélité à la traduction et ce depuis fort longtemps.

La version de Jérôme (La Vulgate) n'a pas eu un grand écho même des siècles après sa mort.

Le premier livre imprimé par Johannes Gutenberg était la Vulgate. Une poignée de copies de la Bible originale de Gutenberg (quatre sur dix-sept sur papier) existent de nos jours. La Vulgate actuelle n'est pas celle qui a été faite par Jérôme. Il n'a pas, pour ainsi dire, accompli une

estament. La Vulgate a été faite à partir d'assemblages de manuscrits et de livres provenant de sources variées, y compris la version traduite de Jérôme.

1.4 Les Premières Traductions Bibliques

Les premières traductions de la Bible, écrites en anglais, ont été produites à partir de la Vulgate dans sa version Latine plutôt qu'à partir de la version originale en Hébreu et en Grec. Des noms qui reviennent pour les traductions de la Bible en version anglaise sont ceux de Caedmon, Bede le Vénérable, Alfred le Grand, Aldhelm, Eadfrith, les évangiles de Lindisfarne, et John Wycliffe.

Dans le monde anglosaxon, la première traduction de la Bible la plus reconnue comme étant basée sur des langues originales est attribuée à William Tindale (1526-34). Cette version a été remplacée par celle du Roi James (1611) qui est devenue la Bible des pays d'expression anglaise pendant environ 250 années (Omanson 2001:449).

Les orateurs espagnols ont produit à leur tour la "Biblia del Oso", qui était traduite par Cassiodoro de Reina (1569) et révisé par Cipriano Valera (1602). Dès lors, les deux noms ont été étroitement associés à la "Biblia del Oso". Malgré l'émergence d'autres versions, la "Biblia del Oso" s'appelle "Reina-Valera". Cette traduction est graduellement devenue la version espagnole de celle du Roi James d'Angleterre.

one, la Bible de Louis II (1880) est largement répandue chez les protestants, alors que la Bible de Jérusalem (1955) est celle principalement favorisée par les catholiques romains.

1.5 Etapes Historiques de la Traduction

La première traduction importante en Occident fut celle du Septuagint, qu'une collection de Scriptures juives a traduite en Koinè Grecque⁶ en Alexandrie entre les III^{ème} et I^{er} siècles avant Jésus Christ. Les juifs étant dispersés dans des régions éparses du désert et en Mésopotamie semblaient avoir perdu leur héritage linguistique et culturel. Ainsi, ils sentaient la nécessité de faire appel à des versions grecques de leurs Scriptures et de leur passé.

Le Moyen Age était distingué par l'usage du Latin comme lingua-franca dans les milieux lettrés en Occident. Au IX^{ème} siècle, Alfred Le Grand, roi de Wessex en Angleterre, était en fait très en avance sur son époque. Il avait ordonné de procéder à des traductions dans des dialectes anglais du XII^{ème} siècle⁷ de l'histoire ecclésiastique de Bede et de la consolation philosophique de Boethius (Anicius Manlius Severinus Boëthius ou bien Boethius, né à Rome 480-525 et philosophe chrétien du 6^{ème} siècle. A la même époque, l'Eglise chrétienne avait opté pour des adaptations partielles de la Bible en Latin (Vulgate de Jérôme, 384).

⁶. Koinè: du grec koinos (commun). Dialecte attique mêlé d'éléments ioniques, qui est devenu la langue commune de tout le monde grec à l'époque hellénistique et romaine [et par extension il s'agit de] toute langue commune se superposant à un ensemble de dialectes sur une aire géographique donnée. (Le Petit Larousse, 2009)

⁷. Le dialecte du Northumberland et le dialecte du Southernberland dont est originaire l'anglais actuel.

particulièrement en Asie, la percée du Bouddhisme a également « encouragé » des travaux de traduction à grande échelle. L'empire Tangut (formé des Tanguts et des Tibétains et connus sous le nom de Minyak, empire qui s'étendra de 1038 à 1227) était particulièrement caractérisé par une diversité dans la traduction de textes religieux et païens ainsi que par une « efficacité / fidélité » dans la Traduction des écritures anciennes. Ceci n'aurait pu avoir lieu sans l'appui inconditionné de l'Empereur Tangut⁸. Ainsi, le Tangut (Langue des Minyaks) n'a eu besoin que de quelques décennies pour traduire des volumes de textes qui avaient pris des siècles de traduction pour les Chinois.

La Tradition arabe dans la traduction a eu également ses moments de gloire. Après avoir conquis le monde du texte en grec ancien, les arabes ont produit des versions en arabe de travaux philosophiques et scientifiques de la Grèce ancienne. Quelques traductions de ces versions arabes ont été traduites par la suite en Latin et ce principalement à Cordoue en Espagne. Ce sont, en fait, ces travaux reconnus comme ceux de l'Ecole de Cordoue qui ont servi de base au développement scolastique et scientifique en Europe.

Les tendances sur le plan diachronique de la pratique en matière de traduction en Occident sont représentées, à notre sens, par les travaux en anglais. Ces derniers ont servi d'illustration dans les approches dans la traduction aux chercheurs et traducteurs en Europe, à l'exception de l'Espagne qui continuait à s'inspirer des travaux de l'Ecole de Cordoue, ceux d'Andalousie et ceux de l'Italie.

⁸. Les sources contemporaines précisent que l'Empereur et sa mère contribuaient personnellement à l'effort de traduction à côté des sages de l'Empire Tangut (1038 à 1227).



ons dites ‘fines, justes, exactes, rapprochées ou fidèles’ sont apparues en Angleterre. Elles ont été élaborées par le grand poète anglais du XIV^{ème} siècle, Sir Geoffrey Chaucer, qui s’était inspiré des traductions de l’Italien Giovanni Boccaccio dans le fameux conte du Chevalier de Troilus et Crisey repris chez le poète Geoffrey Chaucer dans *Troilus* et *Cressida* et le *Conte du Chevalier* (1343-1400). Chaucer avait ainsi lancé les bases de la tradition poétique anglaise qui elles-mêmes reposaient sur des adaptations et traductions d’anciens textes littéraires.

De là, plusieurs tentatives de traduction rapprochées ont vu le jour. En effet, la première traduction importante en anglais était celle de la Bible par Wycliffe (1382). Ce dernier a été le premier, à notre sens, à relever les faiblesses d’une prose anglaise qui paraissait en dessous de la Norme (par rapport aux traductions en Latin). Ce n’est seulement que vers le début du XV^{ème} siècle que la tradition anglaise dans la traduction prosodique (prose) a commencé à briller. Cet ‘Age d’Or’ de la traduction en Angleterre est dû principalement aux travaux de l’écrivain anglais Thomas Malory qui a écrit *Le Morte Darthur* sous le règne du Roi Edward IV (1469-1470). Ceci a été suivi par une adaptation des romances d’Arthurien en se donnant un « espace de Liberté » dans la traduction et qui l’on appelait « traduction vraie » (True Translation). Cette approche dite « libre » dans la traduction a permis à des traducteurs de renom tels que Tudor de lancer la première version du Testament (1525), qui elle-même a mené à la production de la version autorisée -officielle, standardisée- (1611) du Testament en Angleterre et à la traduction de Berners de Tyndale des chroniques de Jean Froissart (1523 1525).

Monde Arabo-musulman

Les traductions en langue arabe remontent à l'ère Syrienne (1^{ère} moitié du deuxième siècle) où l'héritage du paganisme a été traduit vers cette langue (Bloomshark 1921: 10-12). Les Syriens ont été beaucoup influencés par les grecques dans la traduction. Ceci a fait que ces traductions syriennes étaient plus littérales et semblaient être fidèles au texte original (Ayad 1993: 168). Selon Addidaoui, M. (2000), Jarjas était l'un des plus célèbres traducteurs syriens⁹. Il ajoute que sa traduction syrienne du livre d'Aristote *De Mundo* était très fidèle et proche de l'original. Ce qui est remis en cause par Grignaschi (1965 : 66) qui attribue la traduction de *De Mundo* à la période des Omeyyades.

C'est sous le règne des Omeyyades et plus précisément à Damas que des textes philosophiques avaient été traduits en Arabe. On attribue souvent à سالم أبو العلاء Salam Abul 'Ala, qui était secrétaire du الخليفة هشام ابن عبد الملك ou Le Calife Hisham Ibn 'Abdul Mâlik (724-743) d'avoir été l'instigateur des traductions de lettres pseudo-aristotéliennes sur la *Gouvernance* au Roi Alexandre Le Grand d'Angleterre. C'est cette collection qui, selon Grignashi (1967, 1976) et Manzalaoui (1974), constitue le cœur des célèbres '*Miroirs pour les Princes*' connu en arabe par سر الأسرار (Sirru l asrâr) et en Latin par *Secretum secretorum*. Grignaschi (1965 : 66) note que l'une des traductions du livre pseudo-aristotélien *De Mundo* se situe également à cette période (Omeyyades). Il ajoute que c'est beaucoup plus sous les Abbassides (750-1258) et plus particulièrement dans les deux premiers siècles de leur Califat que la traduction dans le monde arabo-

⁹. Mohammed Addidaoui (2000) الترجمة و التواصل [Traduction et communication]. Beirut, Al Markaz Attaqâfi Alarabi, p. 83.



x jours. Les premières traductions Abbassides s'étaient développées de façon croissante sous le règne de الخليفة ابن المنصور Le Calife Ibn al-Mansûr (754-775) dont le scribe ابن المقفع Ibn al-Muqaffa' (mort en 756) avait traduit l'épitomée (abrégé) de Porphyrie intitulé *Isagoge* ainsi que d'autres œuvres telles que *Organon*, *Politique*, *Physique* et *Métaphysique* (Ecrits d'Aristote).

Des auteurs tels que Gabrieli (1932) et Kraus (1934) remettent en question la paternité d'Ibn al-Muqaffa' quant à la traduction d'*Isagoge* et ils avancent que c'est son fils محمد ابن عبد الله المقفع Muhammed Ibn 'Abdellah al-Muqaffa' (sous le règne du Calife الخليفة المعمون Al-Ma'mûn) qui en est l'auteur. D'autres soutiennent que l'auteur est bien Ibn al-Muqaffa' le père du fait que le compagnon ou *vade mecum* de la *Logique* Aristotélicienne était disponible dès les premières décennies du Califat des Abbassides sous le règne de الخليفة ابن المنصور Ibn al-Mansur, le fondateur de Baghdâd (762) et que son fils et successeur المهدي ابن المنصور Al Mahdi Ibn al-Mansûr (775-785) a fait traduire *Topics* par le patriarche Timothy. Aouad (1989, pp. 456-457) écrit que les anciennes traductions arabes de la *Rhétorique* datent du 8^{ème} siècle et c'est sous le règne du Calife هرون الرشيد Hârûn ar-Rachîd (786-809) que la traduction du livre d'Aristote *Physique* a été faite par un certain سالم الأبرش Sâlam al-Abrash.

La période du Prophète Mohamed (صلى الله عليه وسلم) est d'une importance capitale dans l'histoire de traduction dans le Monde musulman. La diffusion de l'Islam et la communication avec des non-natifs de l'arabe comme les Juifs, les Romains et d'autres ont poussé le Prophète à



et à les encourager à se familiariser avec ces langues. C'est ainsi que l'un des plus célèbres traducteurs du temps du Prophète Mohammed (صلى الله عليه وسلم) fut Zaid Ibn Thabet ((610) زيد ابن ثابت) qui était l'un de ses scribes personnels et il était considéré parmi (الأنصار) les Ansar ou compagnons du Prophète. Ce Compagnon a joué un rôle déterminant en termes de communication en traduisant les missives du Prophète Mohammed (صلى الله عليه وسلم) aux rois de Perse, de Syrie, de Rome et aux Juifs. Il traduisait également les réponses de ces rois au Prophète.

D'après Ben Chakroun (2002 :39) (سلمان الفارسي) Salman El Farisi compagnon du Prophète Mohammed selon (علي ابن أبي طالب) Alī ibn Abī Ṭālib était le cousin et gendre du Prophète (13 Rajab correspondant à 598 ou 600, mort en 661). El Farisi a procédé à la traduction du premier verset du Coran, (سورة الفاتحة) la Sourate El FatiHa pour les perses qui se sont convertis à l'Islam. Il ajoute qu'il existe de nos jours des exemples de ces traductions au niveau des bibliothèques en Europe.

Plusieurs groupes de traducteurs se formaient pour traduire des oeuvres grecques. Parmi eux, nous citeron Hunayn ibn Ishaq (mort en 873), son fils Ishaq ibn Hunayn (mort en 911) et ses associés qui ont traduits entre autres les travaux en médecine de Galen, ainsi que les travaux de Platon, Aristote, Theophrastus, Alexandre d'Aphrodisias, Porphyry, etc. et ce en Syriac et en Arabe.

L'autre facteur déterminant dans la tradition arabe fut celui lié à la traduction du Saint Coran. Plusieurs auteurs ont fait référence à ce sujet en



raducteurs arabes se sont concentrés sur la signification réelle de la traduction du Coran.

La première moitié du règne Abbaside (750-1250) a connu des développements importants dans la traduction arabe. Le Calife¹⁰ El-Mansour qui a été à l'origine de la création de la ville de Baghdad (Irak) a été parmi ceux qui ont veillé au perfectionnement et à l'amélioration des versions coraniques en Persan. Il a été suivi par le Calife El Ma'moun avec son Centre d'El Hikma qui a été le centre des travaux de traduction durant sa période de règne. Tout au long de cette période, les traducteurs se sont concentrés sur la philosophie grecque, la science indienne et la littérature persane (Al-Kasimi, 2006).

L'histoire arabe de la traduction est également caractérisée par le nom de (الجاحظ) Al-Jahid (868-577) qui fut l'un des plus grands théoriciens dans la traduction. Ses théories et ses écrits dans le domaine de la traduction sont encore utilisées comme référence et base de travaux de recherche en traduction de nos jours. D'après Al-Jahid, le traducteur devrait connaître la structure du discours (de la langue à traduire), les us et les coutumes d'un peuple et sa manière de comprendre le monde avant de procéder à la traduction proprement dite.

L'apport significatif des travaux en Egypte ancienne (Alexandrie), à Baghdad sous Le Calife Al Ma'mun (770-813) avec la première Académie et la Grande bibliothèque de Baghdad qui s'étaient spécialisées dans la transcription, la traduction des sciences, de la philosophie et de la théologie en particulier sous la Dynastie Abasside

¹⁰. Calife: Chef Suprême de la Communauté Islamique après la mort du Prophète Mohammed ﷺ



avec la construction en 788 de la Mosquée Royale de Cordoba qui recelait des manuscrits, des traductions et autres œuvres littéraires qui se trouvaient dans l'enceinte de l'Ecole et dans la bibliothèque qui lui étaient rattachées. Celles-ci étaient à la charge du fameux libraire principal de Cordoba du nom de Talid nommé par AL Hakam (l'an 900 environ) et dont la fameuse assistante Fatima connue sous le nom de Loubna s'occupait des travaux de Traduction et manuscrits entre autres et qui les dispatchaient vers le Caire, Damas et Baghdad en particulier mais aussi à travers toute l'Andalousie où la référence la plus importante serait la traduction du livre de Paulus Horosius intitulé « Les sept dates pour réfuter les païens » qui fut traduit vers l'arabe par Qassim Ibn Asbagh Al Bayani en collaboration avec le traducteur Al Walid Ibn Al Khaizaran plus connu sous le nom de Ibn Mughayth sous le règne du Calife Abdul Rahman Al Nasir (300-350 de l'Hégire).

Le Coran a suscité un intérêt particulier chez les traducteurs arabes et persans et bien plus tard chez les traducteurs en Europe et en Asie. Ce dernier a été traduit pour la première fois en Persan par le célèbre Cheik Mohamed El-Hafid El-Boukhari. Celui-ci a été suivi par la traduction du Coran vers le turque par El-Badlissi et Cheik El-Fadl Mohamed Ben Idriss (dans Sheikh Al-Fadl Mohamed Ben Idriss Al-Badlissi : *Tafsir al-Tibyân*, 1842, Le Caire).

La connaissance de la structure de la langue arabe et de la culture qu'elle véhicule ont fait l'objet de travaux d' El-Jahid (Al-Jahid (الجاحظ)), de son vrai nom 'Abu 9uthmân 9Amrû Ibn Baḥr Mahbûn al-Kinânî al-Lîthî al-Baṣrî (أبو عثمان عمرو بن بحر محبوب الكناني الليثي البصري), théologien et écrivain arabe, né à Basra (Bassorah) vers 776 et mort en 869).



ran de la langue liturgique arabe vers d'autres langues a toujours suscité des débats, voire des divergences et des conflits dans le Monde Arabe. Ceci est dû principalement à l'idée que le Coran en tant que représentation pour l'Homme de la Parole de Dieu à travers son Prophète, ne pouvait être traduit. C'est alors que l'on parlait de « l'intraduisibilité » du Coran au moment où plusieurs traductions de la Bible voyaient le jour.

Parmi les divergences en dehors du Monde arabe, nous pouvons citer l'exemple le plus frappant qui est celui de la traduction du Coran dans la langue turque. Ceci a provoqué des divergences dans les sphères gouvernementales de Mustapha Kamal Atatürk (1881-1938, Révolution kaméliste, 24 novembre 1934). Ce dernier préférait l'utilisation de la version turque du Coran au lieu de la version originale qui, selon lui, était porteuse de sécularisme islamique qui ne cadrerait pas avec la situation géographique de son pays (La Turquie étant un pays situé en Europe à majorité Chrétienne), la culture et la langue turque. Ceci a provoqué des vagues de protestations de la part des muftis¹¹ et des intellectuels arabes à cette époque.

Ces conflits concernaient également la portée des traductions du Coran. La question qui ressurgissait était celle de savoir si ces traductions étaient faites à des fins pédagogiques, c'est-à-dire enseigner les principes de l'Islam à travers la lecture du Coran et permettre ainsi aux peuples convertis à l'Islam de mieux comprendre les lois coraniques et de les appliquer dans la vie quotidienne ou bien si ces traductions du Coran

¹¹ Mufti : religieux arabe qui interprète les versés du Coran.

la récitation des versets du Coran pour permettre aux musulmans convertis qui ne parlaient pas la langue arabe de faire la prière et de légiférer sur la base de ces versets par exemple (La question de l'héritage, le mariage, le négoce, etc.).

Le problème crucial dans ces traductions du Coran portait essentiellement sur la question de la « fidélité » dans la traduction de ce Livre Saint, la question de la falsification et celle de l'intraductibilité de certaines sourates¹² du Coran était soulevée. Des comités spéciaux de sages et de religieux ont été mis en place pour veiller sur ces traductions afin d'éviter au maximum les «erreurs de traduction».

C'est dans ce sens que la question de la Norme dans la Traduction a suscité des débats et provoqué des écrits arabes sur la traduction. Ces débats et ces écrits étaient beaucoup plus reliée à la question de la connaissance de la structure de la langue arabe et de la culture qu'elle véhicule, comme nous l'avons mentionné ci-dessus. El-Jahid par exemple a beaucoup insisté sur l'importance de la révision après la traduction. Il a élaboré plusieurs théories de la traduction qui sont compilées dans ses deux ouvrages célèbres *El-Hayawān* (Nouvelle Edition, 1969) et *El-Bayān Wa Attabayyun* (Nouvelle Edition 1968).

Son disciple égyptien, selon Mona Baker (1997), a distingué deux méthodes célèbres dans la traduction arabe. Le premier courant étant celui associé aux travaux d'El Batriq Ibn Yohana et Al-Himsi Ibn Naima. Ces derniers se sont basés sur l'importance de la traduction du mot-à-mot ou traduction dite Littérale. Ainsi, chaque mot grec était traduit par un mot

¹². Sourates : versets coraniques.

courant est celui de El-Jawahiri et de Hunayn Ibn Ishaq. Il repose sur l'attitude du traducteur par rapport aux textes de la langue source et ceux de la langue cible. Il donne en quelque sorte une certaine liberté –et responsabilité – au traducteur qui doit « sentir » les textes à traduire et produire des textes cibles qui préservent la signification du texte original sans pour autant être « emprisonné » dans la traduction du mot-à-mot. C'est peut être à ce stade de l'Histoire de la Traduction que l'on peut déceler l'émergence de concepts actuels tels que l'équivalence statique par rapport à l'équivalence dynamique.

1.5.2 La Traduction en Occident

L'histoire de la Traduction a souvent été relatée en Occident par rapport à la Tour de Babel que l'on retrouve dans le livre de La Genèse. Elle a également été directement reliée à la Bible.

Selon la Bible, les descendants de Noé se sont installés, suite à des inondations, dans la plaine de Shinar où un grand pêché fut commis par les peuples de la région. La légende raconte que Dieu avait ordonné à ces peuples de s'installer dans cette plaine et de constituer une société de croyants. Ils ont décidé, et ce à l'encontre des paroles et de la volonté divines, de construire une Tour pouvant atteindre les Cieux. Ce ne fut pas le cas. La Tour en question n'a pas eu lieu parce que Dieu avait connaissance de leur projet bien avant sa réalisation et il a décidé de les punir par le biais du langage.

C'est alors qu'il leur a fait parler différentes langues pour que ces mêmes peuples ne puissent communiquer et se faire comprendre pour



ir. Il les a dispersé par la suite dans plusieurs endroits de la Terre pour les éloigner les uns les autres et pour que le projet de la Tour de Babel montant vers les Cieux ne se réalise plus jamais.

C'est suite à cet incident - raconte la légende de la Tour de Babel – que le nombre de langues a commencé à se multiplier à travers la Terre et que les peuples recherchaient des moyens de communiquer entre eux. C'est alors que l'on a vu naître la Traduction d'une langue vers une autre.

L'histoire de la Tour de Babel a poussé la recherche en manuscrits traduits pour essayer de situer dans le temps cette période historique. C'est ce processus de recherche et de compréhension qui a donné lieu à la naissance des études en diachronie de la Traduction pour permettre de situer et de spécifier les dates exactes de l'histoire de la traduction.

Néanmoins, il n'y a pas de commun accord entre les historiens et les traducteurs quant à la naissance de la Traduction. D'après Eric Jacobson, la traduction demeure une invention romaine (McGuire : 1980). Cicero et Horace (I^{er} siècle avant Jésus Christ) étaient, selon certaines sources (Bakhouché, Béatrice. 'L'expression de la notion de cercle dans les traductions latines. De la polysémie à la spécialisation.' Euphrosyne 29, 2001, 47-58), les premiers théoriciens en Traduction qui ont distingué la Traduction du mot-à-mot de la Traduction subjective (Interprétation du texte cible selon le Traducteur). Leurs commentaires sur la pratique en matière de traduction ont influencé les générations suivantes de la traduction jusqu'au vingtième siècle.

Une autre période qui a vu des changements d'approche ou d'orientation dans le développement de traduction a été marquée par St

rits et traduction de la Bible grecque vers le Latin ont marqué les courants de traduction qui ont suivi ses publications. Ceci a permis une diversification dans la traduction de la Bible qui a été pendant longtemps sujette à des débats, conflits et divergences entre théories et approches à la Traduction et idéologies en Occident. Ces conflits se sont intensifiés entre religieux et politiques avec la naissance des Etats-Nations et le monopole de l'Eglise sur les écritures bibliques au moment où le Latin commençait à perdre de son influence comme langue universelle et l'émergence de dialectes dérivés du Latin comme ce fut le cas pour l'Italien, le français ou l'espagnol.

Ces débats très controversés se sont poursuivis à travers les siècles et la Traduction est devenue le monopole des religieux où l'apport linguistique à la traduction s'amointrissait de plus en plus.

Ce n'est que grâce à l'invention de l'imprimerie de Gutenberg au XV^{ème} siècle que la Traduction commençait à se libérer du joug et du dogmatisme religieux. Ceci a permis de libérer en quelque sorte le champ de la Traduction et de voir surgir les premiers théoriciens en Traduction en Occident.

C'est au XVII^{ème} siècle que la traduction a connu un foisonnement de théoriciens influents tels que Sir John Denhom (1615-69), Abraham Cowley (1618-67) ou John Dryden (1631-1700), qui étaient devenus célèbres pour avoir distingué trois modes de traduction: la traduction par métaphore, la traduction par paraphrase et la traduction par imitation (1688-1744).

Le traducteur a été comparé à un artiste qui avait un devoir moral par rapport à l'auteur original (Texte Source) et au récepteur (Texte Cible). D'ailleurs, c'est grâce au perfectionnement de nouvelles théories et aux volumes de textes traduits que l'étude de la traduction a commencé à être systématique et systématisé. Cette approche systématique à la Traduction est nettement décrite dans le célèbre volume de traduction d'Alexandre Frayer Tayler (1791), *Les principes de la traduction*.

Le dix-neuvième siècle a été caractérisé par deux tendances contradictoires :

- La première tendance considérait la traduction comme une activité cognitive (activité de la pensée) et attribuait au traducteur le statut de génie créateur qui enrichissait la littérature et la langue dans lesquelles il traduisait.
- La deuxième tendance concevait la Traduction comme une activité mécanique et que le rôle du traducteur était de procéder au transfert de texte d'une langue vers une autre¹³.

Cette période du dix-neuvième siècle a connu également le développement du Romantisme qui a favorisé l'émergence de nouvelles théories et travaux de traductions dans le domaine de la littérature et plus particulièrement dans la traduction poétique. Un exemple de ces traductions est celui d'Edward Fitzgerald (1809-1863)

¹³. cf. Bassnett-McGuire S., 1980. Translation Studies, London: Methuen, p. 43

aires

Sur le plan de la recherche théorique, les travaux sur la traduction et l'interprétation ont été depuis longtemps caractérisés par leur eurocentrisme. Des références à des travaux de traduction se trouvent dans les *Étymologies* d'Isidore de Séville, *le Livre du Trésor* de Brunetto Latini, etc. Au début du XVII^{ème} siècle, Francis Bacon présente une encyclopédie avec plusieurs références à la traduction et au XVIII^{ème} siècle, l'*Encyclopédie* de Diderot présente un classement détaillé et par ordre alphabétique de ces travaux. L'*Encyclopédie méthodique* de la Librairie Panckoucke (1781) est une version plus moderne et plus lisible quant aux travaux et théories de la traduction à travers l'Histoire.

De nos jours et avec l'ère des multimédias et des Technologies de l'Information et de la Communication de nouveaux modes d'accès à ces travaux sont disponibles. Il n'en demeure pas moins que les publications papiers sont beaucoup plus utiles pour la recherche que les publications en lignes et les encyclopédies.

Les publications récentes telles que celles de John Benjamins (1995), Bassnett et Lefevere (1998:138), Baker (1998: 277-78) ont permis de mieux saisir les cadres théoriques de la Traduction. Elles comprennent des sections importantes sur la traduction en présentant tout un éventail de traditions.

Plusieurs auteurs en dehors de la sphère occidentale ont commencé à s'engager dans des travaux de recherche sur la traduction et l'interprétation. Les travaux de Nair (2002), Chan

akabayashi (2005), Hermans (2006) et Cheung (2006) sont révélateurs à ce sujet. Par contre, les travaux arabes sur la traduction, à quelques exceptions près, sont restés en majorité peu connus ou en berne. Ceci malgré l'apport significatif des travaux sous la Dynastie Abasside (750-1258), à Bagdad sous le Calife Al Ma'mun (770-813), à Cordoue (Emirat arabe en 756 puis Califat arabe en 929) et en Andalousie. Il n'en demeure pas moins que vu les développements récents de la langue arabe dans les autoroutes de l'information (Sites Webs, SMS, TICE, Multimédias, etc.), il est plus que nécessaire de nos jours de s'engager dans cette sphère du Monde actuel pour une meilleure connaissance de l'Autre.

La recherche en Traduction dans le monde Arabe permettra une meilleure lecture et visibilité de ce monde pour lui accorder la place qui lui revient dans un monde de globalisation où le mythe de l'Arabe et celui de la culture arabe en général sont devenus une cible 'préférée' d'attaques et de critiques par médias interposés, ou individuelles sur les sujets du Monde Arabo-musulman et sur l'Islam en particulier. Les récents débats, parfois houleux et contradictoires, sur le « phénomène de la burqa' ou 'burka' selon les journaux sont très révélateurs à ce sujet.

Les travaux de recherche disponibles et portant sur la traduction dans le monde arabe peuvent être caractérisés par deux facteurs importants qui ont contribué, nous semble-t-il, à la mise en veille de cette tradition séculaire. Le premier facteur est celui de l'approche à la traduction. En effet, et partant du binôme qui



La culture arabe en termes ‘Halâl / Harâm, (permis vs. non permis, autorisé vs. non autorisé), cette gestalt et l’attitude sous-jacente qu’elle engendre a limité en fait la liberté traductrice.

Le deuxième facteur est lié aux matériaux et domaines à traduire. Ceci a mené la plupart des traducteurs à travailler sur des sujets bien déterminés tels que l’histoire, la géographie, les textes religieux (Le Saint Coran en particulier a toujours été considéré comme intraduisible parce qu’il représente la Parole d’AllaH à travers le Prophète Mohamed (صلى الله عليه وسلم)).

Ainsi, plusieurs domaines scientifiques ont été ‘négligés’, relégués au second plan ou du moins considérés comme de moindre importance ou bien inadéquats pour la société et la culture arabes. Cette attitude négativiste et restrictive n’a pas donc donné la chance aux traducteurs arabes de se libérer par rapport aux textes à traduire et ce dans les deux sens Langue Source (LS) → Langue Cible (LC) ou bien de la langue étrangère vers la langue arabe. C’est en fait, la tradition arabe dans la traduction qui a soutenu en premier lieu que «traduire était trahir».

Nous verrons plus tard que les arabes ont été parmi les premiers à soulever le problème des équivalences statiques, des cognats et celui du vide sémantique¹⁴.

¹⁴ . Certains mots sont caractéristiques d’une langue et d’une culture données. Ils ne peuvent par conséquent être traduits ‘fidèlement’ (‘semantic gap’ en Anglais) parce qu’ils sont porteurs des forces propres ou aspects typiques d’une langue et de la culture qu’elle véhicule.

ion: perspectives linguistiques

Il faudrait ajouter à ce qui précède quelques remarques sur la prolifération de modèles théoriques de la Traduction. Celles-ci étaient basées essentiellement sur des langues dites Indo-Européennes (Structuralisme, Fonctionnalisme, Générativisme, entre autres...).

Ces modèles n'ont malheureusement pas pris en compte les langues dites sémitiques telles que l'arabe. Quoique des modèles pour la traduction de et vers l'Hébreu ont vu le jour et se sont développés même jusqu'à nos jours.

Ces modèles d'analyse linguistique faussaient en quelque sorte la réalité de la langue arabe qui est caractérisée non seulement sur le plan intrinsèque par des systèmes de dérivation et d'inflexion très productifs mais aussi sur le plan extrinsèque où la relation entre le sujet parlant et la langue est une relation particulière à caractère religieux¹⁵. L'exemple de l'absence de l'agent (al mabni lil majhûl) par rapport au patient dans la langue arabe qui est représenté par une structure du passif dans d'autres langues telles que le français ou l'espagnol est très significatif à ce sujet.

Un autre exemple est celui des doublets sémantiques en arabe qui ne peuvent être traduits littéralement dans d'autres langues.

¹⁵ Le pronom personnel 1^{ère} personne du singulier {anâ} ('Je' en français) ('Yo' en espagnol) ou bien ('I' en anglais) est généralement omis en début de phrase en arabe. Ceci pour marquer l'assujettissement du Sujet parlant à son Créateur AllaH. Il n'est utilisé que dans la présentation dans des phrases telles que [anâ Khaled] qui est souvent produit par la phrase [ismî Khaled] que par [anâ Kaled]. Ce rapport de soumission à AllaH est très présent dans la phraséologie arabe. Il serait intéressant de noter que le même phénomène se retrouve en Espagnol. Ceci est certainement dû à la présence arabe dans la péninsule Ibérique. Exemple : [ablo àrabe] est plus usuel que [Yo ablo àrabe].

Exemples: bisifatin mustamirratin mutawâSila

- De façon continuellement continue
hâdhihi al azma qâdatna ila Hâla la tu3ad wa la tuHSâ
- Cette crise nous a mené vers une situation qui ne peut
être ni calculée ni évaluée.

Dans les deux cas de figure, l'approche serait de procéder à la troncation d'un élément du doublet sémantique de la langue arabe pour aboutir à une traduction telle que «de façon continue» pour le premier exemple et «cette crise nous a mené à une situation insurmontable » pour le deuxième exemple. Nous verrons par la suite qu'il s'agit dans ces cas de faire appel à des stratégies de la traduction telles que l'omission, la transposition culturelle, la troncation, le calque, etc. pour aboutir à une traduction circonstanciée.

Un exemple de désambiguïsation des phrases arabes par rapport à leur traduction vers d'autres langues serait peut être le cas de la copule « waw » qui ne peut toujours se traduire par la conjonction de coordination « et » en français. Il est clair que le traducteur devrait être dans ce cas précis conscient des différents usages de « waw » dans la langue arabe tels que « waw al 3aTf » (ou copule de l'adjonction), « waw al Hâl » (qui exprime un état, une circonstance ou une condition), « waw al 'ist'nâf » (qui exprime une opposition, une exception), « waw al ma3iyya » (qui

1), « waw el qasem » (pour Jurer en Arabe), « waw al faSl » (qui l'exprime la séparation, la distinction), etc.¹⁶

Finalement, la langue arabe étant une langue de rhétorique par excellence et une langue poétique, il est souvent difficile de réussir à traduire « fidèlement » toutes les métaphores qu'elle contient et qui lui sont propres.

Pour revenir à la question soulevée dans cette sous-section et sur le plan géographique, il existe également des divergences ou bien un déséquilibre dans le domaine de la traduction dans le Monde Arabe. En effet, certains pays, voire certaines zones géographiques du Monde Arabe sont plus développées que d'autres dans ce domaine.

L'Egypte et le Liban sont des pays où l'activité traductrice est plus développée par rapport au Maghreb par exemple. Les domaines de l'activité traductrice à travers le Monde Arabe représentent également des inégalités et des rapports de force qui ont mené inéluctablement aux problèmes que nous connaissons et qui concernent, entre autres, le problème non résolu à nos jours du lexique unifié dans le Monde Arabe et celui de la Langue Arabe en particulier. Malgré l'accord initial des dirigeants arabes pour le 'Majma3 al Lugha al Arabiyya' (ou Académie de la Langue Arabe) qui est basé au Caire (Egypte) et qui a été initialement prévu pour uniformiser le lexique et la terminologie arabes, ce dernier se

¹⁶. cf. Bouhadiba F. dans Bulag, 2003, pp. 5-12



est distancié par des Académies Nationales établies dans plusieurs pays arabes.

Cette situation de divergences dans le domaine de la Traduction dans le Monde Arabe a été, à notre sens, l'une des raisons de l'échec et des limitations dans ce domaine.

Un autre aspect non négligeable de cet échec serait le manque flagrant d'études comparatives en matière de pratiques traductives dans les différents pays arabes. Ce manque en matière de traduction se fait sentir beaucoup plus dans des pays tels que l'Algérie, le Maroc, le Soudan et les Emirats Arabes par exemple.

De nos jours, les traductions arabes connaissent beaucoup de changements. La prolifération des études dans le domaine aide au développement de la traduction et à l'élaboration de nouvelles approches et théories arabes pour la Traduction. La traduction de et vers la langue arabe se fait de plus en plus présente grâce à l'utilisation de l'informatique. En effet, la prolifération d'outils informatiques et de moyens multimédias dans le marché actuel, de supports numériques et d'interfaces d'utilisateurs par ordinateur ou internet interposés a fait que la diffusion de bases de données terminologiques, de fouille de textes (data-mining), de recherche et recueil d'information, de dictionnaires électroniques et de traducteurs automatiques en ligne a facilité de façon considérable la tâche du traducteur.

La Traduction arabe a mené à la création de plusieurs associations de traducteurs comme cela est le cas pour le « Comité des Traducteurs Arabes » en Arabie Saoudite et au Liban.

En Algérie, ce n'est que récemment que des associations de traducteurs / interprètes régionaux tels que «La Chambre Régionale des Traducteurs Assermentés » de la région Ouest du pays se sont constituées et sont reconnues juridiquement. Néanmoins, celles-ci sont beaucoup plus créées à des fins lucratives (Bureaux de Traducteurs Assermentés, traduction de documents juridiques et administratifs, etc.) que scientifiques. Il n'existe, à notre connaissance, aucune Ecole de Traduction en Algérie sinon des départements de Traduction qui sont généralement greffés dans des Facultés de Lettres et/ou Sciences Sociales et qui ont pour objectif la formation de futurs traducteurs à des fins d'enseignement en graduation et en post-graduation.

Dans un autre registre, si l'on compare le nombre d'ouvrages traduits par des traducteurs arabes par rapport à ceux traduits par des occidentaux, nous constaterons que l'écart est très important dans le sens où les arabes ont traduit quelques dizaines de milliers de livres, manuscrits et autres types de textes depuis El Ma'moun à nos jours. Ce résultat est bien en deçà des textes traduits (manuscrits, livres, ouvrages, etc.) en Espagne de Séville à Cordoue en un an seulement (El Kasimi d'Ali, 2006).

En bref, l'histoire de la traduction dans le monde arabe est marquée par beaucoup de changements, événements et développements. Depuis ses débuts initiés en Syrie, la traduction dans le monde arabo-musulman a connu des développements accélérés du 7^{ème} au 14^{ème} siècles avec des écrits sur des approches théoriques à la Traduction.

aussé de façon considérable la place de la Traduction dans le Monde et ont proposé des théories avant que la décadence de la civilisation arabo-musulmane ne relègue ces travaux et la question de la Traduction dans les oubliettes et la léthargie qui ont caractérisé ce monde pendant des siècles au moment où l'Occident utilisait ces travaux arabes comme rampe de lancement à leurs percées dans la sphère de la recherche et de l'exploration de la Traduction qui était greffé comme un rejeton à la Linguistique Générale avant de se faire une place de choix comme science, discipline et champs de recherche grâce à des travaux tels que ceux d'Alfred Malblanc (1963), George Mounin (1963), John C. Catford. (1965), Eugene Nida (1964) pour ne citer que ces derniers.

Dans la deuxième moitié du vingtième siècle, les études sur la traduction sont devenues un cours important dans l'enseignement des langues et études dans les collèges et universités. Ceci a ajouté à sa valeur et a provoqué l'élaboration de plusieurs méthodes et modèles de traduction. A titre d'exemple, nous pouvons citer le modèle de la Grammaire Traditionnelle de Port Royal (France) qui favorisait les études et analyses de règles grammaticales et des structures des langues étrangères dans le but non seulement de l'apprentissage des langues mais aussi dans un but de traduire d'une langue vers une autre à partir de ce modèle.

L'aspect culturel dans la traduction s'est également développé à cette période. Le Traducteur devait non seulement veiller au procédé du mot-à-mot mais aussi à la compréhension des différences formes de pensées dans différences langues et société. Cette approche a été influencée par la fameuse hypothèse de Sapir et Whorf sur le Langage et la Pensée et selon laquelle nous ne concevons la réalité qu'à travers notre langue qui façonne

langue découpe la réalité en fonction de sa nature. La langue est ainsi comparée à du tissu que l'on découpe différemment selon notre environnement et c'est ce qui explique les différences de civilisations et de cultures à travers le monde et qui sont exprimées grâce à la langue. Cette perspective a donné naissance à l'approche ethnographique et sémantique et à l'approche de l'équivalence dynamique.

Un autre modèle qui apparaît à cette période est le modèle de traduction basé sur le texte. Selon ce modèle, le traducteur se concentre sur des textes plutôt que sur des mots ou des phrases dans le procédé de traduction. Ce modèle inclut une variété de sous-modèles : le modèle interprétatif, le modèle linguistique des textes et des modèles d'évaluations de la qualité de traduction. Ces derniers qui nous fournissent à leur tour beaucoup des modèles tels que ceux de Riess, de Wilss, de Koller, de Chambre, de Nord et de Hulst entre autres.

La deuxième moitié du vingtième siècle est également caractérisée par l'approche dite pragmatique et systématique à l'étude de la traduction. Les écritures et les figures les plus célèbres qui caractérisent les années 20 sont ceux de Jean-Paul Vinay et de Darbelnet qui ont travaillé sur des études comparatives stylistiques du Français et de l'Anglais (1958). Ces études ont été marquées par des publications telles que celles d'Alfred Malblanc (1963), de George Mounin (1963), de John C. Catford. (1965) et d'Eugene Nida (1964) qui ont été influencés d'une façon ou d'une autre par les travaux de Noam Chomsky sur la Grammaire Générative (plus particulièrement dans *Structures Syntaxiques* (1957) et *Aspects de la Théorie de la Syntaxe* (1965).

La recherche en Traduction commence à prendre une autre tournure plus automatique. L'avènement de la linguistique informatique, les développements technologiques en communication, les supports numériques, les TICE (nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication), et l'Internet en particulier ont augmenté des échanges culturels entre les peuples et à travers le Monde. Ceci a mené les traducteurs à rechercher des manières de faire face à ces changements et de rechercher des techniques plus pratiques qui leur permettraient de traduire plus rapidement en évitant les dictionnaires papier et en faisant appel aux dictionnaires électroniques en ligne. La nécessité d'entrer dans le monde de la traduction cinématographique s'est également faite sentir vers la fin du vingtième siècle. Elle a donné naissance à la traduction audiovisuelle que nous connaissons de nos jours.

La dernière technique, également appelée la traduction d'écran, est concernée par la traduction de toutes sortes de programmes télévisuels, y compris les films, les séries télévisées et documentaires. Ce champ est basé sur des ordinateurs et des programmes de logiciel de traduction. En fait, la traduction audiovisuelle a marqué par sa présence une ère nouvelle dans le domaine de la traduction.

En résumé, la traduction a une histoire très riche et variée en Occident. Depuis sa naissance, la traduction était le sujet de plusieurs travaux de recherche, de publications, de divergences et même de conflits non seulement entre dogmatisme religieux et objectivité scientifique, mais même entre théoriciens et praticiens de la traduction. Chacun percevait l'activité traduisante à sa façon et selon le modèle linguistique qu'il jugeait le plus adéquat (le plus approprié) pour une traduction de qualité.

Le processus de traduction est généralement connu sous les noms de "médiation" et 'médiatisation'. C'est-à-dire qu'il concerne le transfert d'un texte d'un état vers un autre. Cela peut être le cas par exemple du transfert d'un texte oral (verbal) vers un texte écrit (non-verbal), d'un texte écrit à une image, un icône ou un tableau, d'un texte écrit vers un texte audiovisuel, etc. .

Tout procédé de traduction inclut un degré plus ou moins grand de suppression, de déformation, de généralisation, de spécifications, ou d'équivalence comme nous venons de le voir dans la section supra pour les textes bibliques. Ceci engendre inévitablement des questions de fidélité et des questions de traduction plus ou moins fidèles à l'original.

Les quatre premiers procédés - suppression, déformation, généralisation et spécification - de la traduction peuvent opérer au sein d'une même langue lorsque celle-ci est employée en tant que texte source et texte cible. C'est le cas par exemple de la révision d'un texte d'une langue donnée. En conséquence, une traduction n'est pas un processus à sens unique. Elle est plutôt un phénomène interculturel qui réalise sa médiation par une stratégie dite de l'élasticité. La traduction de la Bible, par exemple, visait à partager l'information entre l'expéditeur, le messenger et le récepteur. Elle pourrait également signifier un acte prophétique en termes d'*humanisation* du message Divin (Exégèses) grâce à un témoignage humain.

Interprétation

Il est parfois difficile de donner une définition exacte ou adéquate de ce qu'est la Traduction. Ceci est d'autant plus difficile qu'il existe dans la littérature des définitions variées, voire même antagonistes de la Traduction. Nous relevons, néanmoins deux questions principales dans cette multitude de définitions. A savoir, est-ce que la Traduction est un procès ou un produit. En tant que procès, la traduction est définie comme étant une médiation culturelle, une manipulation littéraire, une réécriture, une substitution ou bien une nouvelle représentation de l'original.

En tant que produit, elle est définie par rapport au livre, à des œuvres d'art ou à des performances artistiques qui représentent l'expression matérielle de la Traduction.

La question «Qu'est-ce que la Traduction» a donné libre cours à des analyses plus approfondies et des définitions plus fines de la Traduction en tant que procès ou en tant que produit. Elles ont soulevé d'autres questions relatives à la Norme en Traduction, à l'épistémologie de la Traduction, à la méthodologie de la Traduction et à des approches à la Traduction.

Plusieurs les facteurs ont favorisé la démultiplication des sphères d'analyse de la Traduction. Nous pouvons citer par exemple les descriptions, faites par la recherche empirique et descriptive de plusieurs phénomènes et événements. Ces derniers représentent historiquement des traductions sans pour autant se situer dans ce que l'on appelle aujourd'hui la Traduction. Ou bien, ils avaient d'autres visées que la Traduction en soit, tels que les traductions de la Bible pour évangéliser, les traductions de manuscrits à des fins personnels, la rédaction de messages et de missives entre des gouverneurs, califes et autres chefs suprêmes, etc.

aussi important est représenté par les travaux et la recherche en Littérature Comparée et plus récemment en Sciences de la Communication. La recherche en Sémiotique et en Sémantique a abouti à la conception de la Traduction comme un échange de sens et de significations entre deux systèmes de signes différents. L'approche sémiotique à la Traduction, par exemple, pose comme postulat que tout système de signes représente un mode valable d'expression et ce dans les limites de son contexte d'utilisation.

La recherche sur l'Analphabétisme, l'Éducation, et surtout sur l'Intelligence et les capacités et facultés du cerveau humain à passer d'une langue vers une autres (ou d'un système de signes vers un autre) a également permis de présenter dans la littérature tout un éventail d'approches, de définitions et de concepts de la Traduction. Mais, ce qui a provoqué, à notre sens, tout un débat dans le domaine de la Traduction, c'est sa relation non seulement avec la linguistique comme nous le verrons plus tard, mais aussi et surtout sa relation avec l'Interprétation.

Ce qui a déclenché en premier chef la recherche dans l'Interprétation de conférence par rapport à la Traduction ce sont, à notre sens, les mystères des processus mentaux qui sous-tendent l'activité simultanée de la parole et de la compréhension. Des les années 60 et 70, des tentatives de la part de psychologues et de psycholinguistes ont exploré ces processus en utilisant leurs propres théories et méthodologies de recherche sur le Langage et la Pensée qui n'étaient peut-être pas adéquate pour comprendre le phénomène de l'Interprétation. Ces explorations ont négligé l'aspect stratégique de l'Interprète dans ce processus; à savoir, comment il choisi ou décide de ce qu'il doit dire et comment le dire en faisant appel à des stratégies

compte des normes sociales de l'orateur et de l'auditeur.

Ces recherches s'intéressaient beaucoup plus à l'effort que doit faire l'Interprète pour préserver les structures langagières des deux langues et surtout pour préserver le contenu du message tel que produit par l'orateur. On attribue souvent ces « erreurs de parcours » au fait que les Interprètes n'avaient pas été associés à ces études qui étaient menées par des non-interprètes.

C'est dans cet esprit que, dès les années 80, un certain nombre d'interprètes de Conférence ont décidé de s'investir dans la recherche proprement dite en Interprétation. Ce mouvement, qui a été initialement inspiré par Danica Seleskovitch de l'ESIT de Paris, s'est développé à travers le monde et a donné naissance à des travaux et publications dans ce domaine par des interprètes sur la base de leur propre expérience. Ceci n'a pas empêché pour autant des non interprètes de s'investir dans ce domaine en faisant appel aux sciences empiriques telles que la psychologie, la linguistique appliquée, la pragmatique, la psychologie cognitive et la neurophysiologie entre autres. C'est alors qu'au moment où dans les années 60 et 70, les pays novateurs dans ce domaine étaient la France, l'Allemagne et dans une moindre mesure la Suisse, dans les années 90 des publications et travaux de recherche dans le domaine de l'Interprétation se sont étendus vers d'autres pays tels que l'Italie (Gran and Viezzi, 1995), le Japon (Cenkova, 1995) et l'Espagne¹⁷.

¹⁷. Pour plus de détails voir Gile, 1995



annulé le plus la réflexion sur l'interprétation et sa relation avec la Traduction, demeure à notre sens celle menée par Seleskovitch et l'introduction de concepts nouveaux tels que la *déverbalisation*, qui représente, selon Seleskovitch, un stade dans le processus d'interprétation où le texte original dans sa structure et sa forme linguistiques disparaît complètement de l'esprit de l'Interprète de conférence pour être remplacé par des représentations non-linguistiques du *sens*.

C'est précisément à partir de ce débat sur le *sens* que la question d'ordre théorique sur la relation Traduction / Interprétation s'est développée à travers le monde. M. Lederer (dans *La Théorie Interprétative de la Traduction*, 2002 et dans F. Israël et M. Lederer : *La Théorie Interprétative de la Traduction, Tome 1 : Genèse et développement* Ed. Lettres modernes, Minard, Paris-Caen, 2005) nous enseigne à ce sujet que :

« La première intuition fugace, selon laquelle traduction et interprétation peuvent s'inspirer de la même théorie, était d'une grande justesse. Mais D. Seleskovitch a pourtant mis longtemps avant d'accepter l'idée que sa Théorie interprétative s'appliquait également à la traduction. Cette volonté de se cantonner délibérément à l'interprétation s'explique sans doute par le fait qu'elle n'adhérait nullement aux théories en vigueur à l'époque sur la traduction et en particulier celles du courant comparatiste représentées essentiellement par J.-P. Vinay et J. Darbelnet, ... » (F. Israël et M. Lederer : La Théorie Interprétative de la Traduction Tome 1, p. 24)

Elle ajoute plus loin la propre vision de Seleskovitch:

distinguerait de la Traduction par l'obligation faite à l'interprète de rendre instantanément une idée, sans hésitation et à l'annoncement, sans se reprendre, sans revenir en arrière au milieu d'une phrase » (F. Israël et M. Lederer : La Théorie Interprétative de la Traduction Tome 1, p. 1).

Et elle poursuit:

*Il est certes juste que l'interprétation se distingue de la traduction par cette obligation de travailler en temps réel, mais il semble aujourd'hui impensable à toute personne se situant dans le champ de la Théorie interprétative d'affirmer que le traducteur transpose des langues et que seul l'interprète s'occupe de transposer des idées. Depuis *Interpréter pour traduire*, ouvrage commun de D. Seleskovitch et M. Lederer, il va de soi que traduction et interprétation de conférence relèvent de la même démarche, l'interprétation du sens et sa réexpression dans une autre langue. » (F. Israël et M. Lederer : La Théorie Interprétative de la Traduction Tome 1, p. 30)*

Seleskovitch a longtemps axée ses réflexions sur deux processus mentaux qu'elle juge de première importance et qui sont « comprendre » et « exprimer ». Ces derniers feront partie plus tard des concepts opératoires de base de la TIT (Théorie Interprétative de la Traduction). Elle se situe, par rapport à la traduction, dans une perspective tout à fait contraire à celle soutenue par ses prédécesseurs qui se sont penchés beaucoup plus sur la structure et la forme des langues en question (Langue Source / Langue Cible) et les différences qu'elles peuvent engendrer entre elles en termes linguistiques. Elle remet quant à elle les langues à leur place en tant qu'outils linguistiques indispensables à la traduction / interprétation mais qui demeurent au service d'un être pensant qui est l'interprète. Ainsi, elle le place de facto au centre de l'activité traduisante et interprétative tout en affirmant catégoriquement que « l'interprétation n'est pas une simple

ge » (*Interpréter pour traduire*, Paris, Didier
Erudition, 4^{ème} éd. 2001, p. 30).

1.8.2 Traductions Equivalentes Formelles (Littérales)

La traduction littérale est parfois associée à la traduction interlinéaire dans le sens où elle prend l'aspect dénotatif du texte à traduire en utilisant des dictionnaires, c'est-à-dire qu'elle prend le mot en dehors de son contexte. Ceci dit, elle respecte néanmoins la syntaxe du texte cible. De ce fait, il est souvent fait appel à la transposition grammaticale ou au remplacement de certaines catégories grammaticales du texte source par d'autres catégories grammaticales dans le texte cible. Ainsi, un verbe dans le texte source est remplacé par un adverbe ou même par un adjectif ou un nom dans le texte cible comme nous le verrons ci-dessous à travers des exemples de traduction du français vers l'arabe.

L'équivalence formelle est définie comme la correspondance entre des éléments linguistiques au niveau de la structure syntaxique. Elle est souvent associée à la substitution sur la base d'une relation d'équivalence entre les unités de la langue source et celles de la langue cible. Elle est considérée comme étant une traduction du mot-à-mot. Il suffirait donc pour le traducteur de disposer de bons dictionnaires dans les deux langues et de rechercher les correspondances tant au niveau syntaxique que lexical. Mais est-ce là être pour autant fidèle au texte source? L'exemple de la temporalité ou l'usage des temps et modes verbaux du français et de l'arabe est un des cas les plus frappants à ce sujet.



passé simple, un passé composé ou un plus que parfait français vers l'arabe n'est pas toujours une tâche facile pour le traducteur. La situation se complique beaucoup plus pour la traduction formelle lorsqu'il s'agit de modes conjugués en français tels que le subjonctif ou le subjonctif imparfait dans des phrases en français telles que :

Subjonctif Présent : Je doute qu'il traduise cette phrase en arabe.

Subjonctif Imparfait: Je savais que la phrase était traduite / allait être traduite

Je savais que la phrase avait été traduite

Ou bien : Je savais que la phrase serait traduite.

Ces nuances temporelles en français n'ont pas d'équivalents au sens de la traduction équivalente formelle dans la syntaxe de la langue arabe. Il serait donc impossible de traduire de telles phrases françaises en arabe. Or, en utilisant des équivalences dynamiques ou en faisant appel au sens de la phrase, le traducteur peut toujours réexprimer ce sens ou même paraphraser en arabe sans pour autant rechercher des correspondances qui n'existent pas, ou bien faire appel à des mécanismes de codage, de décodage et de transcodage.

La paraphrase, par opposition à la traduction littérale, indique au lecteur à travers sa langue comment s'est opéré le passage d'une langue vers une autre lorsque le mot (ou l'expression, le concept, l'objet, l'image, etc.) dans la langue source n'existe pas dans la langue cible. Elle utilise les éléments de la langue cible pour clarifier des éléments de la langue source.

e par contre le passage tel qu'il est dit dans la langue source et qui ne peut souvent pas rendre le texte reconnu dans la langue cible. Ceci est d'autant plus vrai lorsqu'il s'agit de langues d'apparemment génétique différent comme c'est le cas du français et de l'arabe comme nous l'avons vu ci-dessus. Certes, une paraphrase peut être utile au même titre qu'un commentaire qui est un outil utile pour éclairer celui qui nous écoute. L'idéal serait bien sûr la compréhension du sens de l'énoncé dans sa globalité et sa réexpression dans la langue cible. C'est dans cet esprit et dans sa perspective de l'équivalence dynamique que Nida (1969) définit la traduction comme étant une production dans la langue du récepteur de l'équivalent le plus naturel possible du message de la langue source, d'abord dans le sens et ensuite dans le style.

Cette distinction entre équivalence formelle et équivalence dynamique va provoquer dès les années 60 un tournant décisif dans la recherche en Traduction. L'équivalence formelle concerne la forme et le contenu du message du texte source alors que l'équivalence dynamique cherche à exprimer le message en tenant compte de la culture de celui pour lequel on traduit. Le texte traduit doit produire chez le récepteur un effet équivalent à celui que le texte source produit chez l'émetteur. Certes, comme le précise Nida (1969 : 24), le texte traduit ne peut jamais être identique au texte source puisque les situations culturelles et historiques des deux langues (des deux cultures) peuvent être très différentes, mais il devrait y avoir un certain degré d'équivalence sinon la traduction n'aurait pas atteint son objectif qui est celui de transmettre un sens dans une autre langue.

aduisibilité dans une optique d'équivalence formelle demeure ainsi toute entière, quoique des linguistes comme Catford (1965 : 101) suggèrent qu'il existe deux types d'intraduisibilité ; à savoir *l'intraduisibilité linguistique* et *l'intraduisibilité culturelle*. L'intraduisibilité linguistique est due à l'absence d'équivalents dans la langue cible alors que l'intraduisibilité culturelle est due à l'absence d'éléments culturels de la langue source dans la culture de la langue cible.

Il existe des niveaux d'écarts ou degrés d'écarts entre deux langues. Ceux-ci peuvent être résolus de deux manières :

- Soit par différentes stratégies de la traduction telles que la transposition culturelle qui traite des exotismes et des calques par exemple, ou la transplantation culturelle qui représente beaucoup plus une adaptation du texte source en texte cible selon la culture locale du récepteur.
- Soit par des changements intrasystémiques qui peuvent intervenir lors du processus de traduction au niveau de la structure, de la classe ou de l'unité grammaticale.

Dans le premier cas de figure, nous citerons l'exemple de phrases toutes faites en arabe telles que ممنوع التدخين où une traduction littérale en français nous donnera « interdit fumer » alors qu'une traduction adéquate serait « interdit de fumer » ou « interdiction de fumer » en français. Nous remarquons que dans ce cas précis, la grammaire du texte cible (français) n'a pas été respectée dans *« interdit fumer » mais qu'elle est respectée dans « interdit de fumer » ou « interdiction de fumer ».



on culturelle, c'est-à-dire lorsque le texte cible doit exprimer un exotisme du texte source, la grammaire et les traits culturels du texte source sont exportés vers le texte cible. Ceci pour marquer l'exotisme de la culture du texte source dans le texte cible. Un exemple serait celui de l'arabe *عليكم السلام* qui est traduit en français non pas par bonjour, bonsoir, etc. mais par « Que la Paix Soit sur Vous ».

De même, un calque ou expression qui respecte non seulement les mots du texte cible mais aussi sa grammaire apparaît dans l'expression en français « recyclage » traduite en arabe par: *إعادة تدوير* ou *لاعنف* pour « non-violence » ou bien *سورة البقرة* que l'on traduit par Sourate al Baqara que par le « *verset coranique de la vache » et plus récemment l'expression qui revient souvent dans la presse *انتفاضة* que l'on retrouve en français dans « Intifadah ».

Dans le cas de la transplantation culturelle, nous donnerons l'exemple classique du français vers l'arabe de « Roméo et Juliette » traduit par *قيس و ليلى* où l'on remarque que l'élément du texte source a complètement changé dans le texte cible pour marquer l'impact historique et culturel de ce dernier.

Dans le deuxième cas de figure, c'est-à-dire le changement de catégories grammaticales, nous citerons les exemples suivants lors du passage de l'arabe (Langue source) vers le français (langue cible).

Exemples :

1. *الضيق و الحرج*, deux noms masculins en arabe traduits en français par « étreinte », un nom féminin plus une troncation d'un des doublets sémantiques de l'arabe.

jectifs en arabe traduits en français par « rester obligé », un verbe plus un participe passé.

3. ذكر الله أحسن une expression courante en arabe faite de deux noms et d'un superlatif traduite en français par « Prier Dieu », un verbe suivi d'un nom.

Ainsi, les concepts d'équivalence formelle et d'équivalence dynamique de Nida (1969) ont changé l'orientation des débats sur la théorie de la traduction qui tournaient autour de la dichotomie traduction mot-à-mot (ou littérale) et traduction sens pour sens. L'importance de son approche c'est qu'il situe la traduction dans une perspective sociolinguistique, pragmatique et communicative. Elle intègre non seulement des aspects culturels mais elle contribue aussi à l'analyse des rapports entre la langue et la culture qu'elle véhicule. Ceci, dans le sens où toute communication doit respecter le génie de chaque langue; un aspect non négligeable que la traduction littérale ne prend pas en compte parce qu'elle force la représentation des structures et formes du texte source dans le texte cible sans pour autant se soucier de la compréhension dans le texte d'arrivée qui n'a pas nécessairement les mêmes structures et les mêmes formes que le texte source.

1.8.3 Traductions Equivalentes Dynamiques

En contre sens des approches à la Traduction dites d'équivalences formelles (ou littérales), il existe ce que l'on appelle communément des approches à la traduction dites équivalentes dynamiques ou d'équivalence dynamique.

Le précurseur et promoteur de telles traductions en Anglais comme dans d'autres langues a été Eugene A. Nida qui a longtemps été associé à la société biblique américaine. Il a versé dans la linguistique et possède des compétences dans d'autres disciplines. L'équivalence dynamique est définie comme :

« Qualité de traduction dans ce qui a été le message du texte original transporté dans la langue de récepteur et que la réponse du récepteur est essentiellement comme celle des récepteurs originaux. L'opposé de ce principe est la correspondance formelle. » (Nida, 1969 : 202)¹⁸.

Plus récemment le terme d'équivalence fonctionnelle a été employé pour décrire un tel principe de la traduction dite de qualité. Le processus implique la reformulation des expressions pour être un équivalent dynamique du texte source.

La différence entre une traduction et une paraphrase peut être exprimée comme suit : Une paraphrase indique au lecteur les moyens du passage d'une langue vers une autre tandis qu'une traduction littérale indique le passage tel qu'il est dit dans la langue source et qui ne peut souvent pas rendre le texte reconnu par la langue cible, surtout si les deux langues sont d'un apparentement génétique différent comme c'est le cas du

¹⁸. Dans Eugene A. Nida et Charles R. Tabor, *La théorie et pratique de traduction*, Leyde: Brill, 1969 : 202.

Egalement élaboré dans Waard et Eugene A. Nida : *D'une langue à l'autre : Équivalence fonctionnelle dans la traduction de la Bible*, Nashville: Nelson, 1986.

Elle-même une paraphrase peut être utile, juste
comme un commentaire est un outil utile pour éclairer le récepteur.

1.9 Développement des Théories de la Traduction

Parmi les nombreuses théories de la traduction telles que préconisées par les littéralistes, les fonctionnalistes, descriptivistes, la linguistique du texte, la pertinence, l'interprétatif, le comparatif, le professionnel, le littéraire-rhétorique ou les approches interculturelles, nous essayerons de mentionner cinq de ces approches qui nous paraissent les plus appropriées pour situer notre débat sur la Notion de Fidélité entre la traduction linguistique et la traduction interprétative. Ces approches sont :

- L'approche de l'équivalence fonctionnelle
- L'approche de la pertinence
- L'approche littéraire-fonctionnelle

1.9.1 L'approche de l'équivalence fonctionnelle

Dans l'histoire de la traduction, le nom d'Eugène Nida est étroitement associé à la théorie de l'équivalence fonctionnelle. Dans ce cas, la traduction consiste de reproduire dans la langue du récepteur l'équivalent le plus proche aux deux langues.

L'objectif étant de communiquer non seulement un message qui est fidèle au message original, mais aussi que ce message soit clair et normal dans la langue du récepteur. Pour cela, il procède à une analyse de près,

de texte source en texte cible. Ceci est effectué en quatre étapes.

La première étape se rapporte à la traduction d'un texte traduit par un traducteur initié parmi une équipe de traducteurs. La deuxième étape représente le texte corrigé par une équipe. La troisième étape se compose d'un texte retouché par l'équipe (critique, styliste, examinateur de manuscrit, consultant en matière de traduction, comité de traduction, etc..) en réponse aux remarques externes. La quatrième et dernière étape est le résultat de la relecture finale du texte et de l'approbation du texte traduit par l'équipe avant sa production (publication). Nida a toujours recommandé par exemple que les traductions de la Bible soient faites à partir de sources et de cultures originales de façon à ce qu'elle ait un aspect significatif pour le récepteur cible.

Bien qu'elle n'ait pas été entièrement appliquée dans beaucoup de traductions qui réclament avoir suivi l'approche par l'équivalence fonctionnelle, cette approche a donné des résultats très probants en termes de traductions du langage ordinaire par rapport aux répertoires et textes qui nécessitent des terminologies et des phraséologies particulières.

Même si l'équivalence fonctionnelle avait dominé le champ des traductions de la Bible durant plus d'un demi-siècle, cette théorie a été critiquée à plusieurs égards. Quelques critiques ont relevé le fait que la définition de la traduction chez Nida se résume en une déclaration ou un manifeste sur la communication en termes de métaphores, alors que la définition de Nida suppose que le message du texte donné peut être communiqué. Il avance :

... nvoie jamais une signification, encore moins la signification, à une autre personne; elle envoie plutôt un arrangement de signes qu'elle prévoit être compris de certaines manières. La signification dépend de l'auditeur aussi bien que des interprétations et des intentions de l'émetteur, et les interprétations de l'auditeur sont formées par d'autres interprétations ». (1969 : 147)

Quoiqu'elle soit accusée de favoriser l'erreur dans l'usage de la métaphore, l'équivalence fonctionnelle de Nida a le mérite d'offrir une définition précise qui s'est avérée plus productive dans le domaine de la traduction de la Bible par exemple. L'insistance de Nida sur la réception de la signification ou du message d'un texte peut être comprise comme un moyen d'identification d'un membre *central* ou d'un dispositif saillant d'une catégorie cognitive. Nida semble avoir mis l'accent sur les aspects cognitifs de communication.

1.9.2 L'approche de la pertinence

La traduction et l'opération traduisante sont considérées de nos jours comme un processus de communication orienté vers un objectif ou un but précis qui est celui d'impliquer des médiateurs, des textes et un contexte. Cet échange fonctionne dans un éventail de références, qui inclut le cognitif, le socioculturel et les dispositifs d'organisation de la situation de communication.

En conséquence, les buts de traduction sont le plus susceptibles d'être formés par ces dispositifs divers et variés selon le contexte communicatif

interprétation. Il faudrait noter au moins trois genres fondamentaux dans ce procédé : les buts fondamentaux qui sont directement reliés aux modèles communicatifs socio-culturels, les systèmes d'organisation situationnels et cognitifs; les buts contradictoires, qui pourraient émerger des intérêts contradictoires des différentes parties associés dans la traduction (essentiellement le Traducteur et le Lecteur) et les buts rituels de la communication concernant les modèles de communication requise (camaraderie, participation, représentation de la réalité, croyances, etc.).

Par conséquent, le procédé de traduction demanderait des stratégies pour évaluer la situation de communication, facilitant la coopération, identifiant les buts et les ressources (langagières ou autres) de la source émettrice (Traducteur) et de la cible réceptrice (Lecteur, Audience, etc.)

La communication en elle-même n'est pas toujours facile. Elle est souvent complexe et en tant que telle, elle nécessite des négociations entre différents dispositifs de communication, des références à un savoir acquis ou un passé. Le modèle de la théorie de pertinence dans la traduction est fortement influencé par les théories de la communication (La Théorie de l'Acte Discursif et la Théorie de l'Acte Communicatif de Searle, 1980 en particulier).

Selon Gutt (2000:204 ; Naude et Van der Merwe 2002:107-117), la traduction est une utilisation interprétative inter lingue (traduction comme communication secondaire par rapport à la communication directe (Discours Direct / Discours Indirect), qui procède par des comparaisons de l'entrée observable (texte original) et de rendement (texte traduit). Ce

ence optimale qui se rapporte à l'attitude du récepteur qui s'attend à ce que son interprétation rapporte des effets contextuels proportionnés au coût de traitement minimal (Gutt 1991 : 20).

En d'autres termes, il s'agit de traduction avec des explicateurs (l'information linguistiquement codée dans le texte) et implicatures (prétentions prévues être décodées du contexte) (Snuth 2000:77). Dans cette transaction, le contexte de communication joue un rôle important en aidant les récepteurs à établir un environnement cognitif mutuel avec l'auteur (le traducteur dans ce cas, à savoir des éléments situationnels, inter-textuels et co-textuels (Pattemore 2003:190).

En raison de la théorie de la pertinence, la théorie de la traduction a pu tirer bénéfice des nouvelles perspicacités qui ont été développées dans la Théorie de la communication (SAT / CAT) et la linguistique cognitive. L'une des critiques majeures à la théorie de la pertinence se situe dans son réductionnisme (c.-à-d. la pertinence devient le critère pour chaque processus de communication). De plus, ses fondements étant basés sur le cognitivisme, son apport est plus théorique que pratiques pour le traducteur (Gutt 2000:306).

1.9.3 L'approche de l'équivalence littéraire-fonctionnelle

L'équivalence littéraire-fonctionnelle constitue un nouveau développement de l'équivalence fonctionnelle mais en insistant sur les dispositifs littéraires, qui ont beaucoup en commun avec les traductions de langues (Wendland 2004:32, 45).

est un acte négocié de communication (genre, contexte, arrangements, structures cognitives et *skopos*) qui sont présents dans une langue donnée dans sa variété dynamique et expressive. Une attention particulière est donc prêtée à la langue cible par une analyse littéraire de sa rhétorique (cf. l'exemple de la rhétorique arabe par rapport à d'autres types de réthoriques comme celle du français ou de l'espagnol) par une analyse et application des formes verbales de la langue cible (compensation – comparaison – classification – collection – constitution – examen – création – critique de texte).

Une connaissance littéraire de ces dispositifs implique entre autres l'effort d'identifier l'unité et la diversité du texte: l'unité est indiquée par l'héritage littéraire en termes de connectivité, d'inter-textualité et d'archétypes, tandis qu'une certaine différence significative en composition littéraire pourrait servir à indiquer un aspect distinctif.

En outre, la structure d'un texte, et par conséquent sa compréhension, dépend essentiellement d'autres dispositifs littéraires tels que le genre et mode (parallélisme, intercalation, inclusion, contraste, comparaison, particularisation, généralisation, anticipation, rétrospection, résumé, interrogation, etc.). En outre, des éléments littéraires tels que le traitement prioritaire (proéminence et progression), le langage figuré (métaphore, métonymie, euphémisme), la phonicité (rythme, allitération, onomatopée) et le dramatique (discours, dialogue directe, dialogue indirecte). Tous ces dispositifs servent une fonction communicative qui doit être intégralement reproduite dans le texte cible.

CHAPITRE II

LE SENS ET LA SIGNIFICATION: APPROCHE EPISTEMOLOGIQUE

Introduction

La culture en tant que force propre d'une société ou communauté donnée est un produit qui peut être exporté, partagé et comparé avec d'autres cultures. Le désir de chaque société qui se veut ouverte et non renfermée sur elle-même (société ou communauté dite conservatrice ou traditionnelle) est de partager sa propre culture, sa littérature, sa façon d'être et de penser vers d'autres peuples et d'autres cultures pour une meilleure connaissance de l'Autre.

Il en est de même pour le processus inverse. A savoir, la réception et la connaissance d'autres façons de penser, d'agir et de faire qui sont partie prenante de la culture de l'Autre. Ceci, sans pour autant faire dans l'excès et subir le coup de l'acculturation.

La traduction a joué dans ce sens un rôle très important et a même provoqué, comme nous le verrons plus tard dans ce travail, des divergences, des débats houleux, voire même des conflits de tout genre par le fait même que le transfert des écrits, de la culture, ou tout autre support religieux et culturel n'a pas été «fidèle» ou du moins proche de la



ence d'une langue universelle, le moyen idéal peut être pour une telle démarche - transfert culturel et plus récemment transfert technologique- reste à élaborer et demeure à notre sens un idéal. Quoique l'anglais en tant que langue mondiale et internationale est utilisé de plus en plus dans le monde de la traduction de et vers l'anglais.

Il nous semble utile dans cet ordre d'idées de commencer par définir le terme de «traduction» qui représente l'un des volets dans notre réflexion dans le cadre de ce travail.

2. Quelques Définitions de la Traduction

Il existe une diversité de définitions. Nous ne pourrions les citer toutes ici mais nous commencerons par l'une des plus connues et des plus classiques, à savoir celle de Ladmiral (1994) qui insiste sur le fait que:

«La traduction est un cas particulier de convergence linguistique: au sens large, elle désigne toute forme de médiation inter linguistique, permettant de transmettre l'information entre locuteurs de langues différentes...»¹⁹

Cette définition nous semble en effet mettre en relief la finalité de la traduction, mais elle occulte également le processus de l'activité traduisante.

¹⁹ . Ladmiral, J.R. (1994), Traduire : théorèmes pour la traduction, Paris, Gallimard.

ous offre une définition qui présente plus clairement le processus de la traduction tout en l'évaluant. Elle fait remarquer que:

«Le traducteur, tantôt lecteur pour comprendre, tantôt écrivain pour faire comprendre le vouloir dire initial, ne traduit pas une langue en une autre mais il comprend une parole et il la transmet à son tour en l'exprimant de manière qu'elle soit comprise »²⁰

Cette définition établit à notre sens les prémisses d'un cadre théorique qui nous permettrait sélectionner des critères d'évaluation d'une traduction proprement dite. Le mot clé dans cette définition est représenté par le terme «comprendre» car le processus de traduction se cristallise en fait autour de la compréhension du texte et de sa transmission.

Partant de la vision interprétative des faits de langue, ce qui importe dans l'acte traduisant c'est le message proprement dit. En d'autres termes, il s'agit de respecter le vouloir dire de l'auteur qui se trouve dans le texte à traduire et cela dépend des styles qu'il utilise, de la formulation de ses phrases, des mots qu'il utilise et de la valeur dont ils sont porteurs.

C'est donc le sens qui devient l'objet d'une opération ou d'une activité de traduction. Le traducteur doit passer du « dit » (le texte) au « vouloir-dire » qui anime l'auteur et qu'il doit d'abord saisir, appréhender

²⁰ . Seleskovitch, D. et Lederer, M. (1993), Interpréter pour traduire, 3^{ème} Edition, Paris, Didier Érudition.



ler de la façon et des stratégies de la traduction auxquelles il doit faire appel pour dégager le sens qui constitue le message à transmettre à travers des signes et significations linguistiques (mots, structures et formes linguistiques, champs sémantique, cognats et équivalents, etc.).

La question qui se pose à premier abord est de savoir quelle serait l'attitude du traducteur face à ces significations linguistiques; c'est à dire face au sens des mots hors contexte et en dehors de l'usage et de la valeur que l'auteur leur donne dans son texte. Les mots pris isolément n'ont pas des vitalité significatives. Un mot peut prendre un sens tout à fait différent lorsqu'il est imbriqué dans le texte par l'auteur et ce par rapport à d'autres mots qui se trouvent dans le texte. Le sens que véhicule le texte est différent des significations qui s'attachent à la langue. C'est pourquoi la compétence linguistique ne suffit pas à elle seule pour saisir le sens du texte.

Ce qu'il faudrait au traducteur c'est une connaissance cognitive, c'est-à-dire qu'il doit prendre en considération le contexte verbal (aspect formel du message) comme il doit avoir un savoir adéquat pour saisir le sens du texte. Citons comme exemples préliminaires quelques cas :

Exemple 1 : Il m'a parlé de *sa* tendresse

Cette ambiguïté syntaxique où le pronom possessif pose problème de par sa position et sa relation par rapport aux autres éléments de cette phrase mène à deux interprétations ; à savoir la tendresse à lui ou la tendresse à elle ?

lourd.

Le mot lourd prend un autre sens en fonction de son voisinage linguistique et du contexte ou il est utilisé. C'est souvent le cas des métaphores.

Exemple 3 : Les belles infidèles

La phrase sans verbe, est porteuse d'un sens particulier que lui donne l'auteur.

Ceci en plus des ambiguïtés de tout genre que la langue nous présente, des cas de discours indirect ou le mot, la phrase ou le message prennent un sens tout à fait contraire au sens original comme dans l'exemple suivant 'Le professeur de Traduction m'a donné un zéro à l'examen. Je l'aime bien celui-là. (Voulant dire je ne l'aime pas ce Professeur !)' ou des cas de vide sémantique où l'équivalent n'existe pas dans la langue cible comme dans les cas de خال (oncle maternel en arabe) et عم (oncle paternel en arabe) qui seront traduits en français soit par oncle, soit par une paraphrase telle que oncle maternel et oncle paternel respectivement.

La traduction du sens constitue un problème de base opposant traduction littérale et traduction libre. La traduction d'un texte relève plus d'un acte communicatif où il est question d'une sosie de sens grâce à une compréhension suivie d'une interprétation de ce qui a été compris c'est-à-dire le dit, l'explicite et le non-dit, l'implicite et c'est cette somme au fait qu'il est question de restituer au moyens d'équivalence contextuelle. Pour ce faire, le traducteur doit faire intervenir ses bagages linguistique et non-

... n d'être qu'un simple registre de mots, est un ensemble cohérent produisant une totalité de sens.

L'acte traductif opère sur un vouloir-dire, c'est pourquoi il est conseillé de lire et relire le texte à traduire de manière à se familiariser avec sa structure avant même que commence la traduction, car ceci permet à l'auteur de capter un ensemble d'informations soit linguistiques, thématiques voire extralinguistiques ; cet ensemble cognitif permettra au lecteur, traducteur de cerner le « vouloir-dire » d'un auteur, surtout quand les textes traités véhiculent des éléments de totalité de sens (textes religieux, juridiques ou techniques...)

La connaissance des langues est nécessaire, mais la maîtrise du sujet traité est indispensable pour bien traduire. Ce sont là des compétences à réinvestir dans les limites de l'espace texte à traduire.

C'est la compréhension des idées véhiculées dans le texte et leur articulation logique qui rend le texte abordable et facile à traduire loin de l'emprise des mots. Il est question de saisir l'idée et la logique dans laquelle le texte s'inscrit : le texte n'étant pas une simple somme de concepts et de mots, mais plutôt une intention, un vouloir dire, organisés dans une logique pour constituer un sens entier.

Il ressort de ce qui a été dit supra que les connaissances linguistiques à elles seules ne peuvent pas rendre compte des concepts utilisés dans un texte; et c'est justement l'analyse qui permet de cerner les éventuelles ambiguïtés sémantiques, syntaxiques, lexicales, les équivalents, le double sens. Comme c'est le cas en allemand de l'expression « die burgerliatte

drant en français au sens « société civil » ou de
« société bourgeoise ».

La perception de la logique véhiculée dans le texte est un préalable fondamental à la compréhension du sens d'un texte. Cependant, l'enjeu traductif ne se résume pas à une simple saisie d'un «vouloir- dire» d'un auteur, car il faut bien passer au stade de la réexpression, de la reformulation, de la transformation voire même parfois comme on le dit souvent adopter pour adapter le texte source en une séquence logique permettant d'aboutir à un texte traduit accessible au lecteur/récepteur.

Cela étant, il ne faut pas confondre logique interne au texte qui n'est qu'un instrument de la traduction et l'objectif réel de cette dernière qui reste le sens et seulement le sens. Il est donc recommandé de se détacher des structures linguistiques pour ne retenir que l'idée qui s'en dégage, c'est ce sens attribué au mot par l'auteur qui doit rester le souci du traducteur et qu'il doit le réexprimer dans sa propre langue.

Plus le traducteur a de l'expérience, plus il maîtrise le sujet et plus le raisonnement de l'auteur lui paraîtra logique. Il pourra alors reconstituer cette logique dans le texte d'arrivée soit au moment de la lecture du texte de départ, soit en rencontrant des lacunes au moment de traduire.

La notion de «Littéralité » (conformité absolue) en traduction a toujours été au centre d'un débat à la fois passionnant et passionné dans les milieux des théoriciens et praticiens de la traduction. Nous sommes en réalité, il faut le dire, en présence d'une dualité opposant d'un côté les

de l'équivalence formelle et de l'autre les fervents défenseurs de la traduction libre, de l'équivalence dynamique.

Si pour certains être fidèle en traduction c'est être conforme dans l'absolu à l'expression même du texte original, pour d'autres une traduction fidèle est celle qui s'éloigne de l'expression et de la forme pour atteindre le fond, l'intention de l'auteur, le message du texte.

La TIT soutient qu'il faudrait comprendre pour pouvoir faire comprendre dans une fidélité à un sens et non aux expressions. Celles-ci ne sont qu'un véhicule parmi d'autres constituants le sens qui n'est à son tour que le message à transmettre. Seleskovich (1993) soutient à ce sujet que,

« Les mots pris isolément n'ont que des virtualités de signification, les phrases séparées de leur contexte n'ont que des virtualités de sens et le sens que véhicule le texte est différent des significations qui s'attachent à la langue ». (1993 : 53)

Le sens reste l'objectif de toute démarche communicative. C'est la thèse par excellence de la TIT qui se résume dans la compréhension, la déverbalisation et enfin la réexpression du sens d'un texte, voire du discours. Tout cela devant être adapté aux aptitudes (connaissances supposées) du lecteur ciblé. Autrement dit, le traducteur après avoir compris le texte, doit déverbaliser et chercher à reformuler dans la langue d'arrivée les signes du textes de départ. Enfin, il doit réexprimer ce que l'auteur veut dire en respectant le génie de la langue vers laquelle il traduit.

ve qui se base beaucoup plus sur l'analyse du sens que sur l'analyse de la structure linguistique différencie entre la signification ou ensemble de propriétés relatives aux signes en tant qu'entité linguistique et le sens ou entité textuelle produit d'un énoncé concret, explicité par le contexte.

Par conséquent, un signe linguistique hors contexte n'a pas de sens mais des significations; la relation sens / signification nous renvoie à la notion de « contextualisation » où les mots ne prennent leur valeur sémantico-syntaxique que dans un contexte. Une entité lexicale peut avoir une signification comme elle peut aussi prendre plusieurs sens lorsqu'elle est mise dans des contextes donnés. C'est le cas, par exemple, de terminologies (signification) qui empruntent à la langue générale ou usuelle des mots pour leur donner un sens propre) au domaine de telle ou telle spécialité.

Nous citerons là des cas en médecine tels que celui du mot « motivé » qui dans la langue générale ou usuelle prend la signification de « persévérant », excité, encouragé mais qui dans le jargon médicale prend un sens différent, ainsi un « patient motivé » est un hypocondriaque ou quelqu'un qui se croit malade dès l'apparition de quelque douleur que ce soit. Il en est de même pour l'usage métaphorique de mots ou d'expressions puisés dans la langue générale et attribués à la terminologie.

Ainsi l'expression « pied de biche » pour un outil (arrache clou) ou l'expression « pied-de-chien » dans le domaine du forage renvoient à des signifiés différents (le pied d'une biche par opposition à l'arrache clou) en utilisant le même signifiant. La signification représente une relation sur le

nié. Cette relation est généralement statique dans le sens où la relation entre l'image acoustique (signifiant) et le concept (objet) (signifié) ne change pas dans la majorité des cas sauf dans les cas qui ont été relevés à plusieurs occasions tels que celui du finlandais « hän » pour référer à « il-elle » ou deux signifiés sont représentés par le même signifiant. C'est également le cas des exemples cités supra « pied de biche » et « pied de chien ». Par contre, le sens fait appel à un processus dynamique de compréhension et d'interprétation dans un ensemble de significations dans un contexte donné. C'est pour cela que le sens est généralement relié au texte proprement dit et dans sa globalité. Les mots permettent de donner un sens au texte, car la compétence linguistique permet le décodage et la compréhension afin d'établir le sens des signes linguistiques du texte.

L'acte traduisant repose d'abord sur la compréhension du message d'un texte et ensuite sur sa reformulation dans la langue cible. Ceci en transmettant les significations des signes linguistiques dans la langue cible.

Le sens des mots et des énoncés du texte sont transmis grâce à des équivalences dans le texte cible. Ils permettent de transmettre le sens d'éventuels proverbes, des locutions, des expressions idiomatiques se trouvent dans différents textes.

Un discours se construit, s'improvise et vise un destinataire ou un public. C'est un acte pur de communication qui s'inscrit au-delà des structures linguistiques, d'un côté la langue, un absolu, une abstraction et de l'autre un discours, une soustraction, un concret, soit deux notions différentes mais complémentaires. Si on avait à définir les deux entités on les définirait comme étant:

signification sémantique recouverte par un mot hors contexte. Elle renvoie aux acceptions que donnent les dictionnaires. La signification est d'ordre linguistique.

- Le sens ou croisement de l'esprit du texte avec la forme du texte. Il constitue une synthèse du discours qui aboutit à la compréhension.

2.1 Le Sens : Objet de la Communication Verbale

Le sens reste l'objet de toute communication verbale. Il se dégage du discours en passant par un transfert inter linguistique et en faisant appel à un traducteur qui est récepteur au départ et qui devient émetteur d'une traduction. Il repose sur le vouloir-dire de l'émetteur et le compris du destinataire.

2.1.1 Le support matériel du sens : Le discours

Le vouloir-dire est transcrit par le biais d'arguments et d'idées dans une logique et une cohérence qui doit caractériser l'auteur. C'est ce qui constitue le discours. L'opération est mentale et où l'auteur doit dépasser le sémantisme des mots de la langue pour imaginer des contextes où ces mots pourraient s'inscrire. C'est ce produit : l'implicite, le non-dit, le non verbal, l'intention, etc. qui font le message et produisent en grande partie le sens.

2.1.2 Le support de la signification et du sens

Sens et signification sont solidaires et interdépendants. Le sens est le noyau dur et il représente cet invariant de toute traduction. La signification

e que lorsqu'elle participe à la constitution du sens. Au-delà de cet aspect quelque peu binaire et symbiotique, le sens et la signification se posent en dichotomie franche car appartenant à deux espaces différentes : la signification est de nature abstraite et générale (comme langue dont elle fait partie) alors que le sens est de nature unique et concrète. Le sens qu'acquiert un mot dans une situation de parole ne recouvre pas toutes les significations potentielles qu'il possède en langue. La notion de la signification doit être complétée par celle du sens qui est objet réel de l'interprétation.

2.1.3 La réexpression du sens

La réexpression du sens consiste en la reproduction d'un sens assimilé qui permet au traducteur de transmettre un vouloir-dire parfois complexe à ses destinataires car la compréhension est triangulaire. Elle implique : l'auteur, le traducteur, le lecteur.

L'enjeu est que le destinataire reçoive une expression fidèle de cette compréhension. Pour ce faire, il incombe au traducteur de saisir avec exactitude et dans la clarté les sens de l'original qu'il veut transférer car si sa traduction ne permet pas la constitution d'unités de sens, le récepteur ne pourra pas saisir l'idée du texte traduit. Tout texte ou discours s'adresse à un destinataire. C'est pourquoi la précision, la clarté et la fidélité sont des critères de recevabilité d'une bonne traduction.

2.1.4 Les compétences élocutoires

L'échange verbal suppose et nécessite des compétences de la part des deux partenaires de la communication. Ces compétences sont de nature

la connaissance du vocabulaire et de règles grammaticales des deux langues.

Le terme ou la notion de compétence peut prendre plusieurs sens. Pour N. Chomsky (1957, 1965), le terme « compétence » du natif d'une langue désigne l'intériorisation de règles qui lui permettent de produire des phrases correctes dans l'infini avec un nombre limité de règles syntaxiques dans une langue donnée. Cette compétence aide ce dernier à créer de nouveaux variants selon un modèles intériorisé et de reconnaître des énoncés comme étant conformes ou non conformes à ce modèle.

La compétence élocutoire permet au traducteur d'interpréter des textes tout en s'écartant de la logique formelle comme c'est le cas dans l'emploi du langage métaphorique, de l'ironie, de l'humour etc. Il est clair que par cette démarche, le sujet parlant apporte à l'acte de communication un raisonnement nouveau et une faculté d'adaptation car un bon locuteur adapte systématiquement son discours aux connaissances supposées de son auditoire.

Comprendre un texte, c'est non seulement saisir les idées qui y sont véhiculées mais aussi leur articulation logique. La logique interne au texte constitue un instrument pour la traduction du sens. Il va sans dire qu'il ne s'agit pas là de la logique propre au traducteur. Il ne faut pas les confondre et seule la logique interne au texte permet à ce dernier de mieux pénétrer dans cette totalité de sens qu'est le texte. Lederer (1989) nous suggère à ce sujet :



*ce jamais tout ce qu'il veut faire
comprendre ; il ne dit que le non connu ; le récepteur complétant
de lui-même à l'aide de ce qu'il sait déjà ». (1989 : 205)*

Ceci veut dire qu'en présence d'une notion, d'un concept au moment d'une lecture, il arrive que l'on remonte par le moyen de la logique interne au texte et par la logique de l'œuvre de l'auteur jusqu'aux idées de ce dernier sur le sujet traité. C'est cette dynamique, ce mouvement dans le discours qui fait qu'il n'est pas nécessaire pour l'auteur de définir ou de baliser les concepts qu'il manipule, ni de les expliciter car ses destinataires sont supposés être particuliers, avertis; voire formés et cultivés.

C'est cette compétence qui permet ce mouvement dans le discours et dans le texte où le traducteur peut aller du mot à l'idée et revenir de l'idée au mot grâce à cette logique. Sa compréhension relève de sa compétence globale dans le sens où plus le traducteur connaît sur le sujet plus le raisonnement de l'auteur lui paraît logique. Cependant, dans le cas où le texte traduit est de mauvaise qualité ou que la traduction s'est faite plus sur la forme et la structure que sur le fond, le traducteur doit faire appel de façon volontaire et concise à l'instrument qu'est la logique interne au texte, laquelle le préservera de l'emprise des mots.

2.2 Le Sens : Entre l'Explicite et l'Implicite

Le sens déclenche non seulement ce qui est explicite dans le texte, le 'dit', c'est-à-dire la signification et la relation syntaxique et sémantique entre les éléments du texte mais aussi l'implicite ou le non-dit. Galisson, R. (1996) donne au terme «implicite» la définition suivante:

ou d'un discours dont l'interprétation nécessite le recours à des éléments situationnels extra linguistiques. Il en ressort que pour la saisie du sens, il faut recourir à des compléments cognitifs fournis par le contexte, la situation et enfin les connaissances extra-linguistiques». (1996 : 134)

Lederer (1989) fait remarquer que la synecdoque, c'est-à-dire désigner le tout par une partie, constitue l'une des caractéristiques de la parole humaine. Elle écrit :

« De même que, en langue le mot verre énonce la matière mais dénomme l'objet dans lequel on boit, de même dans le discours, la plupart des énoncés se bornent à donner un trait caractéristique d'une idée pour transmettre l'idée entière. »
(1989 : 218)

Etant donné que c'est la partie qui désigne le tout (synecdoque), il incombe au destinataire de coopérer activement s'il veut mettre en surface tout le non-dit, c'est-à-dire tout l'implicite qu'un discours ou un texte peut véhiculer, car un vouloir-dire n'est jamais rendu dans sa totalité. La parole étant économe, elle ne fournit qu'une partie d'un tout. Par ailleurs un texte trop explicite risque de ne pas retenir l'attention du destinataire et qu'il faut par contre expliciter les idées que les destinataires ne sont pas susceptibles de comprendre. La TIT considère la relation entre la formation du dire et les connaissances supposées des interlocuteurs comme un préalable à toute compréhension et saisie du sens. C'est dans cet ordre d'idées que Seleskovitch (1989) affirme :

« le choix de l'expression linguistique est fonction du destinataire du message et des circonstances ambiantes perçues au moment où s'énonce la parole ». (1989 : 147)

Ceci revient à dire en partie que la part de l'explicite dans la parole est de taille quand le discours s'adresse à quelqu'un qui est étranger à cette situation de parole. Citons l'exemple suivant : Parler du R.E.R à quelqu'un vivant au Sahara et qui ne l'a jamais quitté relève de l'absurde si on ne procède pas à des explications aidant à le mettre virtuellement dans le contexte.

Il est clair que chaque fois que les connaissances partagées s'amenuisent, l'augmentation du degrés d'explicite s'impose. C'est ce qui amène Lederer (1989) à dire que :

« Pour chaque information à transmettre ; le discours comprend un nombre d'unités de sens avec la connaissance de l'auditeur. »
(1989 : 237)

Pour illustrer cela, nous citerons l'exemple suivant: Dans une petite boulangerie qui ne vend que des baguettes de pain, le client dira « deux SVP », alors que dans une autre où on vend une variété de pain, ce même client devra préciser sa demande et dira « deux baguettes svp ».

La parole est alors sujette à une amplification ou à un rétrécissement du degrés de l'explicite en fonction du besoin ressenti.

rôle de l'implicite et de l'explicite dans un
texte ou un discours dépend de trois connaissances de base qui sont :

- La connaissance de l'autre (le destinataire).
- La connaissance de la situation de parole.
- La connaissance du génie qu'offre la langue.

Nous retiendrons que dans une traduction tout est fait à l'intention
d'un destinataire. Delisle (1982) écrit dans ce sens :

*« Le traducteur de métier ne traduit pas des mots ou des
phrases « in abstract » mais toujours des textes réels destinés à
un public défini. Ces messages sont circonstanciés et se plient à
des contraintes multiples découlant du rédacteur, de la nature
du texte et des destinataires. » (1982 : 68).*

Nous verrons dans ce qui suit la relation qui peut être établie
entre le sens et la signification.

2.3 La Dichotomie Sens / Signification

Nous allons dans cette sous-section présenter un aperçu sur la
dichotomie tant débattue concernant le Sens et la Signification. Ceci nous
permettra de mieux cerner les problèmes soulevés à ce sujet et de les situer
dans le cadre de notre propre thématique en Traduction, à savoir la notion
de fidélité entre la Traduction Linguistique et la Traduction Interprétative.

Le sens est une rencontre entre l'esprit du texte et sa forme. Il se dégage du discours et peut être défini comme :

« Etant la synthèse non verbale opérée par le processus mental de la compréhension, se trouvant à la confluence des paramètres linguistiques et non linguistiques qui interviennent dans la communication. C'est la rencontre dans l'esprit de la formulation linguistique et des connaissances dont on dispose à la lecture qu'on appelle le sens ». (Hurtado, Amparo 1986 : 57)

Jean Delisle (1993) soutient que :

« le sens du message découle de la combinaison et de l'interdépendance des significations pertinentes des mots et syntagmes qui le composent enrichies des paramètres non linguistiques représentant le vouloir dire de l'auteur » (1993 : 232)

2.3.1.1 Le support matériel du sens : le discours

La logique ainsi que la cohérence du texte relèvent de la compétence communicative de l'auteur. Il transmet son 'vouloir-dire' au moyen d'idées et d'arguments. Il doit être méthodique et clair dans son maniement du langage écrit. D. Seleskovitch (1976) écrit :

qui s'intercale entre les deux phases de la constitution du sens (le Vouloir-Dire et le Compris), et la verbalisation du Vouloir-Dire de l'émetteur: c'est le discours ».
(1976 : 70)

Le discours est composé de langues et de compléments cognitifs qui représentent la partie implicite de l'énoncé. C'est le non-dit et il est de nature non verbale. La langue n'est alors qu'une composante verbale; c'est la partie explicite de la communication et elle représente une fusion entre l'explicite et l'implicite. C'est la partie verbale et la partie non verbale qui produisent le sens du message.

Il est à noter que plus les connaissances du destinataire de la traduction sont insuffisantes plus l'émetteur se voit obligé d'explicitier son texte. Inversement plus le destinataire de la traduction a des compétences, plus l'auteur peut impliciter son texte.

2.3.2 La signification

La signification est la « propriété » des signes, lesquels isolés n'ont pas de sens. Elle résulte d'un processus de décontextualisation. Le sens, par contre, est « propriété » des textes. C'est pourquoi le sens n'a pas de signification puisqu'il suppose une contextualisation par la langue et par la situation.

La TIT propose une théorie pouvant s'appliquer à la fois à la traduction orale et à la traduction écrite. C'est une théorie qui se base sur le processus d'interprétation, de déverbalisation et de reformulation. Il faut

lire le saisir, et de là l'exprimer une autre fois mais dans la langue d'arrivée. La T I T s'identifie à une traduction par équivalences et non par correspondances comme c'est le cas avec la traduction linguistique.

Cette théorie pose que la traduction est un travail sur le message (le sens) et non sur la langue (la signification), car dans toute acte traductif il faut comprendre pour pouvoir dire. Pour ce faire, le traducteur est tenu de maîtriser les deux langues : celle de départ et celle d'arrivée. Il doit comprendre le sujet, saisir le vouloir-dire et si possible, si nécessité oblige, supposer l'intention de l'auteur si le texte est trop tacite. Comprendre et Dire apparaissent ainsi comme étant le centre de l'opération traduisante qu'elle soit orale ou écrite.

Pour Cormier Monique et Denise Estival (1992 : 41)

« La signification est l'aire sémantique recouverte par un mot hors contexte. La signification d'un mot renvoie aux acceptions qu'en donnent les ouvrages lexicographiques (dictionnaires, lexiques, glossaires etc.) ». La signification n'est pas seulement une affaire de mots, elle touche aussi les expressions, voire des phrases. Elle est faite de concepts renvoyant à des signifiants.

2.3.2.1 La virtualité de la signification

Toute langue est abstraite et toute signification d'un mot est virtuelle. Elles ne produisent que des hypothèses de sens. C'est pourquoi il incombe au traducteur de prendre ses distances par rapport à l'aspect ensorcelant de la langue et l'emprise du sémantisme qu'elle véhicule. Car les



ent être multiples et en traduisant ce dernier en le contextant, le traducteur lui choisit une signification précise qui devient un sens. Par exemple, si nous prenons l'expression « un moment », celle-ci peut varier selon le ou les contextes où elle se trouve. Nous noterons les cas suivants sans pour cela être exhaustifs.

- Un moment peut signifier: passager, bref, furtif, ... comme dans :
« Ce n'est qu'un moment de bonheur ».
- Un moment pour signifier : dans un instant, dans peu de temps,...
comme dans : « Elle arrive dans un moment ».
- Un moment pour signifier : il reste du temps, il y a du temps,...
comme dans : « J'ai un moment pour t'aider à traduire ce texte ».
- Un moment souvent comme réponse à une question pour signifier :
patienter, attendre, ne pas se presser,... comme dans : « Un
moment ! »
- Un moment pour signifier : pardon, désolé de vous importuner,
demander de l'aide pour se renseigner par exemple, etc. comme
dans : « Un moment s'il vous plait ! »
- Un moment pour signifier : longtemps et exprimer la durée dans le
temps... comme dans : « Je ne l'ai pas vu depuis un moment ».

ession comme on l'a vu dans ces exemples, prend sa signification en fonction du contexte et acquiert pas plus d'une seule, une fois contextée.

C'est un choix, une élection que le traducteur doit opérer pour trouver la signification qui convient dans le contexte précis et dans la langue d'arrivée. Là encore, cette opération dépend de la compétence traductrice de ce dernier.

2.3.2.2 La signification: traduction des mots

Ce type de traduction consiste en la transformation des signes linguistiques. C'est une traduction qui porte donc sur les langues. Selekovitch (1989) appelle ce genre d'approche « transcodage », c'est-à-dire un passage direct de langue à langue, remplacer un texte par un autre équivalent dans l'autre langue.

Delisle (1993) appelle ce type de traduction « traduction directe », c'est-à-dire réactiver des équivalences préexistantes.

2.4 Le Sens dans la Théorie Interprétative de la Traduction

Avant de traiter dans le détail l'apport de la Théorie Interprétative dans notre analyse, il serait nécessaire de donner un bref aperçu de cette théorie pour nous permettre de discuter plus profondément du sens et de la signification. Un retour historique serait peut être nécessaire pour situer les débats sur la Traduction dans les courants linguistiques. Nous aborderons ensuite le rapport sens / signification dans la Théorie Interprétative.

caractérisées par la recherche sur la phonologie (le Structuralisme, l'Ecole de Prague et les travaux de N.Trubetzkoy et R. Jakobson, les débats sur le phonème entre l'Ecole Américaine – Zellig Harris entre autres – et l'Ecole de Copenhague – O. Jespersen, etc.). Ces années ont été marquées par la recherche sur la syntaxe avec la publication des travaux de N.Chomsky (*Structures syntaxiques* (1957) et *Aspects* (1965)). Pendant ce temps, la morphologie et la sémantique en particulier n'avaient presque pas de place dans ces travaux. L'idée qui se développait alors était que le sens n'était qu'un résidu et que le « moteur » de la langue était la syntaxe.

La publication des travaux de Martin Joos (1949) dans la volumineuse compilation « *Readings in Linguistics* » a donnée à la sémantique une place de choix. Ceci a été suivi par les réactions d'étudiants et d'adeptes de Chomsky tels que Katz et Fodor par exemple concernant l'importance du sens - et donc de la sémantique - qui ont orientés les débats sur l'importance et l'apport de la sémantique en linguistique et par ricoché les débats sur la Traduction.

Ces débats ont vu naître deux courants opposés au sein de l'entreprise générativiste de Chomsky : les sémanticiens générativistes et les sémanticiens interprétatifs. De là, plusieurs grammaires basées sur le sens et la signification ont été proposées telles que la Grammaires de cas, la Grammaire systémique, l'Analyse componentielle, etc.

De nos jours et grâce à la traductologie, à la traduction assistée par ordinateur (TAO) et au traitement automatique de langues (TAL), des phénomènes d'ambiguïté sous toutes ses formes, de monosémie, de

ly référentialité, de métaphores et similis et autres qui sont reliés au sens et à la signification ont été relevés et traités dans plusieurs langues naturelles tout en démontrant l'importance et l'impact de la sémantique - donc du sens et de la signification - non seulement en traduction mais aussi dans l'analyse des langues naturelles.

2.4.1 La TIT et l'acte traductif

La Théorie Interprétative de la Traduction (TIT) relève du domaine de la traductologie qui essaie d'extrapoler les différents mécanismes de la traduction qu'elle soit orale ou écrite et ce en étudiant les enjeux du discours. Et c'est justement l'observation de la pratique qui a permis le lancement d'une réflexion qui à son tour a servi de fondement à cette Théorie qui est à la recherche du sens et dont l'objectif, et presque l'unique, est la clarté dans l'activité traductive, la traduction compréhensible qui respecte le génie de la langue d'arrivée et la traduction qui permet de restituer le sens véhiculé dans l'original.

La TIT établit une dichotomie nette entre deux entités ou deux notions : la langue et le discours. Elle considère l'acte traductif comme étant « un fait de discours » et non « un fait de langue ».

Le traducteur doit saisir clairement le vouloir dire de l'auteur et chercher des équivalences de formulation pour ce même vouloir dire. Il est clair que c'est le discours qui prime et non la langue dans laquelle le texte est rédigé.

(89 : 65)

« la compréhension du sens d'un énoncé n'est pas à confondre avec la compréhension de la somme des éléments qui le compose. La compréhension du sens est un acte d'intelligence qui résulte de l'adjonction de compléments cognitifs implicites. C'est un ensemble de connaissances et d'expériences extralinguistiques »

Le sens se construit. Une composante des éléments constitutifs du sens se trouve dans les compléments cognitifs. C'est le savoir et la connaissance qu'à le traducteur du monde et du thème abordé qui lui permettent de percevoir la situation discursive et le contexte spatiotemporel.

Le vouloir dire est une somme regroupant le mot, la signification - donc la langue dans ses différents aspects - et des connaissances extra linguistiques nécessaires à la construction du sens, à savoir :

- La culture, les traditions, la philosophie du groupe, ses croyances, ses idéologies, ses expériences de la vie, etc.
- L'enjeu traductif qui est autre que linguistique car l'objet reste le texte. Le traducteur doit imaginer des contextes où il doit insérer ces aspects de langue qui ne fournissent qu'une partie du sens.

D. Selescovitch (1976 : 65) voit trois étapes dans l'articulation du sens qui sont:

- 1- La connaissance de la langue
- 2- La compréhension du sens
- 3- La restitution du sens

langue permet au traducteur (et au récepteur) de maîtriser les formes, les structures et le style d'une langue donnée en utilisant les outils linguistiques dont il dispose pour pouvoir manipuler cette langue et exploiter ses outils linguistiques à bon escient.

La compréhension du sens implique inévitablement non seulement l'apport sémantique du traducteur (et du récepteur) en termes de connaissance du vocabulaire de la langue et de son usage, mais aussi l'apport culturel dans toutes ses manifestations telles que les proverbes, les métaphores, les similis, les expressions toutes faites etc.

La restitution du sens du texte source se fait grace à ces acquis dont dispose le traducteur (connaissance de la langue, compréhension du sens) et qui lui permettent de présenter un texte dans la langue cible qui est compréhensible, intelligible et adéquat.

2.4.2 Le Transcodage et la Traduction

La traduction est multiple. Elle inclut les objectifs suivants:

1. Traduire dans le but de restituer les traits caractéristiques d'une langue.
2. Traduire dans le but de transposer d'une langue à une autre des mots pour lesquels il existe des correspondances pré-assignées.
3. Traduire pour faire passer le sens et les effets de forme d'un texte dans un autre texte.

présence de deux types de traduction : une traduction qui vise à convertir une langue en une autre (les points 1 et 2 ci-dessus) et une traduction qui vise à transmettre un sens d'une langue vers une autre. Nous verrons ces deux types de traduction dans le détail dans notre Chapitre III sur les principes de la constitution du sens.

Le transcodage se compose à son tour de la correspondance littérale et de la correspondance sémantique. L'objet du transcodage est composé des éléments de la langue. Une traduction vise à faire passer le sens et les effets de forme d'un texte dans un autre texte (point 3 ci-dessus) et où il est question de relation d'équivalences textuelles. Cette démarche est appelée la traduction interprétative qui vise à assurer l'équivalence communicative et dont l'objet demeure le sens. Le transcodage est exclu en tant que méthode générale de traduction de texte par la TIT. Cependant, il est toléré quand il s'agit d'un travail (traduction) sur des niveaux de langue.

Les deux niveaux de transcodage sont :

1. La correspondance littérale qui est utilisée dans:
 1. a. La description des structures d'une langue.
 1. b. La transmission de la signification première des mots.
- 2- La correspondance sémantique qui est utilisée dans:
 - 2.a. La réactivation des correspondances pré-assignées
 2. b. Les correspondances sémantiques

«Si on traduit un texte phrase par phrase en s'inspirant plus de la langue originale que du continuum de la phrase de l'écrivain, on juxtapose des éléments linguistiques isolés qui correspondent individuellement d'une langue à l'autre mais qui assemblés ; représentent un puzzle mal ajusté à la forme naturelle que prendrait la pensée dans l'autre langue.» (1984 : 24)

Delisle, J. (1982) quant à lui, pense que :

« Trop de transcodage peut tuer le texte, le dénaturer car il y a un risque de trahir l'auteur et le sens en restituant de la manière inadéquate les effets de forme et l'altération du sens lui-même. » (1982 : 42)

2.5 La Traduction Interprétative

Celle-ci est caractérisée par deux phases principales que nous citerons ici et que nous développerons dans notre chapitre sur la Théorie de la Traduction Interprétative (Chapitre IV).

A. La phase de la compréhension

Elle comprend :

- La traduction portant sur des textes.
- La traduction portant sur des situations de communications réelles.
- La traduction qui ne porte pas sur des mots ou des phrases isolés.

Le traducteur doit comprendre pour reproduire le sens d'un message.

- La traduction où le traducteur prend la place du lecteur.

C'est la somme de ces phases qui lui permet de construire le sens.

B. La phrase de la reformulation

Elle comprend :

- La phase où il est question de restituer intelligiblement le sens.
- La phase où il s'agit de trouver dans la langue d'arrivée les moyens permettant de rendre le sens original.

M. Lederer (1981) écrit dans ce même ordre d'idées :

« Exprimer spontanément des idées dans sa langue maternelle semble simple et naturel. Découvrir le moyen de le faire en traduction est pourtant d'une difficulté méthodologique majeure car il s'agit de se détacher de l'emprise des significations sensoriellement présentes pour trouver des énoncés conformes aux caractéristiques que l'autre langue reconnaît comme pertinentes pour exprimer la même idée. » (1981 : 37)

Ceci dit et pour restituer le vouloir-dire de l'auteur, le traducteur doit se défaire, s'éloigner des apports linguistiques du texte.

titre :

« ce qui est trahi, ce n'est pas le vouloir-dire de l'émetteur mais les moyens linguistiques dont il se sert, ses habitudes d'expression, qui ne lui appartiennent pas en propre (ni à son message), mais qui appartiennent à l'idiome de la collectivité linguistique » (1980 : 381)

2.6 Transcodage et Traduction Interprétative

La TIT pose que la participation active du lecteur d'un texte ainsi que sa prise de conscience délibérée sont un préalable à la saisie du sens, lequel se compose de deux étapes qui paraissent distinctes mais qui sont interdépendantes en réalité. Elles sont :

- L'effort conscient que fait l'auteur pour représenter son vouloir-dire le plus clairement possible dans son texte.
- L'effort conscient et délibéré que fait le traducteur pour attribuer au texte la perspective de l'autre.

D. Seleskovitch parle de schéma triangulaire qui se substitue au modèle dit de transcodage basé sur la traduction linguistique et qui se compose de deux étapes:

1. La compréhension des significations de la langue de départ.
2. La conversion de ces significations dans la langue d'arrivée.

« Au lieu des deux étapes que pose toute théorie linguistique de la traduction la langue de départ et la langue d'arrivée, et de l'opération de transformation de l'une en l'autre qu'elle postule, je vois trois éléments : le discours en langues x , la saisie du sens hors langue de ce discours et la réexpression de ce sens dans la langue Y, et je postule que l'opération est de compréhension et de réexpression des idées et non de conversion des signes »
(Seleskovitch, 1976 : 65).

Nous remarquons dans cette approche épistémologique que le mot clé est celui de « sens ». La signification et la langue en général ne sont que des outils pour aboutir à la restitution du sens. C'est dans cette perspective que la TIT se détache de la linguistique en tant qu'analyse de la langue dans le domaine de la Traduction. Le sens, comme nous le verrons ci-dessous, est présenté sous toutes ses formes et manifestations dans l'acte traductif. Il permet au traducteur de rassembler un certain nombre d'éléments tels que les compléments cognitifs, les pendants (le vouloir dire et le compris), le savoir partagé, etc. pour pouvoir articuler et reconstruire le sens, le réexprimer et le restituer dans la langue cible. Ce n'est qu'en procédant ainsi et en se détachant du joug linguistique de la langue source et de la langue cible que le traducteur peut prétendre réaliser une traduction dite fidèle au sens de la langue source. Cette objectif ne peut être atteint, à notre avis, sans le respect des principes fondamentaux de la constitution du sens.

CHAPITRE III

LES PRINCIPES DE LA CONSTITUTION DU SENS

Introduction

Il est clair que le sens est l'objet de toute communication verbale et qu'il passe par un transfert interlinguistique grâce aux compétences et au savoir d'un intervenant qui se place entre un émetteur, auteur d'un texte original et un récepteur destinataire de ce texte. Les deux étant séparés par deux langues différentes et c'est cet intervenant - le traducteur - qui fait le lien grâce justement au transfert inter-linguistique cité supra entre les deux parties en établissant la communication.

Pour ce faire, il doit d'abord être récepteur d'un sens (véhiculé dans le texte original), et puis émetteur lui-même de ce même sens qu'il exprime dans la langue du destinataire original du texte de départ.

Nous notons à ce niveau de la communication qu'il est question de comprendre le sens et de là, le restituer en respectant dans son traitement les effets de forme véhiculés dans le texte de départ.

Selon D. Seleskovich et M. Lederer (1989 : 260).

« Le vouloir dire correspond à une intention de communiquer qui se concrétise en une pulsion de dire préverbale. Il est le reflet d'un état de conscience du sens à communiquer »

Le vouloir dire ne constitue pas le reflet intégral de la pensée mais seulement la partie de la pensée qui veut s'extérioriser. Le sens est établi à partir du moment où il coïncide avec le vouloir dire de l'émetteur ; qui peut être plus restreint que le compris du destinataire car il est sujet à diverses interprétations, supposant plusieurs intentions.

Un enjeu partagé par les deux parties qui sont impliquées dans la communication et desquelles dépend la constitution du sens et par la même la réussite de cet échange d'idées, cet échange communicatif.

L'auteur du texte se doit d'être logique et cohérent dans son traitement du discours, car ce dernier dépasse la langue. Il est plus vaste parce qu'il dépasse tout sémantisme linguistique. Cette composante verbale constitue la partie explicite de la communication. L'autre partie est à chercher dans le tacite, dans le non-dit, dans l'intention, dans l'implicite. Il en ressort que le sens est la rencontre entre le dit et le non dit, entre l'explicite et l'implicite.

L'explicite se résume dans les signifiés qu'utilise l'auteur pour transmettre son message (indication verbale ou formelle), l'implicite réside dans les connaissances connues du destinataire.

3.1 Les Compléments Cognitifs

La réussite de l'acte communicatif dépend dans une partie non négligeable de l'intervention du destinataire sur le texte après lecture pour s'approprier le sens véhiculé et où il doit faire intervenir son bagage cognitif qu'il associe à ses connaissances de la langue.

interaction entre une partie verbale explicite et une autre non verbale implicite et qui se résume dans :

- Le contexte cognitif ou l'ensemble dynamique des informations et des émotions que le déroulement de la lecture apporte au lecteur,
- Le bagage cognitif ou l'ensemble des connaissances et des expériences acquises par une personne qui constituent son savoir à long terme (Mémoire à Long Terme) qui lui permet de juger de ce qu'il a compris.
- Le contexte spatiotemporel qui représente la connaissance du lieu et du moment où se déroule et se produit l'acte communicatif ou discursif.

La transmission du sens est au centre de l'intérêt de la TIT. C'est pour ses tenants l'objectif presque exclusif de toute traduction, car tout traducteur doit, s'il veut rester fidèle à la lettre et à l'esprit d'un texte, détecter le non dit contenu dans le dit pour que par la suite il puisse expliciter l'implicite. Le tout s'inscrit dans la restitution du sens.

Le vouloir dire est verbalisé et adapté aux connaissances supposées tant linguistiques que thématiques du destinataire.

3.2 Langues et Correspondances

Les langues sont multiples tout comme les traductions. Il en est de même pour les démarches traduisantes qui sont :

caractéristiques d'une langue.

2- Transposer d'une langue à une autre des mots et syntagmes qui ont des correspondances préassignées.

3- Faire passer le sens et les effets de forme d'un texte vers un autre.

Il est question selon l'approche interprétative de transférer le sens ainsi que les effets de forme d'une langue vers une autre et de récréer des équivalences textuelles.

Pour ce qui est du transcodage, il se compose de deux niveaux:

1- La correspondance littérale

2- La correspondance sémantique

Quand l'objectif d'une traduction est la description des structures d'une langue ou la transmission de signification première des mots, on utilise la méthode dite de correspondance littérale, quand la raison est comparative, éthnolinguistique ou étymologique.

Quand le but est de réactiver des correspondances pré assignées, il est fait appel à l'autre niveau du transcodage qui est la correspondance sémantique.

ne, nous insistons sur le fait que la TIT exclut le transcodage en tant que méthode générale de traduction de textes. M. Lederer (1984 : 24) observe que :

« Si on traduit un texte phrase par phrase en s'inspirant plus de la langue originale que du continuum de la pensée de l'écrivain, on juxtapose des éléments linguistiques isolés qui se correspondent individuellement d'une langue à l'autre, mais qui, assemblés, représentent un puzzle mal ajusté à la forme naturelle que prendrait la pensée dans les autres langues. La traduction ne peut et ne doit s'effectuer qu'en considérant les contextes, et c'est seulement ainsi qu'on parvient à une vraie fidélité de sens. »

3.3 La Reconstruction du Sens

Reconstruire le vouloir-dire de l'auteur c'est saisir le sens qui est véhiculé dans la forme et dans la structure du texte; autrement dit la langue qui est le support physique du sens auquel s'ajoutent les compléments cognitifs qui permettent de comprendre le dit du texte. L'acte traductif est en réalité la somme que le traducteur doit prendre en considération dans sa recherche du sens du message, sans oublier que toute cette démarche s'inscrit au centre d'une lecture hypothético-déductive, et c'est au traducteur que revient la tâche de défaire le texte pour le refaire (reconstruction). La clarté dans le sens fait qu'une bonne traduction est celle qui offre un travail facile à comprendre et conforme aux règles textuelles de la langue d'arrivée. Ainsi, la traduction relève plus du discours que de la langue.

discours

En Traduction, tout discours devrait être sujet non seulement à la reconstruction du sens comme nous l'avons vu ci-dessus mais aussi à la compréhension et la restitution du sens qu'il englobe. Le discours peut être abordé sous deux aspects :

- a. Celui de la compréhension du vouloir-dire de l'auteur par le traducteur.
- b. Celui des équivalences de formulations pour un même vouloir-dire.

Il en ressort que la traduction est un acte de communication car le but est de transmettre le sens d'un message contenu dans un discours. Le sens est alors un fait de parole extrapolé par la langue. Il y a donc une nette opposition entre la pratique interprétative de la traduction qui prend départ d'une analyse des articulations de la pensée dans le discours et la posture linguistique de la traduction qui prend départ dans son approche d'une analyse de la langue.

M. Lederer (2002 : 137) écrit :

«La traduction des discours et celle des textes repose sur la saisie du sens et sa réexpression intelligible dans la langue d'arrivée.»

que l'acte traductif est un acte d'intelligence, nécessitant les compétences locutoires, thématiques et interprétatives du traducteur qu'il met en fonction pour restituer le sens de la manière la plus acceptable et donc la plus intelligible possible dans la langue d'arrivée.

3.3.2 Le sens dans la TIT

La traductologie englobe l'ensemble des domaines de la traduction dont la TIT. Cette théorie est née d'une réflexion fondée sur l'observation de la pratique des interprétations du sens et des traductions fonctionnelles et empiriques de textes. C'est une approche qui pose tout le poids sur la pratique et la réalité. La traductologie aborde la traduction sous deux angles :

- 1- De l'intérieur, c'est-à-dire le processus de compréhension du texte original.
- 2- De l'extérieur et il s'agit de l'expression du texte d'arrivée, du résultat de l'activité traduisante.

Le sens est l'objet et le but final de toute opération traduisante. Il est vaste et il prend le dessus sur les significations linguistiques. Il est considéré par la TIT comme étant un état de la conscience, somme d'un dit (la langue) et d'un non-dit (déduction extérieur de la langue). Le sens est plus réduit que les significations linguistiques.

de la traduction, car les mots ne permettent que des virtualités de sens d'où l'ambiguïté des langues car la signification des mots hors contexte est multiple. C'est pourquoi le traducteur doit supposer et imaginer des contextes dans lesquels ces mots peuvent prendre place, en y ajoutant, bien sûr, les compléments cognitifs parceque les mots isolés à eux seuls ne fournissent qu'une partie du sens.

Il faudrait, comme le souligne M. Lederer (2002), comprendre pour traduire intelligemment, car le transcodage ne peut à lui seul comme démarche garantir ni la fidélité au sens exprimé dans l'original, ni la conformité au génie de la langue cible.

3.3.2.1. L'articulation du sens

Nous pensons que la TIT peut s'appliquer dans sa méthode à toute traduction de texte ou de discours. Pour ce qui est de l'articulation du sens dans l'emploi de la langue la TIT nous propose un schéma dit triangulaire :

- | | | |
|---------------------------------|---|--|
| 1- La connaissance de la langue | } | <i>Cette opération
est mentale</i> |
| 2- La compréhension du sens | | |
| 3- La restitution du sens | | |

Seleskovitch pense que le traducteur doit interpréter son texte, saisir le sens véhiculé et de là le restituer et le réexprimer dans la langue d'arrivée. L'opération est mentale et relève du domaine de la cognition. Ce schéma remplace le modèle du transcodage qui est basé sur la compréhension des significations de la langue de départ et la conversion des significations dans la langue d'arrivée. Elle suggère l'opération mentale mentionnée ci-dessus

connaissance de la langue, c'est-à-dire une compétence linguistique qui permet au traducteur de saisir non seulement les significations dans le texte qu'il traduit mais aussi sa syntaxe, la compréhension du sens qui lui permet de mieux saisir le vouloir dire de l'auteur et la restitution du sens ou sa réexpression dans la langue d'arrivée.

3.4 Le Sens Comme Objet de la Communication

Le sens, cet invariant, est l'objet de toute approche communicative. C'est pourquoi la traduction est un acte de parole, donc de communication, qui opère sur le sens au niveau de sa compréhension et de là de sa restitution. Il s'agit de saisir pour reconstituer par la suite les unités de sens ainsi que tous les effets de formes véhiculés dans le texte original et de les reconstituer dans la langue d'arrivée. Le sens prend une connotation d'un vouloir-dire et d'un compris du destinataire selon la TIT.

D. Seleskovitch et M. Lederer (1989) soulignent à ce sujet que :

« Le sens n'est pas corrélatif de l'association d'un signe ou de plusieurs signes avec des référents, il découle d'un processus par lequel le locuteur fait prendre conscience à son interlocuteur de ce qu'il veut dire. » (1989 : 121).

Ce qui revient à dire que dans un texte le sens est désigné et non décrit.

nts du sens

Le sens peut être représenté comme un tout ayant deux pendants. Celui du Vouloir-dire et celui du Compris. Seleskovitch (1989 : 125) définit les deux pendants du sens comme suit:

« Le Vouloir-Dire correspond à une intention de communiquer qui se concrétise en une pulsion de dire préverbal ».

Ainsi, la partie qui s'extériorise est celle de la pensée qui constitue le Vouloir-Dire qui est préverbal. Le compris du destinataire quant à lui est postverbal. Il est sujet à l'interprétation. Le sens naît une fois le Vouloir-dire atteint.

Quant au Compris du destinataire, il peut dépasser le Vouloir-Dire de l'émetteur si ce dernier pose des hypothèses et va chercher dans l'intention de l'émetteur qui constitue un registre ouvert car tout ce qui est pensable est imaginable. C'est pourquoi et par souci de conformité et de fidélité, il faut que les deux partenaires de la communication se mettent d'accord sur un minimum leur permettant de constituer le sens. Ceci passe par la renonciation du Vouloir-Dire de l'émetteur et par l'application du destinataire au niveau de la compréhension du sens de l'auteur.

3.4.2 Le savoir partagé

Si l'on veut établir une bonne communication dite réussie, il faudrait que le savoir relatif au thème du texte à traduire soit partagé par les deux

ur d'un côté et le destinataire de l'autre. Il y a un transfert d'idées et d'arguments qui s'opère pour communiquer le Vouloir-Dire de l'émetteur. Cette transmission de connaissances doit être adaptée à la capacité de compréhension et d'assimilation que l'émetteur suppose chez son destinataire, c'est presque une intuition. Il ajuste son Vouloir-Dire aux connaissances et aux compétences linguistiques et non linguistiques supposées de son lecteur.

Lederer (2002 : 197) écrit à ce sujet :

« Pour que le sens du Dire soit celui que veut l'auteur, il faut que celui-ci ait correctement jugé du savoir de ceux auxquels il s'adresse et qu'il ait proportionné en conséquence l'explicite de sa formulation par rapport à ce qu'il laisse Non-dit ».

Pour sa part U. Eco (1990 : 90) met en relief le rapport existant entre l'émetteur, le texte, et le lecteur et pose que :

« Le texte est donc un tissu d'espace blancs, d'interstices à remplir, et celui qui l'a émis prévoyait qu'ils seraient remplis et les a laissés en blanc pour deux raisons : D'abord parce qu'un texte est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus value de sens qui est introduite par le destinataire et ce n'est qu'en cas d'extrême pinaillerie, d'extrême occupation didactique ou d'extrême répression que le texte se complique de redondances et de spécifications ultérieures jusqu'au cas limite où sont violées les règles conversationnelles normales ».

« Ensuite parce que, au fur et à mesure qu'il passe de la fonction didactique à la fonction esthétique, un texte veut laisser au lecteur l'initiative interprétative, même si en général il désire être interprété avec une marge suffisante d'univocité. Un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner ». (Eco, 1990, pp 66- 67)

3.5 L'Implication des Paramètres Extralinguistiques

Saisir un mot, savoir manipuler les unités linguistiques (significations), ne suffit pas pour rendre le sens plausible et apparent. Il faudrait sortir carrément du texte et de sa structure si l'on voudrait construire le sens. Une phrase simple telle que « mon frère est là » ne peut être comprise que d'une seule manière lorsqu'elle est hors contexte. C'est alors que s'imposent les questions suivantes :

- C'est le frère de qui ?
- C'est un frère biologique ou un frère (un ami en contexte arabo-musulman).
- De quel endroit s'agit-il dans la signification « là » « ici » ou « là bas » ?

Au vu de ces exemples, il est clair que la signification à elle seule ne suffit pas, et qu'il faut toujours quelque chose d'autre dépassant la lettre pour construire le sens.

explique que :

«Traduire est une opération qui se situe sur deux plans psychologiques : le maniement des langues qui a basculé dans le reflexe et le maniement des idées qui nécessite des prises de conscience».

Il est évident que pour comprendre un message, il faudrait cerner ce qui est dit et non s'attarder sur les mots qui le transmettent (le dit). Car quelqu'un de non averti en général se focalise plus sur la phraséologie et la terminologie que sur l'idée développée dans le texte.

3.6 Le Pouvoir-dire et le Vouloir-dire

Le pouvoir dire se situe entre les significations linguistiques et le sens des énoncés. Il représente ainsi un lien intrinsèque ces deux éléments du texte qui représentent une relation de cause-à-effet pour dégager le sens. Les significations linguistiques étant bien sûr situées dans un contexte donné où elle dénotent un sens donné de l'unité ou des unités syntaxiques, lexicales et sémantiques. M. Lederer quant à elle, pose une nette distinction entre signification et sens. Elle argumente :

« Possèdent une signification un mot, une proposition, ou une phrase hors contexte et hors situation non destinés à la communication; possède par contre un sens tout énoncé destiné à un interlocuteur dans un contexte et une situation déterminée».

(M. Lederer, La traduction simultanée : fondements théoriques, Lecture Lettres Modernes, Paris, 1981, pp.185-186)

lée selon laquelle une signification est un fait de langue qui offre plusieurs possibilités de pouvoir avec le concours d'autres facteurs (éléments cognitifs, contexte cognitifs, savoir partagé, etc.) qui la mettent à l'opposé du sens. Ce dernier représente un vouloir dire qui passe à son tour par un véhicule, celui des significations. Cependant et contrairement à ces dernières, le sens reste réel, concret, et en le communiquant nous basculons vers le discours.

3.6.1 La double origine du sens

Le sens a une double origine qui fait qu'il est composé du champs sémantique d'un mot ou d'une entité lexicale auxquels s'ajoute des compléments cognitifs et extra-linguistiques. Si nous prenons par exemple la signification du mot « fidèle » dans un dictionnaire, nous allons trouver plusieurs significations soit en tant qu'adjectif ou en tant que nom pour parler d'une personne, d'un animal ou d'une chose. En voici quelques exemples :

- Personne qui « manifeste de la constance dans son attachement, ses relations » comme dans 'Fidèle camarade'
- Personne qui « n'a de relations amoureuses qu'avec son conjoint, son compagnon » comme dans 'Un mari fidèle'.
- Personne qui « ne s'écarte pas de la réalité, du modèle ; exact » comme dans « Un témoin fidèle »
- Animal qui « manifeste de la constance dans son attachement, ses relations » comme dans 'Un chien fidèle'.
- Chose qui « ne s'écarte pas de la réalité, du modèle ; exact » comme dans « faire un récit fidèle » ; mémoire qui retient bien et avec

- is « Mémoire fidèle » ou bien qui « dénote un attachement durable » comme dans « Une amitié fidèle ».
- Fidèle à « qui ne varie pas, ne s'écarte pas de... » comme dans « être fidèle à ses promesses ».

En tant que nom, « fidèle » renvoie à une « personne qui pratique une religion » ou à une « personne qui fréquente habituellement un groupe, un lieu, etc. » (Le Petit Larousse, Edition 2010).

Ce champs sémantique d'une signification donnée telle que 'fidèle' est varié comme nous le voyons ci-dessus. Il doit être accompagné de compléments cognitifs, c'est-à-dire un ensemble de valeurs et d'expériences vécues autour du mot « fidèle » ainsi que des connaissances extra-linguistiques (donc non verbales) sur le mot 'fidèle'. Ainsi, « fidèle » en français (dans son champs sémantique, ses éléments cognitifs et ses éléments extra-linguistiques) ne risque pas d'avoir la même signification que وفاء 'إخلاص', حقيقة أمين 'وفي', خالص 'حساس' ou bien حساسية أمانة 'حساسية أمانة' en arabe par exemple.

Pour Marianne Lederer (1981 : 188),

« Le sens a toujours une double origine ; le champ sémantique qui s'attache aux mots et le complément cognitif qui s'y ajoute ».

Ce qui revient à dire que pour que le pouvoir dire devienne le vouloir dire, il faudrait une rencontre binaire entre le linguistique et le non linguistique.

Comme nous l'avons mentionné supra, les mots ont un champs sémantique lorsqu'ils sont pris hors contexte. C'est là où les significations potentielles du mot ou de l'entité lexicale qui renvoient à un concept ou une idée ou définition donnée du mot en question. C'est alors que la signification s'actualise selon le contexte verbal dans lequel elle est utilisée et que par conséquent, le sens se construit. Lederer (Lederer dans D. Seleskovitch et M. Lederer, 1994 : 216) nous explique à ce sujet que :

[La] 'Signification' s'applique à des mots et à des phrases isolées. La signification des phrases résulte des significations lexicales et grammaticales. Les significations lexicales sont décrites dans les dictionnaires. Elles relèvent de la langue et représentent un 'pouvoir signifier' non actualisé. Dans les phrases, elles sont déterminées par le contexte verbal autant que par leur signification initiale au plan de la langue ; dans le discours, elles le sont en outre par le domaine cognitif et par la particularité d'emploi d'un auteur. Les significations pertinentes des mots sont le produit de ces déterminations. Seules les significations pertinentes participent à la formation du sens"
(Lederer, 1994 : 216).

Tout au long d'un discours ou d'un énoncé, le contexte cognitif se déclenche sur le plan mental avec le bagage cognitif de l'émetteur et du récepteur pour aboutir à une univocité du sens véhiculé par des mots et des phrases. Ce contexte cognitif ne représente pas le contexte verbal qui est constitué des mots et des phrases qui gravitent autour d'une signification

icé. Cela veut dire que dans la chaîne parlée, chaque mot est en même temps un élément constitutif de la parole et il sert de contexte environnant pour les mots qui l'entourent. C'est dans ce sens que Lederer (1984 : 19) précise que :

“Dans la communication, le sens se dégage de l'enchaînement des mots et des phrases, chacun et chacune ajoutant son apport aux autres mais bénéficiant aussi du leur.” (D. Seleskovitch & M. Lederer, 1984 : 19).

Le contexte verbal contribue à donner aux mots une univocité particulière qui résulte de leur combinaison avec d'autres mots dans la phrase ou dans l'énoncé. Le traducteur doit donc s'appuyer sur ce contexte verbal et sur la situation de communication (ou relation entre l'émetteur et le récepteur en termes de statut social, sexe, âge, etc.) pour saisir le sens. Ce dernier est tributaire du contexte verbal tout comme il dépend du contexte et des compléments cognitifs, du bagage cognitif et des éléments extralinguistiques.

Nous retiendrons ici la définition du dictionnaire de didactique des langues de Galisson qui définit le contexte verbal comme étant :

*« L'entourage linguistique d'une unité, c'est-à-dire l'ensemble des éléments réellement présents dans les textes ou voisinages immédiats ou éloignés de l'unité considérée. »*²¹

²¹. Dictionnaire de didactique des langues, Galisson, De Coste, Hachette, 1976, Paris, p.123.

ne peut pas de saisir la pertinence d'un mot pour soustraire son sens car ce dernier n'est pas le produit d'une addition lexicale (significations linguistiques), et même s'il l'était ces significations des mots employés dans un énoncé quel qu'il soit ne représenteraient qu'un pouvoir dire alors que le but d'une opération traduisante reste essentiellement la captation, c'est-à-dire le vouloir dire de l'auteur.

3.6.3 Les compléments cognitifs

Les compléments cognitifs recouvrent le notionnel et l'émotionnel, Lederer distingue entre bagage cognitif et contexte cognitif (Lederer, 2006, p. 37). Le bagage cognitif est composé de l'ensemble des «connaissances linguistiques et extralinguistiques emmagasinées à plus ou moins long terme dans la mémoire » (ibid). C'est donc tout ce dont dispose le lecteur avant même de lire le texte et de devenir, dans un second temps, traducteur.

Ce sont nos connaissances linguistiques en langue française, de manière générale, ainsi que certaines connaissances linguistiques techniques auxquelles fait référence une phrase comme par exemple « paradis fiscaux » qui va nous pousser à traduire cela en arabe par « الملاذات الضريبية ». Mais c'est aussi ce que nous savons sur le sujet dont traite notre texte. Avant de le lire, ce ne sont que des idées de l'ordre de la culture générale (par exemple, où se trouve la ville d'Oran et la Wilaya d'Oran? Quelle est la spécificité ou la particularité géographique – et culturelle- de la région où se trouve la ville d'Oran et ses habitants? Ce sont ces compléments cognitifs – entre autres- qui nous aident à saisir le sens du discours ou de l'énoncé. Or ces éléments n'apparaissent pas dans le texte. Nous venons avec ces derniers pour faire face au texte, constituant ainsi

endre le texte. Les compléments cognitifs représentent également des connaissances générales, le contexte cognitif, le contexte situationnel, un sujet parlant, un sujet percevant, des connaissances thématiques, etc.

3.6.4 Connaissances générales

Les connaissances générales sont vastes et ne peuvent être définies avec précision. Elles englobent les connaissances linguistiques, les connaissances thématiques, les connaissances historiques, les connaissances anthropologiques, géographiques, etc. Elles sont d'ordre général et elles sont souvent nécessaires pour permettre la contextualisation d'événements. Elles représentent un cadre qui nous aide dans la saisie d'un mot, d'une expression, d'un acte culturel et bien sûr dans la saisie du sens.

3.6.5 Le contexte cognitif

Le concept de contexte cognitif a été introduit par Hammond et Barnard (1984) pour interpréter et relativiser les résultats de certaines expériences. Il importe de garder à l'esprit que notre système cognitif est avant tout extrêmement flexible. Avec le temps et l'expérience, il s'adapte à des situations qui sont loin d'être optimales.

Le terme « cognitif » qualifie ce qui a rapport avec la faculté de connaître comme dans les sciences cognitives qui travaillent sur l'intelligence artificielle et qui jusqu'à présent ont plus suscité d'espoir que produit des réalisations.

r (1994 : 132), le contexte cognitif est :

«L'ensemble dynamique des informations qui apporte à l'auditeur le déroulement du discours (ou au lecteur celui de la lecture). Cela veut dire que le sens, ce vouloir dire se construit au fur et à mesure que l'on avance dans la lecture du texte, ce sont des informations que nous recevons dès le commencement de la lecture et qui s'accroissent le temps de la lecture ».

Le concept de contexte cognitif a été inspiré par les travaux de Jean Piaget (1896-1980), psychologue et épistémologue suisse qui s'est attaché à explorer les mécanismes de formation des connaissances et le développement de l'intelligence chez l'enfant particulièrement dans *La naissance de l'intelligence* (1936) et *Introduction à l'épistémologie génétique* (1950). Il a beaucoup travaillé sur la psychologie de l'enfant et de l'adolescent et il considère que la vie affective et la vie cognitive forment un tout inséparable mais elles sont distinctes l'une de l'autre. La TIT a donc repris ce concept pour qu'ensuite M. Lederer (1994 : 37) propose le terme de « bagage cognitif » pour expliquer que le sens ne se construit pas sur un vacuum mais selon un bagage cognitif. Ce dernier consiste à mettre un vécu (du récepteur) avec des expériences décrites dans le texte. Ce processus mental s'opère en faisant appel à un fond de connaissances et d'expériences qui se trouvent dans la mémoire. Le résultat du contact du récepteur avec les mots du texte déclenchent le jaillissement du sens.

plique que :

« Les compléments cognitifs sont des “éléments pertinents, notionnels et émotionnels, du bagage cognitif et du contexte cognitif qui s’associent aux significations linguistiques des discours et des textes pour constituer le sens. Ils sont aussi indispensables à l’interprétation de la chaîne sonore ou graphique que la connaissance linguistique. »

Selon la TIT, le contexte cognitif représente les informations que le récepteur reçoit dès que l’énoncé est déclenché par l’émetteur. Il s’accroît au fur et à mesure que l’énoncé se développe. Il s’ajoute au « bagage cognitif » qui représente l’ensemble des connaissances notionnelles et émotionnelles du récepteur.

3.6.6 Le contexte situationnel

Appelé aussi « situation », il constitue l’environnement spatiotemporel ou le cadre matériel dans lequel se produit le discours.

Exemple : Dire « fenêtre », une seule situation, une expression peut influencer le sens ; car dans une chambre le même énoncé peut signifier « fenêtre ouverte » ou « fermez la fenêtre » selon que cette dernière soit fermée ou ouverte. Dans ce même sens Danica Seleskovitch (1984 : 157) explique :

« Qu’une phrase hors situation aligne un certain nombre de concepts mais ne désigne encore aucune réalité. C’est

noncé linguistique, de la situation de communication et de la réaction cognitive et émotionnelle déclenchée chez l'auditoire qui délimite exactement le sens précis... »

Il en ressort que l'on ne peut traduire une phrase que si on a pris connaissance du contexte situationnel dans lequel elle a été produite.

3.6.7 La connaissance thématique

La connaissance thématique est fonctionnelle et elle dépend du sujet traité dans le texte. Elle relève du spécifique et de ce qu'on appelle *le domaine*. Pour ne citer que le domaine technique par exemple, travailler sur un texte de cette nature suppose un apprentissage technique d'abord pour se familiariser avec la terminologie employée mais aussi comprendre les mécanismes et le fonctionnement d'un phénomène technique par exemple.

Il apparaît clairement que dans ce cas de figure, connaître, voire maîtriser une langue, c'est nécessaire mais pas suffisant, car ce n'est plus une affaire de mots ou d'expressions, et un traducteur ne connaissant pas ce domaine, technique en l'occurrence, peut avoir des lacunes représentées par un écart entre son savoir linguistique et son savoir thématique. Dans ce cas précis son savoir technique limité ou inexistant peut devenir une lacune ou un vide qui peut-être comblé par l'expérience, par la lecture des ouvrages techniques de tel ou tel domaine et par un apprentissage adéquat.

e le Tout et la Partie

Le rapport entre le tout et la partie serait un rapport entre le sens représentant le tout et la signification représentant la partie. Le tout est composé d'éléments linguistiques allant des mots, des syntagmes aux phrases etc., et d'éléments non-linguistiques comme les connaissances générales, le contexte cognitif, situationnel, le sujet parlant, le sujet recevant, les connaissances thématiques etc.

Pour qu'il y ait une bonne traduction, il faudrait prendre le tout et la partie. Car, le but de toute traduction est le sens, le Vouloir dire d'un auteur ; et que ce Vouloir dire est un tout en soi. Prendre par exemple qu'un seul élément du tout - à savoir la signification - et traduire tout en essayant d'être fidèle au Vouloir dire, c'est passer à côté du but, car on ne peut rendre qu'une partie du sens.

C'est justement là le risque du mot-à-mot et du transcodage. La signification est abstraite, virtuelle, voire polysémique. C'est ce qui pose problème car à elle seule elle ne suffit pas à rendre compte du Vouloir dire puisque ce dernier est concret et unique. Il se construit tout au long de la communication.

C'est grâce au contexte verbal, au contexte situationnel et à la demande de deux partenaires de la communication que le sens se cristallise grâce et à partir des significations possibles contenues dans une phrase. C'est par l'intervention des compléments cognitifs que le champ des possibilités de significations se rétrécit pour devenir un sens unique et de la même manière il transforme le Pouvoir dire en Vouloir dire. En définitive,

est l'enjeu linguistique et que le sens est l'enjeu de l'opération traduisante.

3.6.9 L'acte de la partie et le complément cognitif

Un discours s'inscrit toujours dans une situation de communication entre des interlocuteurs et un sujet de discussion. Leur parole déborde les limites de langue pour être la somme de celle-ci et d'une situation extralinguistique. Le rôle joué par l'implicite dans tout discours nous oblige à nous détacher de l'emprise des signes linguistiques.

L'interprétation est une démarche mentale, c'est-à-dire la représentation cérébrale que nous pouvons avoir d'une personne, d'un objet ou d'une chose. L'analyse purement linguistique (notions abstraites) ne suffit pas à elle seule, car le discours est une prise de parole concrète, loin du virtuel et de l'abstractif. Il s'inscrit dans un contexte.

Lederer (1994 : 199) distingue entre le contexte verbal et le contexte cognitif. Elle note que le contexte verbal limite les virtualités sémantiques de la langue, tandis que le contexte cognitif représente l'accumulation des connaissances acquises lors du discours. Il est nécessaire donc de distinguer le « contexte » de la « situation ». Le contexte est la somme des informations linguistiques et extralinguistiques contenues dans le discours alors que la situation est l'ensemble que forment, par leur liaison naturelle, les différentes parties d'un texte ou d'un discours. Le contexte d'un évènement inclut les circonstances et conditions qui l'entourent. Le contexte d'un mot, d'une phrase ou d'un texte inclut les mots qui l'entourent.

de les interlocuteurs, le sujet, les gestes, le ton etc.

Les mots y prennent des sens multiples et c'est en prenant en compte ce contexte que le destinataire du texte comprend le sens comme par exemple la position d'une ville, d'un château, d'une maison, d'un jardin, etc. dans des phrases telles que :

- Belle situation.
- Situation commode, agréable, pittoresque.
- Cette ville est dans une situation favorable au commerce.

Ici, situation réfère à un état, une attitude ou un évènement. Le terme est utilisé de façon figurative pour indiquer l'état ou la position d'une personne, d'une chose, etc. comme dans :

- Ses affaires n'avaient jamais été dans une situation plus fâcheuse.
- Cet homme était alors dans une situation bien embarrassante.
- Sa situation a bien changé (est bien changée).
- Une situation délicate, critique, inquiétante, désespérée.

3.4 Conclusion

La TIT soutient que toute traduction a pour objet le sens, cet invariant, qui se dégage tout au long de la lecture et se construit ; une démarche qui porte sur des textes et non sur la langue parce que cette dernière est abstraite. Il en ressort qu'interpréter un discours n'est pas traduire une langue. Le traducteur est à ce niveau face à deux plans : la langue d'un côté et la parole de l'autre.

ment la faculté de comprendre les choses et de juger selon la situation. Il signifie aussi la manière de comprendre et de juger pour émettre un avis ou une opinion ou pour dégager un sentiment. Le sens métaphorique, allégorique, ésotérique dégage une impression ou appréhension comme dans « Ce que vous dites là, renferme un grand sens; cette maxime a un sens profond. Ce ne sont pas ses propres termes, mais c'est le sens de ce qu'il a dit.

Le sens représente une construction et une déduction. Il se dégage d'une situation de parole ou d'un discours. Il peut se définir à plusieurs niveaux :

1. Celui des mots et des syntagmes en tant que leur signification pertinente telle qu'elle se dégage des significations linguistiques dans l'acte de parole, grâce au contexte et aux circonstances dans lesquelles s'inscrit l'énoncé.
2. Celui du message pour indiquer l'amalgame des significations pertinentes des mots qui se combinent et qui représentent le Vouloir dire et le compris des interlocuteurs.
3. Celui de l'état de conscience du sujet percevant qui rejoint l'état de conscience du sujet parlant qui veut communiquer un message.

La TIT observe le sens dans les pratiques de la traduction pour le définir comme étant la rencontre de l'esprit de la formulation linguistique - le texte écrit - et les connaissances dont on dispose dans la lecture. C'est dans cette perspective que Jean Delisle (1982 : 42) définit le sens comme suit :

« Le sens du message découle de la combinaison et de l'interdépendance des significations pertinentes des mots syntagmes qui le composent, enrichies des paramètres non-linguistiques représentant le Vouloir dire de l'auteur. »

Il poursuit :

« Le sens n'est pas une « sécrétion » du cerveau toute faite c'est quelque chose qui se construit chez un locuteur et qui se reconstruit chez un auditeur dans un contexte d'énonciation... ».

La virtualité des mots fait qu'ils sont sujets à plusieurs interprétations. le sens quant à lui, il est concret et précis car le mot en dépassant sa propre virtualité de départ s'inscrit dans une situation de parole concrète, c'est-à-dire le sens, conciliant par là l'actualisation des significations potentielles et son enrichissement par l'adjonction d'un apport cognitif.

La signification permet une charge de possibilité d'emplois. Aussi, le dictionnaire « Le Robert » donne pour le mot vaisseau plusieurs significations : Récipient, canal pour le sang, navire, partie d'un bâtiment.

Nous noterons qu'une fois que le mot « vaisseau » est mis en contexte par exemple dans un séminaire sur la chirurgie vasculaire, on lève l'ambiguïté du terme « vaisseau », car il sera automatiquement assimilé à la notion de « vaisseaux sanguins » ; et aucunes des autres significations citées supra ne sera activées.

un mot n'est jamais donné d'avance, car il est toujours le produit d'un contexte et d'une situation extralinguistique. Et c'est par le rétrécissement des significations que peut avoir un mot que se forme le sens.

La signification est l'aire sémantique recouverte par un mot hors contexte. La signification d'un mot renvoie aux acceptions qu'en donnent les ouvrages lexicologiques.

Après ce qui a été dit supra, nous pouvons déduire que le sens concerne le discours et qu'il est un fait de communication, en ce qui concerne le rapport sens et signification, nous dirons qu'ils sont à la fois interdépendants et dépendant pour ce qui suit :

- a - La construction, l'expression, la compréhension du sens et sa reformulation se matérialisent grâce à la signification.
- b - La signification ne trouve sa place que par ce qu'elle participe à la construction du sens.
- c - Les deux entités sont indépendantes parce qu'elles appartiennent à deux catégories différentes : la signification est de nature abstraite et générale comme la langue dont elle fait partie, alors que le sens, ce Vouloir dire, est précis comme il est unique.

Le sens se réalise par une combinaison éphémère du linguistique et de l'extralinguistique. D'où la nécessité pour un lecteur de chercher dans ce qui n'appartient pas forcément à la langue dans son contexte du sens, car la différence entre signification et sens réside dans le fait que la

essite une prise de conscience, alors que la maîtrise de la signification ou de la langue fait partie du réflexe.

Danica Seleskovith (1973 : 108) écrit :

« Le traducteur est un sujet connaissant les langues, aux prises avec des textes où il doit découvrir la conteneur. Ainsi, traduire est une opération qui se situe sur deux plans psychologiques : le maniement des langues qui a basculé dans le réflexe et le maniement des idées qui nécessite des prise de consciences ».

Il apparaît donc que le sens passe d'abord par l'esprit et ce n'est que par la suite que nous lui choisissons les mots porteurs, car avant de nous placer dans une situation de discours, nous savons d'avance ce que nous allons et ce que nous voulons dire. Il est vrai que le sens n'est pas encore formulé, mais il est bel et bien dans notre esprit sous forme d'entité non verbalisée.

Quant au Pouvoir dire et le Vouloir dire, Mairanne Lederer²² les définit comme :

« Possèdent une signification, un mot, une proposition ou une phrase hors contexte et hors situation non destiné à la communication ; possède par contre un sens tout énoncé destiné à un interlocuteur dans un contexte et une situation déterminée ».

²² Marianne Lederer, La traduction simultanée fondements théoriques, lettres modernes, Paris, 1981, p114.



contenu dans la signification. Elle n'est pas communiquée. Elle est un fait de langue, contrairement au sens, qui lui est communiqué car c'est un fait du discours. Les significations sont différentes d'une langue à une autre. C'est la raison pour laquelle elles ne sont pas à transmettre, tandis que le Vouloir dire est stable et unique et c'est le prétexte même de toute communication. Le sens a donc une double origine : un Pouvoir dire, sous forme de charge sémantique qui s'attache au mot et un Vouloir dire qui relève des compléments cognitifs. C'est en fait cette rencontre qui produit le sens ou le Pouvoir dire devient le Vouloir dire.

L'acte interprétatif suppose une redistribution de l'implicite et de l'explicite et une reformulation du sens compris. Pour cela, Umberto Eco (1968 : 49) écrit :

« Comprendre consiste en grande partie à remplir les « blancs » laissés par l'implicite de la parole ».

Il est évident qu'à ce niveau de l'opération traduisante, l'intervention des connaissances extralinguistiques est déterminante car les mots sont oubliés. C'est alors qu'il faut réexprimer en prenant en compte les nouveaux destinataires et soit le génie, soit les contraintes de la langue d'arrivée.

CHAPITRE IV

L'APPROCHE INTERPRÉTATIVE DE LA TRADUCTION

Introduction

L'approche interprétative de la traduction est souvent associée à la Théorie du Sens ou Théorie Interprétative. Celle-ci trouve sa source dans la Théorie de l'Ecole de Paris, plus précisément d'abord au niveau de l'Ecole d'Interprètes de l'Université de Paris (EIUP) et ce dès les années 1950 où D. Seleckovich, une Interprète de conférence d'origine Serbe et naturalisée française se fait remarquer par ses positions « antagonistes » et « opposées » à la Traduction dite « littérale », à la « main mise » de la Linguistique sur la Traduction, et au statut de l'Interprète en termes de déontologie de la profession.

Elle entame sa carrière d'enseignante-chercheur en 1956 auprès de l'EIUP où elle s'attache particulièrement à mettre en œuvre sa nouvelle vision de l'Interprétation et lancer les bases et les fondements de son approche à l'Interprétation et à la Traduction. Dès 1957, l'EIUP devient l'Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, connue communément par son sigle l'ESIT où elle soutiendra en 1973 sa Thèse de Doctorat intitulée *Langages, Langues et Mémoires : Etude de la prise de notes en interprétation consécutive* sous la Direction de M. Gravier et où l'on retrouve les prémisses de sa perception de l'Interprétation et de la Traduction.

Le fondement de cette nouvelle approche est que la traduction ne se limite guère à un travail sur la langue ou sur les mots (cf. son concept de « déverbalisation » utilisé dès 1985²³ dans une conférence à Bruxelles, repris en 1989 dans *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*, pp. 41-42), mais c'est beaucoup plus un travail sur le discours, le message et surtout sur le sens.

Seleskovitch, soutenue par Lederer dans sa tentative de faire prendre conscience de l'importance du sens dans son approche, insiste donc sur le fait qu'il s'agit avant tout dans toute opération traduisante de 'déverbaliser' ce que l'interprète a compris pour ensuite procéder à l'opération de la reformulation ou de la réexpression. C'est là le mérite de D. Seleskovitch et de M. Lederer qui ont réussi à établir un rapport entre « comprendre » et « dire », deux éléments clés dans la Théorie Interprétative de la Traduction comme nous le verrons plus tard.

Elles ont également réussi, à notre sens, non seulement à défendre cette approche au sens mais surtout à démontrer à quel point ce processus est primordial dans le travail de l'Interprétation et de la Traduction et qu'il représente un phénomène tout à fait naturel.

Les hypothèses de l'Ecole interprétative sur le sens vont déboucher sur des débats parfois houleux quant au rôle de la linguistique dans l'Interprétation et la Traduction, la relation langue, langage et mémoire, le rôle des supports cognitifs - bagage cognitif, compléments cognitifs et le contexte cognitif -, ainsi que l'apport de la psychologie du langage et plus

²³ . Seleskovitch, Danica (1985) « De la possibilité de traduire ». Conférence plénière, Congrès de l'AILA, Bruxelles, in AILA Brussels 84, Proceedings, Vol. V

la vérification de ces hypothèses qui seront soumises à l'épreuve de la corroboration pour être acceptées ou rejetées.

La Théorie Interprétative de la Traduction, connue sous le sigle TIT, se distingue des autres théories antécédentes ou courantes de la Traduction telles que celles de Vinay et Darbelnet (1958), George Mounin (1963) Catford, J. C. (1965), Eugène Nida (1964, 1969), Colette Laplace (1994) pour ne citer que ces derniers, par un décalage, une prise de distance et une diminution de l'importance de la linguistique dans l'opération traduisante.

La genèse de cette théorie remonte à une situation didactique et pédagogique au niveau de l'EIUP où un constat avait été fait selon lequel la majorité des étudiants en Traduction concevait cette dernière comme un passage d'une langue à une autre en recherchant des correspondances linguistiques. Ces derniers se limitaient à rechercher des équivalences, des correspondances entre les langues à traduire, en se basant sur des éléments linguistiques et en faisant par conséquent abstraction du « sens » du texte à traduire et en négligeant inconsciemment le but de leur travail qui est de faire passer un message.

Ceci étant dû principalement à la formation qui leur avait été dispensée dans les cours de langues. En fait, l'opération traductive se limitait alors à la recherche de mots équivalents, de structures équivalentes, de cognats, etc. entre deux ou plusieurs langues.

Cet état des lieux dans l'interprétation et plus tard dans la traduction a poussé des interprètes et pédagogues de l'EIUP tels que Danica Seleskovitch à remettre en cause, grâce à son expérience dans

ce, cette méthode basée essentiellement sur l'exploitation de données linguistiques du texte à traduire et cette bipolarité et ce parallélisme des langues dans lesquels s'enfermaient ces étudiants. Elle proposa de sensibiliser, à travers ses cours et séminaires, ces étudiants en leur présentant sa façon de concevoir l'interprétation de conférence et ce sur la base d'exemples qu'elle relevait dans son travail d'interprète de conférence et surtout sur la base de sa propre expérience des langues.

L'idée commençait à germer alors que si l'on approchait un texte (oral en premier lieu) sous l'angle du « sens » qu'il véhicule, on serait à même d'aboutir à une interprétation louable et à transmettre le message à l'auditeur de façon plus claire et plus raisonnée.

Cette idée de la primauté du « sens » par rapport à la forme linguistique du texte se développait de plus en plus au niveau de l'EIUP et plus tard au niveau de l'ESIT où les hypothèses et résultats selon l'approche au sens ou la Théorie du Sens étaient présentées dans une thèse de Doctorat es Lettres de Seleskovitch intitulée : *Langages, Langues et Mémoires : Etude de la prise de notes en interprétation consécutive* (ESIT, 1973).

Ces hypothèses sur le sens en interprétation seront détaillées plus tard dans des publications de manuels didactiques et d'articles ainsi que dans des conférences présentées par D. Seleskovitch et M. Lederer en particulier où la Théorie du Sens développée à l'ESIT prenait une autre dénotation; à savoir La Théorie Interprétative de la Traduction ou l'Ecole Interprétative de Paris.



ait au fur et à mesure des remarques faites aux approches dites linguistiques de la Traduction et des hiatus relevés dans ces théories. Seleskovich, par exemple, s'étonnait de constater que des difficultés, voire même des contraintes, étaient relevées par ces théories dans le passage d'une langue vers une autre et qu'elle-même ne retrouvait pas dans ses travaux d'interprète de conférence et dans ses recherches relatives au sens et à la signification. L'exemple le plus frappant serait peut-être celui du « vide lexical » qui forcerait l'interprète ou le traducteur à faire appel à des stratégies de la traduction telles que la paraphrase, la transposition et la transplantation culturelle ou la troncation.

En voici quelques exemples :

- La télévision qui serait traduite en arabe par الشاشة الصغيرة « Le petit écran » puisque ce terme n'existe pas en arabe (paraphrase).
- قيس و ليلة « Kais wa Leïla » ayant comme équivalents Roméo et Juliette (transposition culturelle).
- فوطه « fouta », un bout de tissu utilisé dans les bains maures ou Hammams pour se couvrir, traduite « fouta » en français et par 'robe' (transplantation culturelle).
- عمّة ، عمّ ، خالة ، خال « khaal, khâla, 3amm, 3amma » traduits par oncle et tante, parfois par oncle maternelle / tante maternelle en français (transplantation culturelle).
- لا تعد و لا تحصى « la tu3add wa la tuHSa » une expression arabe

ar 'incommensurable' parce que l'on ne peut traduire cette expression par « *ne peut ni être ni calculée ni évaluée ».

- Fleuve / rivière traduits en arabe par نهر « nahr » (vide lexical).

4.1 Approches à la Traduction et la TIT

Nous ne pouvons, dans le cadre de ce travail de recherche, présenter toutes les approches et théories de la Traduction ainsi que les développements linguistiques qui ont un rapport avec la traduction tels que la linguistique contrastive où la traduction trouvait souvent refuge. Nous essayerons de voir comment et pourquoi ces approches et théories sont divergentes ou convergentes par rapport à la TIT. Nous proposons de faire d'abord une présentation succincte de ces approches et théories de la Traduction.

4.1.1 Approches à la traduction

En termes généraux, ces approches peuvent être catégorisées selon les directions et les perspectives qu'elles présentent pour la Traduction. Ainsi, nous pouvons parler des théories dites à approche structurale qui se basent sur le structuralisme linguistique, des théories dites à approche fonctionnelle et communicative qui s'appuient sur le courant du fonctionnalisme linguistique et des théories qui se basent soit sur la Sociolinguistique ou sur la Pragmatique.

Certaines approches se rejoignent tout en ayant des appellations différentes telles que celle J.C. Catford (1965) dans *Théorie linguistique de*

linguistique Appliquée et celle d'Eugène Nida (1969) dans *Traduction: théorie et pratique* qui se basent sur les résultats de la Grammaire Générative de Chomsky (1957, 1965) mais qui insistent sur la relation langue/culture.

Les Théories développées par Vinay et Darbelnet (1958), G. Mounin (1963), J.C. Catford (1965) ou Eugène Nida, A. et Charles Taber (1969) par exemple sont des approches basées sur le Structuralisme où le mot est considéré comme unité de traduction. De là, l'analyse syntagmatique, morphologique et lexical d'éléments constitutifs d'un corpus de traduction donné sont essentielles et déterminantes.

Les approches telles que la Skopostheorie développée par Katharina Reiss et Hans Vermeer (1984) dans *Grundlegung einer Translationstheorie*, rejoignent à plusieurs égards le fonctionnalisme dans le sens où ce n'est plus le syntagme en lui-même qui doit être considéré en premier lieu par le traducteur, mais c'est beaucoup plus l'objectif final du texte et sa fonction ou son « skopos ». Ceci a mené l'auteur à développer une typologie textuelle en termes de texte informatif, texte esthétique et texte appellatif pour permettre au traducteur de procéder à des stratégies de la traduction selon le type de texte auquel il est confronté.

Des stratégies telles que celle de la « bottom up » (ou nivellement par le bas) et celle de la « top down » (ou nivellement par le haut) (Neubert, 1985) ont été considérées de nouveau. Au lieu d'utiliser des stratégies de bottom up qui étaient en usage à l'époque et qui consistaient à partir du plus bas ou du plus petit élément de la langue - le mot ou le syntagme - et trouver son équivalent dans la langue cible pour aboutir à la traduction d'un

procéder par la stratégie du « Top down », c'est-à-dire voir quelle est la finalité du texte à traduire et quelle est sa fonction ou son skopos.

Une autre approche qui a eu une place de choix pendant des décennies et qui a influencé les travaux en traduction en général et en traduction littéraire en particulier est la théorie connue sous le nom de la « Théorie du Polysystème ». Elle a été initiée par Even-Zohar, Itamar en 1978 (reprise et révisée en 1979, 1990, 1997 et 2005 entre autres) qui considère le 'transfert' comme la production de textes d'un système B selon les modèles importés d'un système A.

Il revient dans ce sens au concept de 'system' en traduction littéraire et développe l'hypothèse que l'objet d'étude en traduction de textes littéraires n'est pas le texte en soi en tant que produit mais c'est plutôt la recherche de modèles culturels dynamiques qui le déterminent (1997). Ceci permet, selon Itamar (ibid : 234) de comprendre la complexité d'une culture au sein d'une communauté donnée et de procéder au transfert vers une autre culture.

Ces hypothèses ont été reprises par les sciences cognitives et l'anthropologie pour aboutir à la conclusion que ce sont les modèles interpersonnels que les peuples acquièrent et utilisent dans leurs interactions quotidiennes en tant que membres d'une communauté donnée qui aident le traducteur à expliquer la dynamique d'une certaine culture.

Basée essentiellement donc sur la littérature et les genres littéraires qui représentent un ensemble de systèmes et de modèles dans différentes

système » nous mène à découvrir des systèmes de représentations culturels dans une langue pour les comparer à ceux de la langue cible avant de procéder à la traduction d'un texte littéraire.

Cette théorie se base essentiellement sur le principe que la traduction est avant tout une opération de manipulation de textes dans la langue source pour donner naissance à un texte dans la langue cible et ce selon les systèmes culturels les plus appropriés de la langue cible par rapport à la langue source. La conformité à l'originale est ainsi reléguée en second plan en donnant plus de liberté au traducteur²⁴.

Les hypothèses de la « Théorie du Polysystème » ont été reformulées, révisées et actualisées selon des données de la recherche empirique par plusieurs théoriciens et plus spécialement par James Holmes (1985) et André Lefevere (1988) qui, se basant sur les notions de polysystèmes d'Evan-Zohar Itamar ont, par leur contribution dans les études en littérature comparée et en traduction, théorisé à leur tour la Traduction comme étant un processus de réécriture qui est produit et compris selon des contraintes idéologiques - voire même politiques - qui se trouvent au sein du système culturel de la langue cible. Ils ont contribué par leurs travaux avec Gideon Toury et Jose Lambert (Ecole de la restructuration, Lefevere, 1992) au statut de la traduction comme discipline autonome. Ils ont ainsi contribué pleinement à la redéfinition des études en traduction comme champs disciplinaire proprement dit.

²⁴. Les hypothèses de cette théorie sont compilées dans un volume édité par T. Hermans (1985). *The Manipulation of Literature: Studies in Literary Translation*, New York.

polysystèmes ne sont pas nouvelles. Nous les retrouvons dans le concept de *déterminisme linguistique* de W. Von Humbolt (1836) et plus tard dans la fameuse hypothèse de Sapir et Whorf (1956) sur la *relativité linguistique* et selon laquelle chaque peuple conçoit la réalité selon sa langue et la culture qu'elle véhicule. Elles ont néanmoins l'avantage de se focaliser sur des systèmes dynamiques de culture qui peuvent être très complexes et qui ne se retrouvent pas nécessairement dans une autre culture.

L'autre avantage de taille c'est que des approches telles que la « Théorie du Polysystème » et les théories qui en découlent ont permis à la Traduction de se détacher en quelque sorte de l'emprise de la linguistique et de devenir une science interdisciplinaire qui relève des sciences cognitives, de l'anthropologie, de l'ethnographie et d'autres sciences humaines. C'est précisément dans cette perspective que s'inscrit la Théorie Interprétative de la Traduction (TIT).

4.1.2 Théories Contemporaines de la Traduction

Nous essayerons de considérer deux auteurs qui ont tenté, parmi tant d'autres, de présenter les courants théoriques et les approches à la Traduction en les synthétisant. Pour cela, et sans pour autant les sélectionner dans un ordre chronologique de leurs publications, nous citerons María Calzada Pérez (2005 : 1-11) qui propose de circonscrire les théories contemporaines de la Traduction dans six courants de pensée majeurs et Bernd Stefanink (2000) qui les résume sur la base de cinq axes principaux.

sons de ces deux auteurs nous est dicté par la convergence dans la classification et la description des relations entre les approches telles que présentées par ces auteurs ainsi que le degré de similitude dans leur classification des approches qu'ils discutent.

4.1.2.1 La classification de María Calzada Pérez

Dans « Applying Translation Theory in Teaching » (2005 : 1-11) María Calzada Pérez propose six grands axes de réflexion autour desquels elle situe le débat sur la Traduction et qu'elle articule comme suit :

1. A focus on the communicative nature of texts (e.g. Neubert and Shreve 1992; House 1981, 1997; and Hatim and Mason 1990, 1997). (Une focalisation sur la nature communicative du texte)
2. A focus on communicative aims through texts (e.g. Reiß 1989; Vermeer 1989; and Nord, 1997). (Une focalisation sur les objectifs communicatifs du texte)
3. A focus on the link between translation and target cultures (e.g. Even-Zohar 1990; Toury 1995; and Lefevere 1985). (Une focalisation sur le lien entre traduction et culture cible)
4. A focus on the 'new translation ethics' (e.g. Bassnett and Lefevere 1990; Venuti 1995; and postcolonialists). (Une focalisation sur les nouvelles éthiques de la traduction)
5. A focus on the translator as a rational and emotional being (e.g. Seleskovitch 1976; Krings, 1987; Gutt 1991, 2000). (Une

traducteur en tant qu’Être rationnel et
émotionnel).

6. A focus on translation corpora (e.g. Baker 1996; Kenny 2001; and Laviosa 2002). (Une focalisation sur des corpus de traduction).

Cette classification des théories récentes sur la Traduction nous paraît être parfaitement adéquate dans un cadre pédagogique et didactique. Elle permet à l’étudiant en traduction de se faire une idée générale des divers courants de pensée, approches, et hypothèse sur la Traduction / Interprétation. Elle lui permet également de ne pas confondre entre des points de vue contradictoires sur tel ou tel aspect de la Traduction lorsqu’il décide de procéder par éclectisme, c’est-à-dire qu’il va utiliser dans sa propre approche à la Traduction des hypothèses de travail, des principes ou une terminologie qui appartiennent à plusieurs théories mais qui n’ont pas les mêmes objectifs ou les mêmes perspectives de recherche.

Un exemple serait la notion d’équivalence chez E. Nida (1969) et celles de l’Ecole Interprétative telle que conçue par Seleskovitch et Lederer (1984, 1989). Des exemples plus frappants et qui pourraient être ajoutés ad libitum seraient celui de la notion du ‘sens’, de la ‘compréhension’, de la ‘fidélité’ voire même de la ‘Traduction’ où nous trouvons un foisonnement de définitions appartenant à plusieurs écoles, courants de pensée ou théories. C’est dans cette optique que nous considérons que cette classification de María Calzada Pérez (2005 : 1-11) peut être utile à l’enseignant de Traduction qui dispense des cours de méthodologie ou qui introduit différentes théories de la Traduction à ses étudiants.

ous semble par contre assez générale dans le cadre de la recherche scientifique et des approches épistémologiques de la Traduction.

Le point 1 de cette classification fait référence à la nature communicative du texte (la Skopos de Neubert (1970 ff.). Le traducteur doit se positionner par rapport au texte à traduire et procéder par des stratégies de ‘top down’ afin de situer la portée communicative non seulement du texte source mais surtout du texte cible en utilisant ses pouvoirs de manipulation du texte et de le transposer dans la culture ou ‘force propre’ du lecteur pour que ce dernier arrive à se situer à son tour par rapport au texte traduit. Un exemple serait celui de la traduction des «Mille et une Nuits» en français où le traducteur doit chercher les systèmes culturels du lecteur français pour pouvoir lui transmettre dans sa langue la culture sous jacente aux «Mille et une Nuits».

Le point 2 engloberait des approches telles que celles de Reiß ou Vermeer qui insistent sur la ‘skopos’ (nature et fonction d’un texte à traduire) et sur une typologie des textes et genres. Ces approches permettent au traducteur de saisir le type de texte à traduire pour pouvoir dégager les objectifs communicatifs de l’auteur.

Un exemple simple serait la traduction d’un mode d’emploi d’un médicament donné d’une langue (culture) vers une autre (culture) en termes de posologie (cuillère à café, cuillère à soupe, dosage) où il doit s’appliquer à rendre le texte plus lisible dans la culture cible au cas où cette culture ne fonctionne pas en termes de ‘cuillerée’ pour le dosage médicamenteux. Là, il est question d’objectif du texte à traduire

communicatif du mode d'emploi du médicament.

Le traducteur doit d'abord trouver les moyens langagiers, culturels et autres connaissances extralinguistiques du consommateur dans la langue cible pour lui faire parvenir l'objectif final du mode d'emploi.

Les points 1 et 2 nous paraissent converger vers la même optique, à savoir quelle est la nature communicative du texte (pragmatique, littéraire par exemple) pour pouvoir transmettre l'objectif du texte dans la langue cible.

Le point 3 s'intéresse au lien entre traduction et culture de la langue cible. Effectivement, les chercheurs (traducteurs, linguistes et autres) ont pendant longtemps posé des problèmes de contraintes d'ordre linguistique dans le passage d'une langue à une autre. Les questions d'ordre culturel, surtout lorsque les langues en question sont d'apparemment génétique différents et porteuses de cultures dites 'éloignées' n'ont été mises sur la place publique que récemment et que ces chercheurs et praticiens de la traduction s'intéressent de plus en plus aux questions dites culturelles dans la traduction.

J.L. Cordonnier (1995) dans *Traduction et culture* explique de façon claire l'importance de l'aspect culturel dans la traduction d'un texte où il est question de reformuler une notion, un objet, une image ou une métaphore par exemple, du texte source vers le texte cible dont la culture ne comporte pas ou ne conçoit pas les éléments culturels contenus dans le texte source. Ceci ne garantit nullement la compréhension du texte traduit par le lecteur qui le lit avec la reformulation ou l'explicitation de l'aspect culturel qui se trouve dans le texte source.

nouvelles éthiques de la traduction telles que prônées par Basset et Lefevre (1990) où ils s'inscrivent dans le courant de la réflexion « évaluative » et contre 'l'annexion traductrice'. Ils s'inscrivent en porte à faux du courant qui encourage la négation systématique de l'étrangeté de culture. Il relève également de la réflexion de L. Venuti (1998) dans *Le scandale de la traduction : pour une éthique de la différence* où il critique directement les études en Traduction en expliquant qu'elles ne furent pas à la hauteur des espoirs des traducteurs et qu'elles ne se confinaient que dans un contour de réflexions spontanées, de fragmentations méthodologiques, de problèmes rencontrés sur le terrain et sans la formulation d'hypothèses à corroborer et surtout sans une approche épistémologique rigoureuse de ce qu'est la Traduction. Il s'oppose farouchement aux travaux de Basset et Lefevre (1990) qui concluent que les études en traduction sont couronnées de succès et ont porté leurs fruits. De là, il propose une série de postulats pour étudier les questions culturelles, politiques et institutionnelles que pose la traduction. Il rejette également des modèles tels que celui de Grice (Les principes de Grice) et des résultats tels que ceux de Gideon Toury (1995) dans le modèle du polysystème.

Le point 5 met en relief la vision de l'interprète / traducteur en tant qu'acteur rationnel et émotionnel par rapport au texte qu'il traduit. Cette vision initiée par D. Seleskovitch et M. Lederer donne plus d'importance à l'interprétation du sens. Elle resitue également le rôle et le statut de l'interprète et du traducteur dans l'opération traductive. Ce rôle et ce statut deviennent essentiels et primordiaux dans toute interprétation / traduction car tout dépend de la 'compréhension' du texte et du vouloir-dire de

le traducteur. Ce qui n'était pas souvent le cas avant l'avènement de la Théorie Interprétative de la Traduction (TIT).

Le point 6 regroupe les travaux sur la segmentation et la traduction de corpus (fouille de texte par exemple) dont Baker (1996) retrace les éléments clés dans l'industrie des langues.

4.1.2.2 La classification de Bernd Stefanink

A cette classification de María Calzada Pérez (2005), nous pouvons ajouter celle de Bernd Stefanink (2000 : 23) qui reprend William Weaver, le grand spécialiste anglais de la traduction en Italien dans son ouvrage *The Process of Translation* (1989) où la classification se fait sur la base de cinq axes principaux:

1. Approches basées sur des théories linguistiques: structuralisme, linguistique pragmatique, linguistique du texte.
2. Approches basées sur des théories littéraires: "Translation Workshops" aux Etats-Unis (Ezra Pound), "Théorie du Polysystème", L'Ecole de la manipulation, l'Ecole Tchèque, etc.
3. Approches basées sur des théories philosophiques comme celle de Steiner (Heidegger), de Paepcke et Stolze (Gadamer), de Benjamin ou des romantiques allemands.
4. Approches basées sur la pratique: Ecole de Paris: Seleskovitch, Lederer et la TIT.

ies basées sur l'examen des procédures de
traduction (Krings, Loersch)

4.2 Approches Basées sur des Théories Linguistiques

L'axe 1 concerne les approches dont l'inspiration et l'influence sont directement reliées à des théories linguistiques telles que le Structuralisme, la Pragmatique et la Linguistique de texte.

En effet, Weaver (1989) a toujours considéré la langue comme un ensemble de codes qu'il fallait décoder. De ce fait, l'opération de traduction serait une suite de transcodages sur le plan de la structure syntaxique et des mots que la machine (l'ordinateur) pourrait réaliser.

Cette hypothèse qui représente l'une des hypothèses de base du Structuralisme où la langue est considérée comme composée de structures régies par un système, renvoie à l'hypothèse de De Saussure où la langue représente un système et une structure qui peuvent être analysés sur les axes syntagmatique et paradigmatic. Dans leurs différents travaux de recherche et publications, Weaver (1989) tout comme Mounin (1963) par exemple encourageaient la structuration de la langue sur la base d'une unité minimale qu'est le mot qui deviendrait alors l'unité de base de la traduction et que l'être humain tout comme la machine (l'ordinateur) pourraient analyser un texte sur la base d'un transcodage effectué sur les structures de la langue en commençant par le mot, ensuite le syntagme, la phrase, etc.

Ces recherches sur le sémantisme ou bien sur la sémantique du mot ont conduit des théoriciens comme Catford (1965) qui lui-même était très

Généraliste de Chomsky (1957, 1965) à monter un peu plus dans la hiérarchisation de la langue et du texte et de s'intéresser beaucoup plus à la structure du syntagme et de la phrase pour en faire une unité de traduction au dessus du mot. De là, il propose dans *Théorie linguistique de la traduction : Essais en Linguistique Appliquée* (1965) ses principes sur la recherche d'équivalences en traduction. Cette approche à l'équivalence rejoint dans un sens celle de Vinay et Darbelnet (1958) dans les procédures qu'ils proposent en traduction. La notion de « context »²⁵ discutée et débattue par Catford va pousser la recherche en Pragmatique.

J.L. Austin, qui a travaillé dans les services de Traduction Britanniques pendant la Deuxième Guerre Mondiale, a publié en 1962 son fameux article « *How to Do Things with Words* » traduit en français par 'Quand Dire c'est Faire' dans lequel il relance le débat sur l'acte de parole en termes de 'locutionary act' (l'acte locutoire) 'Illocutionary act' (l'acte illocutoire) et 'perlocutionary act' (acte perlocutoire) pour mettre en relief 'l'intention' et 'l'intentionnalité' dans le discours.

Brièvement, ces actes ou comportements verbaux s'inscrivent dans le cadre de ce qu'il appelle « Speech Acts » (Actes du discours ou Actes discursifs) pour expliquer comment les mots sont utilisés pour clarifier un « sens » et il introduit alors ces différentes formes de discours ou adresses discursives.

L'acte locutoire c'est l'acte proprement dit pour émettre une idée, pour dire quelque chose. Il réfère au sens ordinaire du sens ou sens premier

²⁵ . 'Context' en anglais est souvent traduit par 'situation' en français, parfois par 'contexte'. Nous essayerons de discuter ces termes plus loin dans ce chapitre lorsque nous aborderons notre discussion sur La Théorie Interprétative de la Traduction.

pparaît dans l'énoncé. Par exemple : « *Il fait vraiment chaud* » ou bien « Ne jette pas ceci par terre ». D'après Austin, le locuteur s'est engagé dans un acte discursif en prononçant ces mots.

L'acte illocutoire représente l'action engagée lorsque l'on dit quelque chose. Il représente le sens réel et dénote l'intention du locuteur. En d'autres termes, cet acte réfère à ce que le locuteur veut vraiment dire. Par exemple, deux personnes sont dans une chambre et l'une d'elles dit « Il fait vraiment chaud ». L'une des interprétations que nous pouvons faire de cet énoncé c'est que ce que fait le locuteur à travers cet énoncé c'est de soit demander à celui qui l'écoute s'il ressent la même sensation (chaleur étouffante dans la chambre). On pourrait aussi l'interpréter comme « Il fait vraiment chaud dans cette chambre, ne t'amuses pas à sortir dehors parce qu'il fera encore plus chaud.

L'acte perlocutoire serait la résultante de l'acte illocutoire à travers un comportement non verbal. C'est l'action verbale sur le non verbal. Ainsi, en restant dans le même exemple de « Il fait vraiment chaud », la résultante serait soit d'ouvrir la fenêtre pour avoir un peu d'air, soit d'enclencher le climatiseur, etc. et l'acte qui se produit de façon non verbale à l'acte illocutoire « Il fait vraiment chaud' (ouverture de la fenêtre, mise en marche du climatiseur, etc.) devient l'acte perlocutoire.

Ces hypothèses ont été reprises et élaborées par J. R. Searle (1969) dans sa 'Speech Act Theory' (Théorie Discursive) où analyse du Discours direct et du Discours Indirect. Cette théorie, connue sous l'abréviation de SAT a donné naissance un peu plus tard à la CAT ou 'Communication Act Theory' (Théorie de l'Acte Communicatif).

constituent les premiers fondements de la Linguistique Pragmatique qui a influencé les théoriciens de la Traduction qui ont repris ces hypothèses pour conclure que le sens d'un énoncé ne peut se limiter à l'exploitation de sa valeur sémantique mais qu'il faudrait le situer dans un contexte (une situation) donné où il est produit. De là, la communication est basée sur l'acte discursif qui lui-même ne peut être saisi sans la valeur illocutoire du contexte situationnel dans lequel il est développé. C'est, selon la TIT, cette 'force illocutoire' de l'énoncé que le traducteur doit décèler avant de le rendre dans la langue cible.

Un exemple qui illustre l'acte discursif dans sa dynamique réelle est manifeste pendant la période du mois de Ramadhan où les sujets parlants changent consciemment ou inconsciemment de référence du calendrier Grégorien au calendrier lunaire. A la question quel jour sommes-nous, l'écrasante majorité va répondre « le 17 » par exemple. Ce que le locuteur veut dire dans cette situation ou ce contexte précis et son intention c'est : 'nous sommes au 17^{ème} jour du mois de Ramadhan' qui équivaudrait à une autre date du calendrier grégorien telle que le 27 août.

L'interprète ou le traducteur ne peut comprendre ce message s'il fait abstraction de la situation et du contexte dans lequel cet énoncé est produit. Il doit comprendre que dans son discours, le locuteur se réfère pendant ce mois de jeun au calendrier lunaire en comptant les jours qui lui restent à jeuner pendant ce mois. Cette projection dans le temps, si l'on peut dire, et cette notion circonstancielle du temps et de la date, sont manifestent également dans la notion d'horaire que l'on décèle fréquemment pendant ce mois alors qu'elle se fait rare le reste de l'année. Combien de fois nous

ant ce mois Sacré alors que c'est rare que l'on nous demande l'heure qu'il est avant ou après le mois de Ramadhan.

Un autre exemple plus frappant peut-être serait celui du mot arabe 'khamr' qui a une connotation négative et restrictive, c'est-à-dire la plus connue de tous et qui renvoie à l'interdiction par l'Islam de boire du vin (nabidh), de la bière (shirâb) ou toute boisson alcoolisée (khamr). Néanmoins, ce même terme de 'khamr' dans le courant Soufiste en Islam a une connotation positive. Et celui qui boit (dans le sens imaginaire du terme, c'est-à-dire qu'il s'inspire du Khamr) serait ce musulman très pieux qui se rapproche le plus d'Allah. Là aussi, un interprète ou traducteur qui ne saisit pas cette distinction dans un texte Soufi par exemple va mal interpréter ou traduire l'énoncé de ce texte et par voie de fait il va mal exprimer l'intention de l'auteur.

La linguistique de texte de l'Axe 1 a également influencé la conception et les travaux en Traduction. Cette approche s'intéresse beaucoup plus à la parole qu'à la langue telle que définie par De Saussure. Elle situe son analyse au-delà du syntagme et de la phrase pour faire du texte une unité d'exploration et d'analyse en soi.

Basée essentiellement sur les réflexions du Philosophe allemand Martin Heidegger dans ses travaux sur l'Etre en tant qu'élément 'existentiel' et 'phénoménologique' la linguistique de texte est reprise dans Drussler (1978) et décrite dans le détail dans Beaugrande (1980) et W.U. Drussler (1981) qui la considèrent comme une science multidisciplinaire sur le texte. Elle s'inspire également des fondements du structuralisme tels que la 'tagmémique' et 'l'analyse de texte' et elle

la Stylistique et de la Rhétorique. Elle se base sur des concepts et résultats de la grammaire du discours, la fonction du texte et le thème du texte.

Elle s'occupe de problèmes tels que les aspects structuraux et fonctionnels des différents constituants d'un texte ou 'textualité' en termes de cohésion, de cohérence, d'intention, d'acceptabilité, d'informativité, de situation, d'intertextualité, d'efficacité, d'effectivité et de convenance, de la classification des textes sous forme d'une typologie du texte, de l'insertion de la Stylistique et de la Rhétorique pour en faire une approche interdisciplinaire dans le remaniement et la compréhensibilité du texte. C'est dans ce sens qu'elle a influencé la conception de la traduction.

La 'Skopostheorie' ou théorie sur la fonction et la compréhension d'un texte dans sa globalité telle que présentée dans Vermeer, Hans (1989) et décrite dans le détail dans Reiss, Katharina et Vermeer, Hans (1984) (voir supra) peut être également incluse dans l'Axe 1.

4.3 Approches Basées sur des Travaux Littéraires et Poétiques

L'axe 2 englobe des approches basées sur des travaux en littérature et en poésie en particulier. G. Mounin (1963) estime que la Traduction relève beaucoup plus d'une activité littéraire que linguistique en expliquant que pour traduire un poème il fallait être poète.

Ces travaux de traduction littéraire ont eu pour fervents défenseurs des théoriciens spécialisés en esthétique, en littérature, en communication et surtout en sémiotique tels que Umberto Eco (1962) ou bien Roland

venu l'hypothèse que c'est à travers le lecteur que se dégage le sens d'un texte et que les textes littéraires sont des 'champs de sens' beaucoup plus que des successions de sens (Eco, 1962). Les textes littéraires doivent être compris comme des champs ouverts avec un dynamisme interne et psychologiquement engagés. Des hypothèses qu'il développe dans '*La Struttura Assente*' (traduit par *L'Absence de Structure*, 1970) et dans *Une Théorie de la Sémiotique* (1978).

Ceci rejoint l'hypothèse avancée par Heidegger (1927) que c'est grâce à notre perception que les choses prennent un sens. D'où l'hypothèse sur le déterminisme linguistique de W. Von Humbolt (1836) et celle de la relativité linguistique ou hypothèse de E. Sapir et Whorf (1956).

Ces travaux sur la perception de la réalité et sur la théorie de la Gestalt ont mené les traducteurs d'œuvres littéraires et de poésie aux Etats-Unis à établir des Ateliers de Traduction connus sous le nom de 'Translation Workshops' des années 1960 aux Etats-Unis et plus spécialement à l'Université d'Iowa et qui existent même de nos jours.

Pour synthétiser, ces Ateliers Nord Américaines posent la question de savoir si la Traduction Littéraire (Literary Translation) est une opération mécanique ou une activité créatrice.

Edmund Killey, Directeur de ces « Translation Workshops » à l'Université d'Iowa faisait remarquer dès 1963 qu'il n'existait pas aux Etats-Unis d'Institutions ou de Centres de Traducteurs Littéraires et qu'il n'y avait pas de publication spécialement réservées à la traduction, ni aux traducteurs, ni aux problèmes qu'ils rencontraient. La Traduction était pour

daire ou marginale (Kiley, 1981, p. 11 repris dans Weissbort (1983).

Ce n'est qu'en 1964 que Paul Engle, Directeur du Writers' Workshop (Atelier des Ecrivains) déclarait qu'il n'y avait pas de frontières nationales dans l' 'Écriture Créative' (Creative Writing). Ceci a mené dans les années 1970 à la création de la fameuse ALTA (American Literary Translators Association) (Association Américaine des Traducteurs Littéraires) qui est composée de professionnels de la Traduction Littéraire (et poétique) et à la création du fameuse revue *Translation* d'ALTA.

Le but et les objectifs de ces ateliers étaient d'aboutir à un perfectionnisme, que nous jugeons outre mesure, dans la production de traductions de texte littéraires et de poèmes. La traduction littéraire en Amérique qui était considérée comme une 'lecture de très près' visait à aboutir à une « parfaite réarticulation de l'expérience dans une Interprétation / Traduction. Ceci représentait l'unique objectif de la Traduction.

L'un des principes fondateurs de ces workshops est inspiré de Richards (1929 : 332):

"A perfect understanding would involve not only an accurate direction of thought, a correct evocation of feeling, an exact apprehension of tone and a precise recognition of intention, but further it would get these contributory meanings in their right order."

« Une compréhension parfaite impliquerait non seulement une direction précise, une évocation adéquate du sentiment, une appréhension exacte de la tonalité et une identification précise d'intention, mais en outre, elle devrait mettre ces contributions au sens dans le bon ordre ».

Nous remarquons que la notion de « fidélité » est sous-entendue dans ces écrits et qu'elle englobe des termes tels que 'précision, évocation adéquate, exactitude, bon ordre', etc. Tout comme nous remarquons que l'interprétation est également considérée dans les propos d'Umberto Eco (1962) et Roland Barthes (1964) qui insistent sur le fait que c'est à travers le lecteur que se dégage le sens d'un texte.

La 'Théorie du Polysystème' qui s'inspire non seulement de la tradition des « Translation Workshops » d'Amérique mais aussi du fonctionnalisme linguistique de l'Ecole de Prague dégage l'idée centrale que la Littérature se développe en contact avec d'autres littératures. Ce contact pouvant être exprimé dans le cadre de la Traduction par des modèles de Traduction qui vont de pair avec des textes réels.

Ainsi, la traduction littéraire ferait partie d'un polysystème littéraire. Elle peut se situer au centre de ce polysystème, à sa périphérie ou dans un de ses sous-systèmes de ce polysystème. La traduction littéraire peut également se trouver parmi plusieurs systèmes. Elle peut ainsi constituer un bastion de conservatisme (dans les cultures dites conservatrices) ou bien un support pour l'innovation (réécriture du texte, manipulation du texte).

réflexion que les fondements d'une théorie de la Traduction ont commencé à prendre forme et dont la caractéristique principale était que la traduction soit orientée vers la langue cible dans le sens où la focalisation se ferait sur les textes traduits, sur leur position et leur rôle dans la culture cible et finalement sur la relation de ces textes traduits avec le texte source de la culture source. L'approche étant dans ce sens orientée avant tout sur le texte cible. Ce qui n'était pas le cas auparavant où le traducteur se concentrait sur le texte source d'abord.

L'influence du formalisme de l'Ecole de Prague (R. Jakobson, 1959) apparaît dans la Théorie du Polysystème dans son approche dynamique et fonctionnelle des 'faits de Traduction' (par rapports aux 'faits de langue' dans leur dynamique fonctionnelle de l'Ecole de Prague).

Le débat dans cette optique était entre les « réductionnistes » ou « néo-positivistes » qui défendaient l'idée que la Traduction ne peut être qu'un travail linguistique et qu'elle représentait une 'sous-discipline' de la linguistique et les fervents défenseurs des apports des théories littéraires dans la traduction ou les 'herméneutes' auxquels il leur était reproché de ne pas se plier aux principes de la rigueur scientifique (simplicité, consistance, exhaustivité).

4.4 Approches Basées sur des Théories Philosophiques

L'axe 3 concerne des approches à la Traduction basées sur des théories philosophiques telles que celles de Steiner (1975, 1992) et selon lesquelles le traducteur doit avant tout se « mettre dans la peau » de l'auteur du texte source pour devenir « herméneute » et procéder ainsi à la

compréhension) du sens pour pouvoir transmettre un sens identique dans la langue cible.

Des concepts développés dans Steiner (1975) et qui représentent des phases ou étapes dans l'opération traduisante que l'on appellera 'postulat TAIR' tels que le « Trust » ou confiance en l'auteur et à son texte de la part du traducteur dès le départ, « l'Aggression » ou phase représentant un processus de compréhension - que Heidegger (dans G. Steiner, *After Babel* (1975)) appelle « Erkenntnis » et où le traducteur rentre de 'plein fouet' comme un intrus dans le texte source pour lui soutirer le sens qu'il comporte, le concept « d'Incorporation » où phase dans laquelle le traducteur, après s'être accaparé du texte par intrusion, il s'incorpore dans ce texte qui devient le sien. Il le manipule alors comme il l'entend (comme il l'a compris) parce qu'il est à ce stade de l'opération traduisante détenteur du sens du texte.

Un autre concept est celui de la « Restitution » selon Steiner (1975) qui représente la phase la plus sensible et la plus difficile pour le traducteur car celui-ci a créé un déséquilibre lors des trois phases précédentes entre le texte source et le texte cible et qu'il s'agit à ce stade de restituer l'équilibre engendré lors des phases du « Trust », de « l'Aggression » et de l'« Incorporation ».

Selon TAIR, la traduction a pour fondement essentiel la 'transparence'. Celle-ci doit révéler non seulement le sens du texte original mais elle représente un idéal à atteindre en Traduction (ou l'acte herméneutique). Cette transparence selon W. Benjamin (1923, 1963) est caractéristique d'une traduction interlinéaire (ou traduction du mot-à-mot)

ent à la structure, la forme et la fonction du
texte mais aussi et surtout au sens du texte.

Cette traduction interlinéaire, fidèle à la structure, la forme et au sens d'un texte serait, selon Steiner (1975), l'objectif final mais non réalisable de l'acte herméneutique. Ainsi, il revient au traducteur une tâche idéale, donc non réalisable, à restituer à travers ses traductions « fidèles » ou « parfaites » des structures, formes et sens dans le texte cible qui seraient identiques à celles du texte source et ce, en utilisant des supports (structure et forme) de la langue cible qui soient identiques à ceux de la langue source. Une tâche qui s'avère impossible à réaliser du fait que les langues n'utilisent pas nécessairement les mêmes ressources linguistiques ni les mêmes concepts langagiers pour développer un énoncé significatif et porteur d'un sens donné.

Cette approche à tendance herméneutique à la traduction a été, comme nous l'avons souligné plus haut, critiquée pour son manque de rigueur scientifique tout comme elle est basée essentiellement sur des considérations d'ordre philosophique.

Avant de nous concentrer sur l'Axe 4 qui constitue en fait l'axe qui se réfère à la théorie sur laquelle nous voulons travailler dans le cadre de cette recherche, nous essayerons de présenter une synopsis des approches retenues dans l'Axe 5, à savoir les approches empiriques et psycholinguistiques qui sont basées sur l'examen des procédures de traduction telles que celles de H.P. Krings (1986) et de W. Lörscher (1991, 1992a, 1992b, 1993) par exemple.

orientation psychologique, reprises par la psycholinguistique, se basent essentiellement sur l'expérimentation de sujets parlants. Elles opèrent par une procédure appelée communément les « Think Aloud Protocols » (TAP) ou « procédure d'introspection » dans laquelle le sujet observé et examiné (l'individu, l'élève, l'enseignant ou tout être pensant) va se remémorer, durant l'observation, comment il a procédé sur le plan mental pour aboutir à telle tâche ou telle production matérielle et le formuler à l'observateur.

Les TAP permettent ainsi d'analyser les processus mentaux qui se déclenchent lors d'un comportement verbal ou non verbal du sujet observé. Krings (1986) s'est alors attelé à utiliser ces TAP pour comprendre ce qui se passe chez un traducteur lorsqu'il entame une opération de traduction. Les TAP ou méthodes d'observation et d'analyses introspectives qui sont menées parfois en parallèle avec les analyses conversationnelles et que Lörcher (1991) a essayé d'appliquer dans ses travaux empiriques l'ont mené à conclure que procéder par TAP ne peut donner les résultats escomptés dans le sens où il y a d'autres facteurs (motivation, démotivation, absence de concentration, etc.) chez le sujet observé qui peuvent 'fausser' ces analyses et que procéder par TAP, pour la Traduction du moins, ne serait qu'une aventure utopique. Il rejoint dans ce sens, l'idée développé par Maurice Swadesh dès 1934 et reprise dans ses publications ultérieures (1966, 1967 par exemple) qui insiste sur le fait que nous n'avons pas le droit de deviner ou d'imaginer ce qui se passe dans un esprit qui demeure inaccessible. « *We have no right at the guessing of the working of an inaccessible mind* » dit-il dans son article 'The Phonemic Principle, (Ed. 1957, p. 34).

certain succès en linguistique appliquée dans l'observation et la détection par exemples des processus mentaux qui mènent à l'erreur chez l'apprenant d'une langue étrangère, l'exploration et l'explication des erreurs dites de fossilisation et de proposer des remèdes en didactique des langues.

Il est possible que ces TAP puissent être rentables en didactique de la Traduction comme elles l'ont été en Didactique des Langues. En les appliquant à l'apprenant en Traduction dans des sessions d'observation de son apprentissage, il est possible de réguler, réorienter, recentrer son apprentissage afin d'éviter des erreurs de procédure ou des inadéquations dans sa formation comme traducteur. Les TAP n'ont pas à ce jour révélés leur utilité chez le Traducteur Professionnel.

Nous notons que les deux classifications présentées ci-dessus, à savoir celle de María Calzada Pérez (2005) et celle de Bernd Stefanink (2000) se rejoignent et se complètent à plusieurs égards comme elles ont en commun de retracer les étapes de la réflexion sur la Traduction par approches et par courant de réflexion beaucoup plus que par périodes ou phases dans l'histoire de la Traduction. Leurs présentations paraissent ainsi beaucoup plus synchroniques par rapport aux présentations basées sur l'histoire de la Traduction qui sont beaucoup plus diachroniques et qui ne permettent pas au lecteur (l'étudiant en Traduction en particulier) de saisir les principes fondamentaux qui reflètent le cheminement des raisonnements, réflexions et hypothèses sur la Traduction qui ont donné naissance à ces approches et théories de la Traduction.

étapes de la traduction dans un contexte historique avec les événements environnementaux où ces approches et théories on eu lieu ne nous parait pas aider l'étudiant en Traduction à saisir la portée du cadre théorique dans lequel une réflexion ou approche a été menée. L'exemple le plus frappant serait de relier la notion de 'fidélité' par exemple aux temps immémoriaux de Jérôme (395) et à la théologie (Traduction de la Bible, par exemple), puis de Luther (1530) pour arriver à des auteurs contemporains comme Buber (1954), E. Nida (alors Président de l'Association de la Traduction de la Bible (1964) ou Berger et Nord (1999) ou bien de la relier aux études littéraires telles que celles de Schleiermacher (1813) ou Benjamin (1923).

Mais cette notion demeure vague à notre sens pour l'étudiant en traduction qui n'arrive pas à suivre en filigrane le développement de cette notion de 'fidélité' parce qu'elle est exposée dans un contexte historique (Bible, Œuvres Littéraires, poèmes, etc.) et non pas directement incluse dans le débat sur la traduction pour en faire une notion à part entière dans la terminologie de la traduction. Nous verrons plus tard que cette notion de 'fidélité' prends plusieurs 'sens et significations' du fait que son contour et son contenu varient d'une approche à une autre. Ainsi, il est parfois difficile de trouver deux auteurs qui l'utilisent avec le même sens, dans le même esprit et avec la même valeur terminologique dans leurs écrits et leurs travaux.

L'axe 4 se réfère à une approche empirique qui débouche vers un modèle théorique de la Traduction. Cette approche est caractéristique de l'Ecole de Paris avec les réflexions et hypothèses de recherche combinées et élaborées par D. Seleskovitch et M. Lederer (1984, 1989) de L'Ecole

de Traducteurs de Paris qui par leurs contributions et publications diverses depuis 1976 sur les travaux en Interprétation et plus tard en Traduction ont établi la Théorie du Sens qui devient plus connue sous le nom de Théorie Interprétative de la Traduction et qui fait l'objet de notre recherche sur la notion de fidélité entre la traduction linguistique et la traduction interprétative que nous développerons dans le prochain chapitre.

La Théorie Interprétative de la Traduction (TIT) qui se base en premier lieu sur des données empiriques, expérimentales et de terrain concernant l'Interprétation dans les conférences Internationales se distingue par rapport à d'autres approches et théories relatives à la traduction par une double négation. A savoir celle qui rejette l'hypothèse sur la nécessité et l'importance de la langue (donc de la linguistique) dans l'acte interprétatif et celle qui remet en cause une conception binaire et une approche à sens unique telle que représentée par des paires du genre langue source- langue cible, texte original - texte traduit, traduction littérale - traduction libre, traduction à la lettre- traduction à l'esprit, traduction basée sur la pratique – traduction basée sur la théorie, etc.

Elle pose comme centre incontournable de l'activité traductive l'étude du 'sens' tel que défini dans cette théorie et auquel nous reviendrons plus tard dans notre discussion sur les concepts opératoires de base de la TIT où le 'sens' beaucoup plus que la 'langue' devient l'objet d'étude en Interprétation et en Traduction. Dans sa perspective de l'étude du sens, cette théorie épouse certaines thèses des Sciences Cognitives et plus spécialement celles du courant cognitiviste et, à notre avis, certains aspects du socioconstructivisme tout comme elle s'adosse sur des

du langage, des travaux sur la mémoire et les sciences neurologiques et sur les théories de la communication en termes de discours, de contexte et de situation comme nous le verrons plus tard dans ce chapitre.

L'innovation dans cette théorie se trouve à notre sens premièrement dans la restitution de l'autonomie de l'interprète / traducteur qui devient responsable sur le plan de la compétence en ce sens que ce n'est pas un enseignant de langues étrangères par exemple qui peut nécessairement assurer des tâches d'Interprétation et / ou de Traduction mais c'est un Interprète / traducteur formé dans ce but.

Sur les plans émotionnel, affectif et productif, l'interprète et le traducteur considèrent le texte comme un challenge qui nécessite de la motivation de leur part, des connaissances linguistiques et extralinguistiques et une compréhension de l'Autre (Socioconstructivisme), c'est-à-dire de l'auditeur ou du lecteur pour lequel il s'est engagé moralement d'abord à transmettre le sens de l'énoncé ou du texte en question.

Sur le plan productif, l'Interprète / Traducteur doit s'armer d'un savoir faire, d'un savoir agir et d'un savoir être avant de « produire le sens » qu'il a dûment 'compris' du message (énoncé / texte) initial à l'auditeur et/ou lecteur selon les acquits langagiers, culturels et notionnels de ce dernier. Il devient alors lorsque sa « mission » est terminée, satisfait d'avoir accompli une tâche et produit un geste traductif qui le conforte. C'est pour dire que les théories antécédentes à la TIT ne prenaient pas toujours en considération la « compréhension » par le récepteur du

s ce que l'on appelle communément la langue
ou le texte cible.

Le deuxième aspect de l'innovation dans la TIT apparaît à notre sens dans le couplage en Interprétation et en Traduction de processus mentaux qui étaient considérés comme des processus séparés. Nous faisons référence à ce sujet particulièrement au le lien qu'établie la TIT entre le 'vécu cognitif' et le 'vécu affectif' qu'elle englobe sous son concept de 'bagage cognitif' comme nous le verrons plus loin.

Un autre aspect non négligeable qui distingue la TIT des autres modèles théoriques de la traduction ou simplement des hypothèses consensuelles émises par des théoriciens - linguistes, sémioticiens, sémanticiens, anthropologues, philosophes, entre autres - sur l'Interprétation et la Traduction en général, est celui de la reformulation, la redéfinition ou la circonscription de certains concepts parfois très englobant et générateurs de plusieurs interprétations ou qui sont utilisés dans la littérature comme des 'cover terms' ou 'blanket terms' tels que le 'sens', la 'signification', le champ sémantique, le contexte, la situation, etc. Ceux-ci retrouvent une valeur épistémologique et terminologique propre à la TIT.

Ce qui fait que ces concepts hérités mais revalorisées en fonction des perspectives et des démarches constructives et explicatives de la TIT renvoient à une vision propre à celle-ci et deviennent des concepts opératoires bien spécifiques à la TIT.

Ceci en plus de concepts nouveaux développés par la TIT tels que celui de la 'déverbalisation' qui réfère à une phase particulière du

Traduction mais qui ne fait pas l'unanimité chez les théoriciens de la Traduction comme nous le verrons plus tard.

Cette vue d'ensemble non exhaustive de la TIT nous amène à considérer les théories ou approches les plus remises en cause par cette théorie, le pourquoi du rejet de leurs hypothèses ou de leurs résultats par la TIT et comment cette dernière arrive à minimiser ou à contourner les difficultés rencontrées par ces théories pour proposer sa propre vision des faits en utilisant comme nous l'avons souligné plus haut des concepts et hypothèses typiquement TIT dirons-nous.

4.5 La TIT et les Théories Classiques de la Traduction

Il nous semble, à travers nos lectures et au meilleur de nos connaissances, qu'il existe quatre théories majeures qui sont remises en cause partiellement ou totalement par la TIT. Celles-ci sont représentées par Vinay et Darbelnet (1958), George Mounin (1963), Catford, J. C. (1965) et Eugène Nida (1969) dont le dénominateur commun est qu'elles reposent presque entièrement sur les fondements et les résultats de la linguistique et en particulier la linguistique comparative, la linguistique contrastive et la linguistique appliquée. Tout comme elles se basent sur les courants structuraliste, fonctionnel et générativiste. Quoique la Psycholinguistique, la Sémiotique, la Pragmatique, la Linguistique conversationnelle, la Sémantique, et dans une moindre mesure la Sociolinguistique ont influencé d'une manière ou d'une autre les réflexions sur lesquelles se base la Théorie Interprétative de la Traduction.

Vinay et Darbelnet (1958) se sont inspirés de la tradition de la traduction dite ‘interlinguale’ dont l’un des précurseurs principaux est R. Jakobson qui la présente comme une interprétation de signes linguistiques d’une langue source par d’autres signes linguistiques de la langue cible. Cette vision des faits de traduction nous ramène aux pratiques de la linguistique contrastive - que Seleskovitch par exemple réfute à plusieurs occasions-. C’est dans leur ouvrage intitulé *Stylistique comparée du français et de l’anglais* (1958) et traduit sous le titre *Comparative Stylistics of French and English. A Methodology for Translation* par Sager et Hamel (1995) que l’on retrouve les principes de base de cette approche par Vinay et Darbelnet. Le premier constat c’est qu’elle a pour fondement une conception linguistique de la Traduction, c’est-à-dire que traduire se résume au passage d’une langue A vers une langue B avec une perspective comparatiste.

Les auteurs nous expliquent alors qu’en procédant ainsi (par comparaison de deux langues), nous pouvons dégager à travers le processus de traduction des structures et systèmes similaires aux deux langues (telles que SVO Langue A/SVO Langue B par exemple) et d’expliquer ainsi les mécanismes de la traduction (littéraire) grâce à la Stylistique comparée. Cette dernière nous permet l’accès aux connaissances des deux structures linguistiques des langues en question et des cultures qu’elles véhiculent et que ne sont pas nécessairement basées sur la même conception de la réalité (Relativisme Linguistique).

à la Stylistique comparée par ces auteurs les amène à conclure que Stylistique comparée et Traduction vont de paires et qu'elles sont indissociables du fait que toute comparaison doit avoir pour objet d'étude en traduction la recherche de données équivalentes d'une langue A par rapport à une langue B. Ainsi, Vinay et Darbelnet avancent que :

“The procedures of the translator and the comparative stylistician are closely linked, if in opposite senses. Comparative stylistics begins with translation to formulate its rules; translators use the rules of comparative stylistics to carry out translations (Vinay & Darbelnet 1995 : 5).

que nous traduisons par:

« Les procédures du traducteur et du stylisticien comparatif sont étroitement liées, même dans des sens opposés. La stylistique comparative commence par la traduction pour formuler ses règles ; les traducteurs emploient les règles de la stylistique comparative pour effectuer des traductions ».

A ce stade de la réflexion, la TIT ne trouve à notre sens rien à redire et qu'elle accepte quoique tacitement ou indirectement ces hypothèses. Elle rejetterait par contre cette idée de faire de la traduction une action tributaire de la Stylistique comparée qui, elle-même, repose sur les fondements de la linguistique.



que défendent Vinay & Darbelnet depuis leur publication de 1958. Ils insistent sur l'idée que la Traduction est une opération qui nous permet de dégager par comparaison les fonctionnements d'une langue par rapport à une autre et c'est dans ce sens qu'elle devient une sous-discipline de la linguistique. Ce qui est totalement réfuté par la TIT, surtout que ces hypothèses de Vinay & Darbelnet reposent en grande partie sur les hypothèses de De Saussure et de ses disciples sur la dichotomie Langue/ Parole en particulier.

Cette vision mécaniste de la traduction (que l'on retrouve chez Catford, par exemple) a poussé la TIT à réagir en insistant sur le fait que cela ne correspond pas du tout à ce qui se fait dans la pratique de l'opération d'Interprétation, car en procédant ainsi, l'interprète risque de buter sur des portions d'énoncé qui seront intraduisibles (ceci en plus de l'effort mental qu'il doit faire dans la recherche de ces équivalences entre les deux langues lorsqu'il fait de l'Interprétation consécutive par exemple).

Ainsi, la TIT rejette non seulement la conception de « Langue » dans le sens saussurien du terme) telle qu'est présentée par Vinay & Darbelnet (1958, 1995) mais aussi et surtout la relégation au second plan de la « Parole » par ces derniers et que la TIT resitue au premier plan dans sa Théorie Interprétative de la Traduction.

En effet, les faits extralinguistiques et qui ne sont pas incorporés dans la langue représentent pour la TIT des aspects non négligeable du langage et de la pensée et qu'on retrouve précisément dans le domaine de la Parole, du discours, du langage vivant et dynamique que dans un texte statique.

linguistique devient par conséquent l'un des objets d'étude et d'analyse de la théorie interprétative qu'elle inscrit comme acte de communication et qui relève donc de la sémantique du discours qui elle-même a pour objet d'analyse première le sens de ce qui est exprimé dans l'énoncé ou le discours beaucoup plus que dans le support linguistique (ou signification) dans lequel il est produit.

Ainsi, le sens doit être toujours contextualisé, puisque la parole elle-même est contextualisée ; il doit être mis dans une situation conversationnelle bien précise et formulé pour un lecteur ou un auditeur avec tout ce qu'il comporte comme éléments extralinguistiques et non pas seulement sur la base d'éléments, de correspondances et d'équivalences linguistiques.

Pour ce faire, il s'agit de comprendre l'énoncé dans sa globalité (et non sur la base de son support linguistique ou langagier) de saisir l'intention et le vouloir dire (de l'auteur ou de l'orateur) pour ensuite les réarticuler et les reformuler par l'Interprète / Traducteur sur la base de ses connaissances et celles du destinataire.

Le débat sur qu'elle est la cause de l'impossibilité de Traduire ou de l'intraduisibilité est alors enclenché: est-ce la 'langue' ou est-ce la 'parole'. Car au moment où Vinay & Darbelnet défendent l'idée que la langue reste stable, régulière, sans reformulation ni hésitation (conception Saussurienne dans sa dichotomie Langue / Parole et conception Chomskienne, 1957, 1965 sur la dichotomie Compétence / Performance) et qu'elle est dans un sens directe, la parole est par contre instable, faite d'hésitation, de reformulation, de répétitions, etc. qui en font un fondement

la traduction. Chose que rejette la TIT en insérant la parole comme partie principale du discours qui véhicule un sens sans pour autant faire appelle à la langue qui devient un moyen, utile et nécessaire, certes mais pas une fin en soi dans l'Interprétation et la Traduction.

La TIT ne paraît pas être convaincue même avec les procédés de traduction que Vinay & Darbelnet (1958, 1995) proposent pour aboutir à une traduction possible en procédant par une étude comparative des structures et systèmes des langues A et B, et que nous résumons de la façon suivante :

Sur la base du principe qu'ils retiennent que la langue comporte des éléments régulateurs tels que la grammaire et la stylistique, le traducteur doit alors déceler ce qui est imposé par la langue sous formes de contraintes d'usage et ce qui est son choix en termes de formulation du texte qu'il traduit. Contraintes ou obligations de la langue et options de formulation du traducteur reposent sur trois éléments important pour le traducteur, à savoir le vocabulaire, l'agencement des structures et des formes et enfin le message en lui-même. Ils concluent que ces derniers représentent la base pour toutes les stratégies possibles de traduction qu'ils divisent en deux processus de traduction : La Traduction directe ou littérale et la Traduction oblique qui intervient quand la transposition des éléments de la langue A dans la langue B devient impossible du fait de différences de structures, de formes, d'aspects métalinguistiques ou extralinguistiques par exemple entre la Langue A et la Langue B. Ils utilisent les processus suivants:

directe :

1. L'emprunt
2. Le calque
3. La traduction littérale

Processus de la traduction oblique :

1. La Transposition
2. La Modulation
3. L'Equivalence
4. L'Adaptation

Ces procédés ont été également remis en cause par la TIT du fait qu'ils ne répondent pas nécessairement aux questions de l'intraduisibilité et surtout que des comparaisons basées sur des données équivalentes qui peut-être peuvent produire les résultats escomptés dans le cas de langues d'apparemment génétique similaire, donc de cultures « voisines » tels qu'ils l'ont étudié pour le Français et l'Anglais, ces données équivalentes ne risquent pas d'être détectée, et relevées dans des cas de langues d'apparemment génétique différents telles que le français et l'arabe, ou l'anglais et l'hébreux qui représentent à notre sens des cultures 'éloignées'. D'où le problème de l'impossibilité de traduire ou de l'intraduisibilité demeure entier et c'est précisément ce qui est remis en question par la TIT par rapport aux hypothèses de Vinay & Darbelnet (1958, 1995).

Cependant et à la lumière de nos lectures, nous serions amené à penser que ces deux approches (Vinay & Darbelnet et la TIT) se croisent à

ndrons comme exemple leur conception du
« message ».

En effet, malgré leurs différences de points de vue sur la Langue et la Parole, sur le mot ou la phrase ou même le texte comme unité de traduction, sur le fait que les sept procédés de Vinay et Darbelnet ne tiennent compte ni des différences culturelles de la langue A et de la langue B, ni des types et des fonctions de textes, ni qu'ils ne prennent pas en considération le lecteur ou l'auditeur du texte ou de l'énoncé traduit et surtout leur différence de points de vue sur la possibilité ou l'impossibilité de traduire certains aspects d'une langue vers une autre et surtout sur la question de l'intraduisibilité que Vinay & Darbelnet soutiennent –comme Mounin d'ailleurs et autres – qu'elle existe et qu'il faudrait y faire avec en traduction et que la TIT rejette en donnant des exemples que tout est traduisible (cf. le débat sur le champs sémantique).

Ces deux approches nous paraissent s'accorder, quoique formulé différemment, sur le principe que c'est le 'message' qui est l'objet primaire de la Traduction. La notion d'unité de traduction développée dans Vinay & Darbelnet (1995: 21) demeure à notre sens sous-jacente à l'idée du « message » qui prend une valeur comme le signalent ces auteurs en parlant des traducteurs :

« They therefore need a unit which is not exclusively defined by formal criteria, since their work involves form only at the beginning and at the end of their task. In this light, the unit that has to be identified is a unit of thought, taking into account that translators do not translate words, but ideas and feelings. »

Que nous traduisons par :

“Ils ont besoin donc d'une unité qui n'est pas exclusivement définie par des critères formels puisque leur travail implique la forme seulement au début et à la fin de leur tâche. C'est dans ce sens que l'unité qui doit être identifiée est une unité de pensée, en tenant compte le fait que les traducteurs ne traduisent pas des mots, mais d'idées et de sentiments”

La TIT prend également comme objet premier de la traduction le « message » sous toutes ses formes et c'est dans cet esprit que nous jugeons que ces deux approches se croisent dans certains volets de leur réflexion sur la traduction.

Nous allons voir dans ce qui suit quelles sont les différences de points de vue entre la perception de la traduction chez Mounin (1963, 1994) et celle de l'Interprétation et la traduction dans la TIT.

4.5.2 La Théorie de Mounin

Il revient à Mounin (1963) l'honneur de remettre en question des idées préconçues sur la traduction dans son temps. En effet, alors que la traduction avant De Saussure n'avait pas encore acquise le statut qui lui revient de nos jours (Science autonome et interdisciplinaire), il existait cette idée préconçue du temps de Mounin que le signifiant et le signifié désignant des unités ou des entités de sens dans les langues, il suffisait pour traduire de retrouver ces « signes linguistiques » d'une langue à une autre.

Ce qui revient à dire qu'il fallait chercher les « mots » qui désignent « la même chose » dans le texte source et dans le texte cible. Le structuralisme, dont Mounin s'en est inspiré, insistait sur l'idée de « système » et que les langues avaient chacune sa propre structure et son propre système ; d'où théoriquement l'on ne pouvait procéder au passage d'un système de langue vers un autre sans rencontrer de difficulté dans la traduction. C'est de cette constatation chez les structuralistes et chez Mounin que naquit l'idée d'impossibilité théorique de la traduction puisque que l'on passait d'un système de langue à un autre système de langue différent.

Cette idée nous renvoie comme nous l'avons signalé plus haut aux hypothèses de W. Von Humbolt et de Sapir et Whorf sur la relativité linguistique et la conception de la réalité à travers la langue et la culture qu'elle véhicule.

Mounin (1963) se situait entre les deux positions, à savoir celle qui avance que la traduction est possible et celle qui avance que théoriquement la traduction n'est pas possible. Il insistait sur le fait que les acquis de la linguistique (structurale) et de l'ethnologie étaient certes des apports non négligeables pour la traduction mais il insistait aussi sur le fait qu'il faudrait tenir compte non seulement de ces acquis mais aussi que même si des différences de systèmes existent entre les langues et que par conséquent la traduction n'est pas possible en théorie (sur la base des hypothèses selon lesquelles les langues ont des systèmes différents et qu'elle représentaient la réalité de façon différente (relativité linguistique), la traduction est

où la dichotomie qui revenait dans les études entre Impossibilité Théorique et possibilité Pratique dans la Traduction.

C'est à partir de ce débat que Mounin engage l'idée de Chomsky sur les Universaux du Langage en précisant que même si les langues présentent des systèmes grammaticaux, des structures syntaxiques et lexicales différentes, les langues partagent entre elles beaucoup d'éléments en commun que l'on retrouve dans les Universaux du Langage. Un exemple de ces Universaux serait la bipolarité dans le nombre entre singulier et pluriel qui dit-on existent dans toutes les langues du Monde. Tout comme la bipolarité dans le genre entre masculin et féminin qui fait partie de ces Universaux. Il va sans dire que des contres exemples ont été relevés tels que celui de l'Arabe qui distingue le singulier du duel du pluriel ou bien celui de l'Anglais qui distingue le masculin du neutre, du féminin.

Les études comparatives sur lesquelles Mounin base ses réflexions, du fait que lui-même était spécialiste de la littérature et qui étaient en vogue de son temps se concentraient sur le recensement des différences et des ressemblances observables entre les langues et ce à plusieurs niveaux d'analyse (syntaxique, morphologique, lexical) ont mené ce dernier à s'intéresser à l'analyse de ces différences observables que l'on peut comparer et mesurer. Ce qui l'a ramené à affirmer sa position par rapport à la paraphrase qu'il considère comme un substitut du sens.

C'est là précisément l'un des points de discordance entre l'approche de Mounin à la Traduction et celle de la TIT qui lui reproche de se concentrer sur l'aspect linguistique en négligeant l'aspect esthétique dont relève la concision, l'élégance, la typologie textuelle et bien sûr le sens.

tient l'idée que même si un mot n'existe pas dans la langue cible, il suffit de procéder par paraphrase pour traduire le concept ou l'idée contenue dans la langue source. Il s'intéresse alors et donne une importance particulière à des unités linguistiques minimales telles que les monèmes et les morphèmes et qu'il place le mot comme unité minimale de la traduction. Là aussi, la TIT lui reproche non seulement sa dépendance presque totale de la linguistique pour expliquer des faits de Traduction mais aussi et surtout que ni le mot, ni la phrase, ni même le texte ne peuvent représenter l'unité minimale de Traduction et que c'est le sens qui est au cœur de toute activité traduisante.

Dans sa recherche des '*unités sémantiques minima*' (1963 : 95) Mounin avait pour objectif de proposer des pistes de recherche et des solutions aux problèmes d'équivalence que rencontrait la Traduction Automatique, discipline nouvelle des années 50 et qui butait dans sa recherche de correspondances d'une langue vers une autre pour les alimenter dans la machine qui à son tour procédait à la traduction automatique (orale en termes de reconnaissance de la parole ou écrite) d'une langue vers une autre. Nous convenons, tout comme la TIT, le reproche qu'il lui est fait que ses solutions n'ont pas abouties aux résultats escomptés et que malgré les succès que l'on connaît de la traduction kilométrique (générale) faite par des ordinateurs, les problèmes de la Traduction restent entiers.

Mounin reconsidère le concept de Traduction Littéraire qu'il remplace par « Traduction reconstitution historique », (1994 :65); une idée déjà développée par Charles Marie Leconte, plus connu sous le nom de Leconte de Lisle dans ses traductions de l'Illiade (1866) et de l'Odyssée

à la reconstruction, avant de procéder à la traduction, de la ou des sociétés dans lesquelles le texte a été écrit, des idées et de la façon de vivre (culture et civilisation) de la communauté représentée dans le texte source pour ensuite procéder au passage à la langue cible. Ce concept repose sur le principe que l'on rattache la « littéralité » à des faits de société en termes d'histoire, d'idées et de la vie en générale d'une communauté qu'aux mots de la langue qui les exprime et les véhicules. Ceci s'appliquait surtout aux textes de la Grèce ancienne pour devenir un principe général dans les traductions littéraires.

La TIT n'a pas jugé nécessaire de reprendre les concept de « littéralité » ou de « Traduction reconstitution historique », qui certes sont d'une importance primordiale puisqu'il prennent en considération la façon de penser, de parler, de vivre, d'agir et de sentir d'une communauté donnée et qu'ils considèrent cette perspective historique d'une société donnée représentée dans un texte donné comme élément nécessaire à la Traduction.

Nous constatons cependant à travers nos lectures qu'il existe des pistes de croisement entre l'approche de Mounin (1963) et celle de la TIT dans le sens où ce dernier reconnaît tout comme la TIT l'importance des aspects extralinguistiques dans la Traduction (1963 : 16). Il se rapproche de l'Anthropologie et de l'Ethnographie pour avancer qu'il existe des universaux du Langage, culturels, anthropologiques, et ethnographiques pour démontrer que la Traduction était possible et qu'il appartenait au Traducteur dans des cas dits 'd'impossibilité de traduction' due à un découpage de la réalité différent, à des cultures différentes, ou à des vision du monde différentes de faire appel à ces universaux pour contourner

in sens une thèse défendue par la TIT dans son concept de « *baggage cognitif* » et de « *compléments cognitifs* » sans pour autant mentionner ces Universaux.

Mounin (1963 : 233) explique que le Traducteur doit retrouver ces universaux de différents types dans l’Ethnographie par exemple qu’il définit comme : « *la description complète de la culture totale d’une communauté* » et où la culture serait « *l’ensemble des activités et des institutions par où cette communauté se manifeste* » (1963 : 233).

Selon Mounin, la connaissance de la culture véhiculée dans la langue source va permettre au traducteur de déceler et de détecter les similitudes culturelles entre les Langues A et B. qui lui permettraient de rendre sa traduction possible. De là, la Traduction chez Mounin, comme dans la TIT devient alors un fait de communication qui, malgré les différences dans les langues (syntaxiques, morphologiques, lexicales, etc.) relève du domaine du possible et que l’intraduisibilité perd de son importance dans la Traduction.

Ce que reproche la TIT à cette approche avec laquelle elle serait d’accord avec le principe de départ selon lequel traduire est possible c’est la place et la fonction de la traduction dans la culture de la langue cible, et quelles seraient les normes et conventions sociales de la culture véhiculée par la langue cible.

En effet, le TIT accorde, comme nous l’avons vu ci-dessus, une importance particulière au lecteur récepteur et à son « *baggage cognitif* » que le traducteur doit prendre soin pour transmettre le sens dans la langue

ssances du lecteur récepteur du produit de sa traduction. Un élément important dans le processus de la communication qui a été négligé pendant longtemps avant la TIT qui considère l'Interprétation / Traduction comme ayant trois acteurs principaux : L'Interprète, l'Enoncé ou le Texte dans sa dynamique et l'Auditeur ou le Lecteur qui reçoit ce texte (verbal ou écrit) sous la forme d'un produit qui lui donne un sens selon ses connaissances linguistiques et extralinguistiques et qui lui permettent de « comprendre » le « message ».

4.5.3 La Théorie de Catford

Ce théoricien qui a été parmi les premiers à présenter une Théorie de la Traduction est connu pour ses hypothèses sur « l'Equivalence ». Une notion déjà présentée dans Jakobson (1959) et qui apparaît également dans les procédures de la Traduction de Vinay et Darbelnet (1958).

Dans ses études sur l'équivalence et la différence (1959) R. Jakobson se base sur une approche sémiotique pour proposer trois genres (types) de traduction, à savoir :

1. La traduction intralinguale qui opère au sein d'une même langue en termes de reformulation et de paraphrase.
2. La traduction interlinguale, qui comme son nom l'indique opère entre deux langues.
3. La traduction intersémiotique ou traduction entre deux systèmes de signes linguistiques (1959 : 232).

C'est sur cette base que Catford (1965) va approfondir la réflexion sur une Théorie de la Traduction qu'il sujette à des principes de la linguistique. La nouveauté chez Catford (1965) serait sa conception des « translation shifts » (« écarts ») où cette approche à l'équivalence en traduction a une tendance linguistique qui s'inspire des travaux de J.R. Firth et de M. Halliday.

La Traduction de l'Equivalence telle que la conçoit Catford (1965) opère selon trois critères qui sont :

1. *The Extent of Translation* où l'ampleur et le type de Traduction en termes de traduction totale (*full translation*) par opposition à la traduction partielle (*partial translation*).
2. *The grammatical rank at which the translation equivalence is established* (*bound translation* / *unbound translation*) ou un équivalent doit être recherché dans la langue cible pour chaque mot et chaque morphème de la langue source lorsqu'il s'agit de la « *bound translation* » (traduction réduite) et qui relève des contraintes linguistiques en traduction, où la recherche d'équivalence n'est pas nécessairement soumise à ces contraintes (grammaticales, morphologiques, lexicales) dans le cas de « *l'unbound translation* » ou traduction sans contraintes (linguistiques) où l'on peut trouver des équivalences au niveau du mot, de la préposition, de la phrase et plus.

ge involved in translation (total translation vs. restricted translation) ou les écarts de niveaux, c'est-à-dire une traduction totale par rapport à une traduction réduite.

Ses réflexions trouvent leur base dans ses comparaisons entre le français et l'anglais qu'il présente comme étant des langues très proches puisque l'on retrouve plusieurs de ses « levels of language » (niveaux de langue) ou « ranks » (rangs), c'est-à-dire que les écarts de catégories sont minimales dans ces deux langues. Ce qui l'amène à conclure qu'une correspondance formelle existe entre l'Anglais et le Français (1965 : 27).

Il est clair que pour Cartford, la Traduction se limite à une opération de substitution d'éléments d'un texte d'une langue vers une autre. Ceci lui a permis de présenter sa notion d'Equivalence telle qu'il l'entend dans son entreprise de théoriser la Traduction et qu'il place par conséquent au centre de la théorie et de la pratique de la Traduction. Il déclare (1965 :21) à ce sujet :

« A central problem of translation-practice is that of finding TL [target language] translation equivalents. A central task of translation theory is that of defining the nature and conditions of translation equivalence ».

Que nous traduisons par:

« Le problème central de la traduction-pratique est celui de trouver des équivalents de traduction en LC [langue cible]. Une

orie de la traduction est celle de définir
la nature et les conditions de l'équivalence en traduction ».

De là, il propose deux types d'équivalence :

1. L'équivalence textuelle (Textual Equivalence)
2. La correspondance formelle (Formal Correspondance).

La première porte sur des textes de la langue cible qui portent en eux des caractéristiques similaires à ceux de la langue source et qu'il est possible d'avancer qu'ils sont similaires dans le fond et dans la forme.

La seconde porte sur des cas de textes qui permettent de déduire que les différentes catégories (grammaticales, morphologiques, lexicales) de la langue source occupent la même fonction que celles de la langue cible.

Catford (1965) rejoint Mounin (1963) quant à la question de l'intraduisibilité. Il reconnaît alors que malgré les procédures et les types d'équivalences qu'il propose sur des bases linguistiques et scientifiques que la traduction peut s'avérer impossible. Là également, il procède par dualité ou dichotomie quant il parle d'intraduisibilité linguistique par rapport à l'intraduisibilité culturelle et dont la cause de la première serait l'absence d'équivalents dans la langue cible et celle de la deuxième serait causée par l'absence d'éléments (aspects culturelles, notions, objets, vision du monde,...) culturels de la langue source dans la culture de la langue cible.

De là, Catford, qui semble être influencé par des approches dualistes de son temps, propose une batterie de dichotomies telles que « *full vs. partial translation* » « *total vs. restricted translation* » comme nous l'avons

es telles que « *formal meaning vs. contextual meaning* », « *transcoding* (ou *transference of meaning*) vs « *translation* », « *translatability vs. Untranslatability* » ... qu'il met en œuvre pour définir l'équivalence textuelle par opposition à l'équivalence formelle.

C'est dans cette optique, entre autres, que la TIT reproche aux hypothèses de Catford d'être très influencées par la linguistique de son temps, que malgré le fait que ses dichotomies paraissent être un moyen intéressant dans la comparaison des langues (Linguistique comparative et linguistique contrastive), elle ne peuvent donc servir la Traduction. De plus, sa notion d'équivalence n'est pas celle de la TIT qui voit dans l'équivalence une simple opération de transcodage qui établit des correspondances entre deux langues (Transposition) sur le plan linguistique et qui ne peut être considérée comme l'élément primaire de la Traduction comme semble le décrire Catford (1965). La TIT, tout comme Snell-Hornby (1988) considère que la notion d'équivalence n'est qu'une illusion puisqu'elle a été entreprise sur la base de sujet observés bilingues et que ce n'est pas le cas pour tout fait de traduction. Le processus d'équivalence, si processus il y a, ne peut se réduire selon la TIT à un simple exercice linguistique sur les langues puisqu'elle néglige des aspects importants du langage humain tels les apports textuels, culturels et situationnels qui se déclenchent dans un processus de communication auquel s'intéresse la TIT en premier lieu.

La TIT rejette en premier lieu l'impulsion linguistique que donne Catford à la traduction dans sa présentation d'une Théorie de la Traduction.



de travaux qui ont été mené sur l'équivalence est disponible de nos jours. La notion d'équivalence a été raffinée en Equivalence grammaticale, textuelle, pragmatique, etc. Des travaux tels que ceux de Baker (1992) présentent une lecture détaillée de la notion d'équivalence qu'elle traite entre autres par rapport à la relation de l'Equivalence dans le processus de traduction tout en mettant en relief plusieurs aspects de la traduction en procédant à un examen de l'approche linguistique et l'approche communicative dans la traduction.

La TIT, comme nous l'avons mentionné ci-dessus reproche à la théorie de Catford sa vision orientée principalement vers la linguistique et surtout sa conception mécaniste de la traduction qui ne correspond pas à l'expérience menée dans le cadre de la TIT qui se veut une théorie basée sur la pratique et que cette conception mécaniste de la traduction mène précisément bien souvent à l'intraduisibilité que la TIT rejette en bloc.

Enfin, l'hypothèse du transfert de sens [meaning] que Catford rejette sur la base des suppositions de l'Ecole Américaine que le sens ne représente qu'un résidu de la langue et qu'il ne peut être analysé scientifiquement de par sa fluctuation et son instabilité, et ce à l'exception de termes scientifiques tels que l'oxygène, l'hydrogène, ou d'abréviations scientifiques telles que H₂O pour l'oxygène. Cette hypothèse devient réalité dans la TIT qui place le sens au centre du processus de l'Interprétation / Traduction.

Il existe une tendance à regrouper, entre autres (Taber, Steiner, Bonnerot, ...), les thèses de Vinay et Darbelnet (1958), de Mounin (1963), et d'E. Nida (1964) comme étant des tentatives de Théoriser la traduction en tant que linguistes qui s'intéressent particulièrement au concept du signe dans une orientation sémiologique ou sémiotique. Néanmoins, il leur a été reproché leur démarche linguistique.

Nida est néanmoins considéré comme l'un des pionniers dans le domaine de la Théorie de la traduction et de la Linguistique et sa contribution la plus importante à la Théorie de la Traduction est celle de l'Equivalence Dynamique et Formelle, connue également sous le terme générique d'Equivalence Fonctionnelle qu'il développe dans le cadre de sa componential Analysys ou « Analyse Componentielle». De façon très succincte, nous dirons que cette analyse permet de dégager les traits sémantiques et lexicaux d'un mot comme pour : Homme = [+humain, - animal, + masculin, + vivant, etc.] (Nous simplifions au maximum la portée de « l'Analyse Componentielle» de Nida parce qu'elle n'entre pas dans nos considérations présentes mais elle nous permet d'expliquer son concept d'Equivalence Dynamique.

Cette vision mathématique des faits du langage se retrouve chez Chomsky dans sa Grammaire générative (1957, 1965,...) qui a beaucoup influencé E. Nida au départ pour faire de la Traduction une « Science of Translation » (1964 : 4) ou Science de la traduction. Il résume cela en ces termes:

science of translating", we are of course concerned with the descriptive aspect ; for just as linguistics may be classified as a descriptive science, so the transference of a message from one language into another is likewise a valid subject for scientific description." (Nida, 1964 : 4).

Que nous traduisons par:

"Quand nous parlons de la « science de la traduction », nous sommes concernés bien sûr par l'aspect descriptif ; puisque tout comme la linguistique peut être classifiée comme une science descriptive, le transfert d'un message d'une langue dans une autre est de la même façon un sujet adéquat pour la description scientifique."'

Il se détachera plus tard de cette optique en optant pour une vision sociolinguistique et communicative de la Théorie de la Traduction, dont l'influence se retrouve dans le concept de 'Communicative competence » (compétence communicative) de Dell Hymes (1971).

Nida (1964) reconnaît que les langues sont différentes dans leur structure, dans leur forme et dans leur vision du monde. De là, il conclut qu'il ne peut y avoir de correspondances (transcodages) absolue entre les langues et qu'il définit (1969 : 12) le processus de la traduction en ces termes:

"Translating [which] consists in producing in the receptor language the closest natural equivalent to the message of the source language, first in meaning, and secondly in style"

La "traduction [qui] consiste à produire dans la langue du récepteur l'équivalent le plus naturel du message de la langue source, d'abord dans le sens et ensuite dans le style.

Quant à l'équivalence formelle et l'équivalence dynamique, ces concepts donnent un tournant décisif aux travaux de recherche sur la Traduction. Pour Nida, l'équivalence formelle se concentre sur la forme et le contenu du message du texte source alors que l'équivalence dynamique cherche à exprimer de la façon la plus *naturelle* possible ('natural' chez Nida) le message en tenant compte de la culture du destinataire de ce message. En d'autres termes, Nida insiste sur le fait que le texte traduit doit produire chez le récepteur de ce texte un effet équivalent à celui que le texte source produit chez l'émetteur du texte source. Il précise (1969 : 24) à ce sujet :

"Dynamic is therefore to be defined in terms of the degree to which the receptors of the message in the receptor language respond to it in substantially the same manner as the receptors in the source language. This response can never be identical, for the cultural and historical settings are too different, but there should be a high degree of equivalence response, or the translation will have failed to accomplish its purpose."

Que nous traduisons par:

"Dynamique est donc défini en termes du degré auquel les récepteurs du message dans la langue de récepteur répondent à

t de la même façon que les récepteurs dans la langue source. Cette réponse ne peut jamais être identique, parce que les situations culturelles et historiques sont trop différentes, mais il devrait y avoir un degré élevé de réponse à l'équivalence sinon la traduction n'aurait pas atteint son objectif."

D'après Nida, le rôle du traducteur est de se placer au niveau intra-textuel et de déconstruire le texte, de le décoder sur le plan référentiel en situant et en saisissant les éléments culturels spécifiques, les idiomes, le langage figuratif, etc. Ceci lui permettra de comprendre le texte source avant d'entamer l'opération de la création (traduction) qui transfère non seulement les mots dans un contexte donné mais surtout qui recrée l'impact du texte original sur le récepteur du texte traduit; c'est-à-dire reproduire les éléments culturels sous-jacents au texte source dans le texte cible. Ce n'est donc plus une équivalence dirons-nous statique, où le traducteur doit mécaniquement chercher des cognats et des équivalents (morphologiques, syntaxiques, sémantiques et lexicaux) entre deux langues, mais il doit aller au-delà du texte pour déceler ces éléments essentiels à la communication. Ceci rejoint dans un sens les champs d'analyse du mouvement herménéutique, les concepts du Speech Act (Acte discursif), la pragmatique, le « field, tenor, mode » etc.).

L'Equivalence nous renvoie également à la situation où par exemple dans la phrase « Mon père a rencontré son ami », le terme « rencontré » peut provoquer plusieurs interprétations ; à savoir « rencontré pour la première fois », « rencontré comme de coutume » ou simplement « rencontré ». De même, « ami » renvoie à « ami d'enfance », « ami de

position à copain. Auquel cas, ami renverrait à « connaissance ».

N'est-ce pas là l'une des préoccupations de la TIT. En effet, Nida (1965) comme d'autres Théoriciens des années 50 se préoccupaient de méthodes interprétatives où l'on pratiquait l'adaptation du texte source afin d'établir une interaction ou une communication avec le lecteur de la langue cible. Et c'est là, l'un des soucis majeurs de Nida qui en tant que prêtre et spécialiste de la traduction de la Bible œuvrait pour transmettre le plus efficacement possible le message de la Bible aux peuples à évangéliser et qui étaient non chrétiens. Dans ce cas précis, la Traduction devient un acte 'efficace' de la communication, l'Equivalence dynamique permettant d'avancer que tout est traduisible à condition que le traducteur ne s'isole, ni ne s'enferme dans le texte source et dans sa forme.

Les concepts d'équivalence dynamique et d'équivalence fonctionnelle tels que présentés par Nida (1965) ont été jugés trop rigides et mécaniques parce basés sur l'Analyse componentielle. Les fonctionnalistes ont tenté de rendre ces concepts plus flexibles et plus adaptables à des situations de traduction qu'ils rencontraient dans la pratique. Ceci a provoqué deux changements radicaux dans la théorisation de la Traduction; à savoir un changement d'approche par rapports aux perspectives des théories qui favorisent l'orientation du texte source vers le texte cible et un glissement ou tendance vers des approches qui favorisent la prise en charge de facteurs culturels et linguistiques dans la Traduction que les fonctionnalistes considèrent alors comme une action entreprise par le traducteur dans un but spécifique de communication étant donné qu'une

appropriée relève de l'accomplissement de l'objectif visé qui est celui de la culture de la langue cible.

Nous remarquons donc que le Traducteur n'est plus concerné par un transfert de mots, de phrases etc. d'une langue vers une autre (transcodage) mais qu'il est concerné en premier chef par le transfert intégral du sens du texte qu'il traduit vers un sens dans la langue cible et ce au détriment de cas de troncation de mots, de phrases et autres éléments du texte source par exemple tant que le sens du texte en langue cible ne se trouve pas altéré. C'est le cas par exemple des « doublets sémantiques » en langue arabe qui comme nous l'avons vu précédemment obligent le traducteur à procéder par troncation pour transférer le sens comme dans : *bi sifatin mustamiratin mutawaasila* (littéralement de façon continue et continuelle) qui est traduite par « de façon continue » en français.

Cette notion d'équivalence dynamique a eu un impact sur la notion de fidélité comme nous le verrons plus tard. Nous nous limiterons pour le moment à dire que d'un point de vue du transmetteur et du récepteur d'un message, la fidélité se situe dans l'impact que fait l'équivalence du message sur le premier et le second et que cet impact doit être similaire ou équivalent pour le transmetteur et le récepteur. La fidélité apparaîtrait donc lorsque le message reçu (traduit) est « compris » et ce malgré les divergences dans la forme par rapport au message initial (texte source), auquel cas nous dirons que la traduction a communiqué les mêmes fonctions d'un texte et d'une culture vers un autre texte et une autre culture. Une traduction fidèle se résumerait ainsi au changement d'une forme, d'une structure ou d'un système linguistique pour transposer le même sens avec les mêmes effets sur le récepteur.

se base également sur les résultats de la recherche en Sociolinguistique pour développer sa théorie et sa pratique de la traduction, et plus spécialement de la traduction biblique en termes de transmission du message biblique dans un but communicatif et donc dans le but de faire comprendre aux peuples à évangéliser la portée et l'impact du message de la Bible mais dans leur propre vision du monde. Pour cela, il puise à plusieurs sources telles que la linguistique, la sociolinguistique, l'ethnographie et l'Anthropologie pour ses approches à la Culture, et bien sûr, il puise également des sources théologiques.

Dans cette perspective sociolinguistique, Nida (1965) préfère le concept de « récepteur » et de « langue réceptrice » qu'il propose à la place de « lecteur » et « langue cible » respectivement. Il prend ses distances et se positionne ainsi par rapport aux approches structuralistes, par rapport à la Traduction du mot-à-mot mais il envisage surtout, à travers ces concepts de 'récepteur' et de 'langue réceptrice' de rattacher sa théorie de la traduction à celle de la communication et procéder ainsi à des adaptations du message biblique selon la façon de concevoir la réalité (langue, culture, etc.) des peuples à évangéliser sans pour autant altérer le message initial de la Bible. En fait il voulait faire de la Bible « la Bible des peuples et non la Bible d'un peuple »²⁶.

Dans ses réflexions sur les faits du langage, de la communication et de la culture par rapport à la traduction, Nida (1969 : 130) écrit :

²⁶ . Ceci représente notre propre compréhension à la lecture des travaux de Nida (1964, 1969) où nous remarquons qu'il insiste sur le fait que chaque peuple a droit à sa propre compréhension de la Bible et ce selon sa langue et sa culture. Le message biblique restant effectivement le même pour produire un « effet équivalent » chez les récepteurs du message biblique initial (original).

are not the only factors which must be considered. In fact, the «cultural elements» may be even more important».

Que nous traduisons par:

"Les caractéristiques linguistiques ne sont pas les seuls facteurs qui doivent être considérés. En fait, "les éléments culturels" peuvent être beaucoup plus importants ".

Nous remarquons ainsi que Nida se situe à la croisée de chemins entre deux courants ; à savoir la traduction littérale ou traduction du mot-à-mot et la traduction du sens pour sens mais il bascule beaucoup plus vers la seconde, c'est-à-dire la traduction du sens pour sens. C'est là précisément le point de ressemblance le plus frappant entre la Théorie de Nida (1965) et celle de la TIT et ce malgré leurs points de divergence. Il nous semble que Nida tout comme la TIT sont à la recherche d'équivalences (quoique ce concept ne renvoie pas aux mêmes valeurs épistémologiques dans l'une et l'autre approche) du sens (meaning) d'une langue à une autre et que seule peut-être dirons-nous en toute modestie que c'est l'approche à la traduction et surtout la démarche analytique qui diffère entre ces deux théories mais que leurs résultats sont « équivalents » pour ainsi dire.

CHAPITRE V

LA FIDELITE AU SENS

Introduction

Avant qu'il ne soit introduit en tant que concept opératoire de base dans la Traductologie, le terme de 'fidélité' s'inscrivait en porte à faux à l'idée de « traduction libre ». Il devenait, pour ainsi dire, synonyme de « littéralité ». En fait, cette vision de la 'fidélité' dans la traduction a pour connotation un évènement historique. En effet, et jusqu'à la fin du XII^{ème} siècle, la fidélité était perçue comme représentative de ce que l'on appelait communément l'«Equivalence formelle»²⁷ dans les années 50 et 60 et qui renvoie au temps où les premiers traducteurs Chrétiens en s'efforçant à transmettre la 'parole divine' faisait preuve d'une 'servilité' outre mesure à l'égard de la version originale. Ceci s'appliquait en particulier à la traduction du texte original de la Bible vers d'autres langues en le traduisant le plus fidèlement possible.

C'est au XVII^{ème} siècle qu'en France avec la parution des traductions de Perrot d'Ablancourt (1849) que ce dernier faisait référence à une anecdote selon laquelle une femme qu'il avait connue était belle mais infidèle. De là apparaissait l'expression connue de nos jours de « belles infidèles » et où l'expression 'infidèle' évoque une remise en cause de toute traduction dite 'libre'. Il est à noter que jusqu'à la fin de la deuxième

²⁷ . Equivalence formelle, un concept très utilisé chez E. Nida (1964) pour distinguer une traduction qui tient compte de la forme et du contenu du texte source, et ce par opposition à l'équivalence dynamique de Nida qui tient à exprimer de la façon la plus naturelle possible le message du texte source au destinataire du texte cible en tenant compte de sa langue, sa culture et sa propre vision du monde.

me caractérisé dominait la scène littéraire et scientifique en Europe et ce particulièrement en ce qui nous concerne chez des traducteurs et des écrivains tels que Luther²⁸ (1483-1546), Pope²⁹ (1688-1744), Le Conte de Lisle³⁰ (1818-1894) Léopardi³¹ (1798-1837), etc.

Cependant, G. Steiner signale dans *Après Babel* (1978) que Cicéron dans *Libellus de optimogenere oratorum* (l'An 46 avant JC) préconisait déjà qu'il ne fallait pas traduire 'verbum pro verbo', soit du mot-à-mot. De sa part, Saint Jérôme³² ou le patron des traducteurs de son temps insistait sur le fait qu'il ne fallait pas traduire du mot-à-mot. Il écrivait: '*verbum pro verbo, sed sensum exprimere de sensu*' (Vulgate : 222) où il semble insister sur le sens beaucoup plus que sur les mots.

Dans son *Traité sur La manière de bien traduire d'une langue en l'autre* (1540) E. Dolet exprimait la même idée en insistant, entre autres, sur la primauté du sens du texte et sur la nécessité de la compréhension dans la traduction. Il mettait également en garde les traducteurs de son

²⁸. Martin Luther (1483-1546). Théologien et réformateur allemand. Moine augustin très préoccupé par l'idée du salut, il s'astreint à de sévères mortifications et joue aussi un rôle diplomatique dans son ordre, qui le délègue à Rome en 1510.

²⁹. Alexander Pope (1688-1744). Poète britannique. Ses poèmes didactiques (*Essai sur la critique, Essai sur l'homme*), héroï-comiques (*la Boucle volée*) et satiriques (*la Dunciade*) font de lui le théoricien et l'un des meilleurs représentants du classicisme.

³⁰. Charles Marie Leconte, dit Leconte de Lisle (1818-1894). Poète français. Adeptes d'une poésie impersonnelle et intemporelle (*Poèmes antiques*, 1852 ; *Poèmes barbares*, 1862), il groupa autour de lui les écrivains qui constituèrent l'école parnassienne. (Académie française.)

³¹. Giacomo, comte Leopardi (1798 – 1837). Écrivain italien. Il passa des rêves de patriotisme héroïque (*À l'Italie*, 1818) au lyrisme douloureux des *Chants* (1^{re} éd. : 1831), qui mêle au sentiment de l'infini devant la nature celui de la désillusion à l'égard de la société des hommes.

³². Saint Jérôme (Dalmatie, vers 347 - Bethléem 419 ou 420). Père de l'Église latine. Il se consacra principalement à l'étude de la Bible, dont il donna une traduction en latin (Vulgate) et dont il fit de nombreux commentaires. Il fut aussi un propagateur de l'idéal monastique. On le représente comme pénitent au désert ou retirant une épine de la patte d'un lion.

ne produise une traduction erronée si l'on s'enfermait dans la traduction du mot par mot.

J. Amyot³³ pour sa part avait en tête le souci de compréhension du public de son époque pour lequel il s'appliquait à rendre accessible Plutarque et Longus en commentant et en expliquant ce dont il pensait que le lecteur aurait du mal à saisir et à comprendre. Pour ce faire, il convertissait les mesures, les objets, les formules de politesse en embellissant le style du texte cible. E Cary (1956, *La traduction dans le monde moderne*. Genève, Georg) disait à ce sujet qu'Amyot était un traducteur 'moderne' parce qu'il a su établir un lien entre la traduction et le but fixé à cet effet, à savoir chercher la clarté par rapport au public visé et en même temps être fidèle au texte de départ.

G. Mounin (1963, dans *Les Belles Infidèles*, rééd. 1994) soutient que le XVII^{ème} siècle caractérise de la période des belles infidèles. Il explique que leur origine est historique et sociale du fait qu'on ne faisait que mettre à l'écart tout ce qui n'était pas en accord ou en harmonie avec ce qui se faisait à l'époque, c'est-à-dire remplacer les mœurs, les idées, le style et les approches des anciens traducteurs par des critères de l'époque pour que les textes soient accessibles au public. Mounin insiste sur le fait que la fin de l'ère du mot-à-mot que représentaient les belles infidèles était liée à l'histoire car elle était déterminée par son époque. Il soutient qu'au début du XIV^{ème} siècle la réaction contre les belles infidèles prenait la tournure d'un retour au mot-à-mot. Ce sont les traducteurs de St Jérôme, Grégoire et Collombet qui en 1827 défendaient la littéralité comme condition sine qua non de la fidélité. Selon Mounin, Grégoire et Collombet dans *Lettres de*

³³ . Jacques Amyot (1513 -1593) Humaniste français. Il fut précepteur, puis grand aumônier de Charles IX et d'Henri III, et évêque d'Auxerre. Par ses traductions savantes et savoureuses de Plutarque (*Vies parallèles*, 1559), de Longus et d'Héliodore, il eut une immense influence, de Montaigne à la Révolution française.

t de belles infidèles toute traduction qui ne se plie pas à l' 'exactitude littérale'.

Dans sa traduction de *l'Iliade*, Le Conte de Lisle (1840) avance que « *le temps des traductions infidèles est passé. Il se fait un retour manifeste vers l'exactitude du sens et la littéralité* » (p. 97). Mounin explique que Le Conte de Lisle entend par 'littéralité' le fait de conserver dans la traduction les façons de penser, de sentir, de parler, d'agir, de vivre, ... des grecs anciens que les belles infidèles avaient presque supprimées. Pour Le Conte de Lisle, l'attachement à l'original est d'ordre strictement historique et non pas d'ordre linguistique. Il voulait par là ressusciter la culture grecque, rompant ainsi avec les clichés des belles infidèles et inaugurant une autre façon de traduire les auteurs anciens.

Mounin (Ibid) distingue deux façons de traduire. La première donne la priorité au texte d'arrivée (à la langue, à l'époque ou à la civilisation). La seconde donne la priorité au texte de départ (à la langue, à l'époque ou à la civilisation). Mounin appelle ces deux façons de traduire « les verres transparents » et les « verres colorés » (1963 : 135).

- Pour les « verres transparents » on remarque que certains traducteurs effacent complètement l'originalité de la langue étrangères en ignorant l'époque ou la civilisation d'origine, rapprochant ainsi le texte de l'époque de la traduction et de la civilisation vers laquelle on traduit ; c'est ce qui l'ambition des belles infidèles.

- Pour les « verres colorés » il s'agit de traduire du mot-à-mot en respectant les formes originales (sémantiques, morphologiques, stylistiques) de la langue étrangère et en faisant en sorte que le lecteur

out d'abord été rédigé dans une autre langue, à une autre époque, dans une autre civilisation.

La notion de fidélité a toujours été objet de controverse. Ceci d'autant plus qu'elle n'a pas à notre sens une définition terminologique dans le domaine de la traduction. Ce n'est vers la fin de ses travaux sur la Théorie Interprétative de la Traduction que Danica Seleskovich par exemple essaye de dresser une taxonomie des concepts opératoires dans le domaine de l'Interprétation / Traduction tels que 'discours' 'sens' 'champs sémantique', 'bagage cognitif' 'compléments cognitifs' et 'fidélité' entre autres³⁴.

Le philosophe espagnols J. Ortega y Gasset³⁵ (1883-1955) définit la traduction comme une 'opération utopique' car il y a une grande distance entre les langues, une grande difficulté que le traducteur éprouve en passant de l'une vers l'autre. Pour Ortega, traduire comme parler sont utopiques car la langue ne nous permet pas de dire tout ce que nous pensons. La traduction ne peut être un « double », une « répétition » de l'original mais un genre littéraire à part, différent des autres genres avec ses propres normes et ses propres finalités. C'est pourquoi la traduction n'est pas l'œuvre en elle-même mais seulement un chemin qui mène vers l'œuvre (c'est-à-dire le texte original).

³⁴. Dans: F. Israël et M. Lederer : *La Théorie Interprétative de la Traduction Tome 1 : Genèse et développement* Ed. Lettres modernes, Minard, Paris-Caen, 2005, pp.36-55

³⁵. José Ortega y Gasset (1883-1955). Philosophe et écrivain espagnol. Essayiste, sociologue (*la Révolte des masses*), il a fondé la *Revue de l'Occident* et rénové la philosophie espagnole.

en Schleiermacher (1813) dans son essai où il signale que la traduction est un mouvement qui va dans deux directions opposées : soit on conduit l'auteur à la langue du lecteur, soit on conduit le lecteur à la langue de l'auteur. Ortega s'inscrit en faveur de la deuxième possibilité. Il souligne :

« Solo cuando arrancamos al lector de sus hábitos lingüísticos y le obligamos a moverse dentro de los del autor, Hay propiamente traducción » (1932 : 208)

Puisque les langues sont différentes, Ortega pense que le traducteur a deux possibilités : donner la priorité à la langue de départ ou donner la priorité à la langue d'arrivée. Il opte pour la première option car selon lui, le but de la traduction est de sortir de la langue de la traduction pour aller dans les limites de l'intelligibilité de cette langue, vers celles dans laquelle s'exprime l'auteur.

Pour Mounin (1963) les problèmes théoriques posés par la traduction ne peuvent être éclairés que dans le cadre de la théorie linguistique (ce qui est tout à fait opposé à la position de D. Seleskovich dans *Interpréter pour traduire* (1984) et *Pédagogie raisonnée de l'Interprétation* (1989). Ce dernier explore les apports de la linguistique dans le but de légitimer la traduction en tant qu'opération linguistique. Il analyse les problèmes posés par la structure du lexique, la connotation, les universaux du langage, etc. Son travail est centré en fait sur les langues au moment où Seleskovich et Lederer s'attachent à la compréhension, au discours, au sens et à la mémoire interprétative.

notre sens une activité à caractère discursif puisque nous traduisons toujours des textes avec l'intervention du sujet traducteur qui dans son métier est un spécialiste de la traduction, un praticien des langues et non un spécialiste en linguistique.

Maurice Pergnier dans *Les fondements sociolinguistiques de la traduction* (1978 : 237)³⁶ avance :

« Traduire consiste à remplacer un message par un message (ou une partie) énoncé dans une langue par un message équivalent énoncé dans une autre langue ».

Nous assistons alors à un déplacement des problèmes théoriques de la traduction de la langue vers le message.

Pour juger une traduction, Pergnier (Ibid, p. 256) pense qu'il ne faudrait pas chercher au niveau des équivalences de signifiés mais au niveau de la situation de réémission du message qui est la situation et qui confère un sens au message. Il n'est donc pas question pour lui d'un attachement à la langue de départ ou à la langue d'arrivée, mais d'un attachement au destinataire de la traduction.

J.R. Ladmiral pense que 'toute théorie de la traduction est confrontée au vieux problème philosophique de Même et de l'Autre : le texte cible n'est pas le même que le texte original, mais il n'est pas non plus tout à fait un autre. Il en est de même pour la fidélité à la lettre ou à l'esprit.

³⁶ . Pergnier, Maurice (1978). *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*. Honoré Champion, Paris 489p.

Meschonnic³⁷ (1973) pense qu'il est nécessaire d'élaborer une théorie de la traduction des textes qui serait conçue comme de la « translinguistique » car traduire, comme écrire est selon cet auteur une activité translinguistique en rapport avec la langue, l'inconscient, l'idéologie, l'histoire, etc. qui ne peut être théorisée par la linguistique de l'énoncé. C'est pourquoi la théorie de la traduction devrait s'inscrire dans la « poétique » (selon lui l'épistémologie de l'écriture) et non dans le cadre de la linguistique appliquée.

H. Meschonnic pense qu'on traduit toujours des textes et que le texte traduit ne peut être transparent par rapport à l'original :

« Si la traduction d'un texte est structurée – reçue comme un texte, elle fonctionne texte, elle est l'écriture d'une lecture-écriture, aventure historique d'un sujet. Elle n'est pas transparence par rapport à l'original » (1981 : 44)

Il est clair que tous les problèmes de la traduction résident dans le rapport entre mot et sens. Meschonnic explique :

« ... de Cicéron et Saint Jérôme jusqu'à nos jours, le problème de savoir quel degré et quelle qualité de fidélité sont requis du traducteur demeure une naïveté ou un mensonge philosophique. » (1981 : 47)

Il postule une polarité sémantique mot / sens et il s'interroge ensuite sur la meilleure façon d'exploiter l'espace qui les sépare.

³⁷. Meschonnic, H.(1973) : *Pour la Poétique II, Epistémologie de l'écriture, Poétique de la traduction*. Paris, Gallimard. Egalement dans Meschonnic, H.(1981) : *Traduire la bible, de Jonas à Jona. Langue Française* 51, 35-52.



ales et la Fidélité

Nous commencerons par un cas très révélateur des traductions que nous appellerons pour la convenance « à sens unique », c'est-à-dire des traductions spécialement faites dans un but bien précis et qui malheureusement ne tiennent nullement compte de la « fidélité ». Ce genre de traduction seraient pardonnables si elles étaient faites par des néophytes de la traduction ou des traducteurs nouvellement initiés. Auquel cas, nous attribuerons leur manque de « fidélité » à leur « ignorance » ou « erreurs de jeunesse ».

Le problème devient tout autre lorsque cette traduction « dite fidèle » est faite par des « experts » et elle dénie tout sens de fidélité entre le texte source et le texte cible. Ceci est fait dans un but délibéré. Le cas qui nous vient à l'esprit et qui à notre sens a eu des répercussions « néfastes » sur le développement des événements dans l'Histoire d'un Peuple. Citons par exemple - entre autres- la signature du traité dit « Traité Desmichels » du 26 février 1834 et celui dit « Traité Bugeaud » du 30 mai 1837, connu communément sous le nom de « Traité de la Tafna ». Des erreurs historiques sont relevées également dans la confusion entre l'appellation de ces deux traités. Certains historiens sont même arrivés à dire que le 'Traité Desmishels' était le « Traité Bugeaud » et que ces deux traités ne représentaient en fait qu'un seul. Ceci, malgré les dates de signatures de ces traités qui sont à des étapes historiques différentes -1834 et 1837 - de l'Histoire de l'Algérie Coloniale et qu'il a fallu attendre le célèbre livre de Charles Cockenpot intitulé *Le traité Desmichel* publié à Paris en 1924 pour faire la part des choses. Mais là n'est pas notre propos. Nous voudrions centrer l'exemple sur les fameuses références à l'*Oued Khadra* et à l'*Oued*

ins n'ont pas la même connotation, à savoir «
verte » en français alors que le deuxième veut dire « petit torrent ».

5.2 La Fidélité au Sens

La diversité des peuples, donc des langues, rend la tâche du Traducteur un peut compliquée car ses attitudes devant un texte peuvent être doubles :

1. Soit céder la priorité à la langue d'arrivée.
2. Soit donner la priorité à la langue de départ.

Il y a là deux postures ou démarches. En ce qui nous concerne, nous optons pour la deuxième démarche, car nous considérons que le but de toute approche traductrice c'est d'outre passer les mots pour ne garder que le sens, l'idée qui s'en dégage et par là essayer d'atteindre les limites de l'intelligibilité de la langue de l'auteur, c'est-à-dire celle dans laquelle il s'exprime.

L'acte traductif revête un caractères discursif , et la traduction reste une opération qui s'exerce sur des textes concrets.

Maurice Pergnier (Ibid) pense dans ce même contexte que traduire consiste à remplacer un message énoncé dans une langue par un autre qui soit équivalent à son tour dans une autre langue. Nous passons alors de la langue vers le message. Cette approche est purement sociolinguistique et

transcende en même temps et la langue de départ et celle d'arrivée pour ne s'attacher, ne viser que le destinataire de cette traduction.

Pour sa part, J.R. Ladmiral (1979) considère qu'à toute théorie de la traduction se pose un problème d'ordre philosophique: celui du même et de l'autre. Il explique que le texte n'est pas le même que celui de l'original mais il n'est pas non plus tout à fait un autre. C'est de là que surgit le problème du concept de fidélité, à savoir: être fidèle à la lettre ou à l'esprit.

Henry Meschonnic (1973) postule à partir d'une démarche «translinguistique», qu'il est nécessaire de poser les bases d'une théorie de la traduction des textes. Selon cet auteur, traduire tout comme écrire, relève de la «translinguistique», car en rapport avec la langue, l'idéologie, l'Histoire, la psychologie (l'inconscient), etc.

Meschonnic (1973 : 37) écrit :

« De Cicéron et Saint-Jérôme jusqu'à nos jours, le problème de savoir quel degré et quelle qualité de fidélité sont requis du traducteur est demeuré une naïveté ou un mensonge philosophique. il postule une planté sémantique mot/ sens et s'interroge ensuite sur la meilleure façon d'exploiter l'espace qui les sépare ».

La TIT pose une dichotomie franche entre le mot (la langue) et le sens que prend ce dernier une fois contextualisé (dans un texte ou un discours). La langue est sujette à une grande virtualité, le sens ne l'est pas.

pourquoi il dépasse les mots pour désigner des espaces extralinguistique précis. Le sens qu'acquiert un mot dans une situation de parole n'a pas toutes les significations potentielles qu'il possède dans une langue. Son sens devient alors plus étroits et plus complet. Il se construit, il n'est jamais donné de prime a bord , car il dépend de plusieurs facteurs dans sa constitution (contexte, situation extra linguistique, etc.). Il convient dans ce cas de rappeler que la face verbale d'un énoncé n'est jamais réellement explicite car une partie de son sens est fonctionnelle et elle dépend de la situation et de l'apport cognitif.

Il suffit de voir qu'il y a plusieurs possibilités de désigner la réalité extralinguistique pour se convaincre que l'on ne peut être réellement fidèle. Il ne faudrait pas alors perdre son temps à vouloir chercher inutilement des correspondance en langue, vu que tous les mots sont en réalité intraduisibles et qu'il faudrait les intégrer obligatoirement dans un contexte. Traduire veut dire alors chercher le sens véhiculé dans un texte, et c'est là le rôle du traducteur : tantôt récepteur tantôt émetteur. Il intervient de façon directe sur le texte en y projetant sa personnalité, en faisant intervenir dans son approche et dans son analyse, son propre contexte culturel, sa propre vision du monde, son éthique etc. pour interpréter le sens. Il est tout aussi vrai que la langue, le contexte et la situation pour ne citer que ceux-la lui permettent de découvrir le sens, qui souvent pose des problèmes d'instabilité. D'est à cet égard que Paul Valéry (1936 : 72) écrit :

*« Il n'y a pas de vrai sens d'un texte, pas d'autorité de l'auteur
quoi qu'il ait voulu dire, il à écrit ce qu'il a écrit; une fois publié,*

*appareil dont chacun peut se servir à sa
guise et selon ses moyens. ».*

Pour lui, l'instabilité du sens c'est d'assigner à un même objet verbal des sens différents, voire contradictoires, et il pense que cette instabilité est plus que présente, plausible surtout dans les écrits poétiques, dans le discours philosophique, dans les textes religieux, etc.

C'est en réalité la rencontre d'un vouloir dire et d'un vouloir faire qui font le sens que le locuteur veille à transmettre. Un sens est contenu dans une grande partie dans l'implication qui caractérise le discours quel qu'il soit, car le texte, comme le soutient Paul Valéry et d'autres, n'est qu'un tissu de non-dits. Il peut être à caractère littéraire (visée esthétique) où l'auteur suppose au moment de la rédaction un savoir partagé de son lecteur, ou il peut procéder à une économie du langage ou bien il utilise un langage détaillé non nécessaire à la compréhension du dit.

Eco (1985) classe les textes en deux catégories selon leur degré d'ouverture ou de fermeture. Ainsi, est fermé tout écrit univoque dont le dispositif prévu par l'auteur n'autorise qu'une seule interprétation tel qu'un mode d'emploi, une recette culinaire, une prescription médicale, etc. Il fait remarquer qu'à ce niveau le degré de l'instabilité du sens est minime, voire nul. Par contre est ouvert tout texte plurivoque, prêtant à des lectures plurielles. L'exemple qu'il cite par excellence est celui du domaine romanesque.

C'est en fait cette approche du contact qu'a le lecteur avec le texte qui peut produire le sens. Cela suppose une intervention active, nécessaire

Le texte, comme le souligne Eco (1985), est un mécanisme paresseux, et c'est ce fait là qui est à l'origine de l'instabilité du sens.

L'intervention du lecteur peut s'avérer périlleuse car destructrice du sens original si ce dernier prend toutes les libertés en traduisant le texte car l'effet des charges émotionnelles, à savoir l'identité du lecteur, son vécu, son idéologie, ses carences psychologiques, sa propre philosophie existentielle, etc. peut influencer de manière très négative l'acte traduisant et par voie de fait le sens ainsi que la structure du texte dans sa forme et dans son fond.

Effectivement, si en interprétant le texte le lecteur laisse de côté le dit de l'auteur et va supposer son intention en posant des hypothèses sur ce qu'il suppose comme implicite et tacite comme c'est le cas dans les débats politiques où la projection idéologique de l'interprétant est plus que manifeste, on aura une traduction non seulement des plus mauvaises mais surtout on sera en présence d'une dérive totale et par conséquent d'une destruction pure et simple du texte original.

Pour éviter que cela ne se produise, le traducteur doit s'effacer devant le texte à traduire. Il doit mettre de côté son identité, sa subjectivité, son affectivité, ses appartenances tant sociales, économiques que culturelles. C'est alors qu'il sera en position de reformuler ce qu'il a lu en négociant bien sur entre les exigences de l'original et ce qu'offre la langue cible.



mulation et de réexpression on parle de deverbalisation d'un vouloir-dire d'une langue vers une autre. C'est ce dernier qui est exprimé dans un discours en faisant intervenir les connaissances d'ordre linguistique ou non linguistique du traducteur en mettant en relief tout ce qui est implicite et explicite dans le texte et de là adapter le tout aux connaissances supposées de l'autre.

D. Seleskovitch expose lors d'un colloque en 1981 et pose une distinction entre « l'intentionnalité » qui selon elle est le but d'un énoncé et le sens de ce dernier . Elle écrit à ce propos, « Jamais un traducteur ne traduira ' il y a un courant d'air' par 'fermer la fenêtre', car 'il y a un courant d'air' représente le sens qu'exprime le dire de l'auteur. Tandis que 'fermer la fenêtre' serait prendre en compte l'intention de ce dernier qui n'est pas explicitée et reste qu'on le veuille ou pas à l'état de l'hypothèse; alors que le sens constitue l'objet réel de la traduction.

Pour mettre en exergue la signification que prend un mot dans une langue et le sens qu'il acquiert dans un discours, D. Seleskovitch (1981) donne cet exemple :

*« ... porte reste porte lorsque dans un autobus un voyageur crie :
la porte !... Le conducteur comprend alors le sens de ce mot de
façon apposée selon la situation:*

*- S'il a refermé la porte trop tôt en empêchant une personne de
descendre, il rouvrira la porte.*

- S'il à oublié de la fermer en démarrant, il la refermera. »

là une double intention:

- Une intention de faire, c'est-à-dire de descendre du bus.
- Une intention de faire faire, c'est-à-dire de faire ouvrir la porte .

Elle conclut que la langue ne dit pas tout et qu'une partie de ce qui est signifié doit être compris par l'autre bien au-delà des mots et expressions.

Et c'est dans ce même sens que Kerbrat-Orecchioni³⁸ (1990 : 112) écrit :

« Le Sens n'est pas toujours explicitement désigné et réexprimé dans la traduction; il est question là de l'implicite, un dit véhiculant dans un contexte énonciatif précis, un sous-entendu dont le décryptage implique un calcul interprétatif » .

En définitive le discours n'explicite comme on l'a vu qu'une partie du sens qu'il laisse à comprendre c'est ce que M. Lederer (1984 : 38) à appelé «Le Principe de la synecdoque».

Pour elle traduire n'est pas opéré au niveau du sémantisme des mots en utilisant des correspondances préétablies entre les langues mais plutôt par la compréhension - la déverbalisation - et la reformulation d'un compris.

³⁸. Kerbrat-Orecchioni, Cathérine (1990). Les interactions verbales, Tome 1. Paris, Armand Collin.

ou de faire faire comme exposé supra laisse à l'interlocuteur la possibilité de l'interprétation. La preuve est que le passager du bus en disant « la porte ! » , considère le chauffeur comme étant rationnel et conscient qu'à l'arrêt il doit ouvrir les portes et qu'au départ il doit les fermer. Cependant, la communication peut échouer ou produire presque un non sens si une des deux parties refuse de communiquer. Exemple :

- La fenêtre est ouverte. (en hiver)
- Oui, lui répond son frère en quittant l'appartement (sans la fermer).

Pour la TIT, l'intention du locuteur dépasse les limites du vouloir-dire et considère ce dernier comme étant objectivement saisissable à travers les significations linguistiques pertinentes associées aux compléments cognitifs .

On conclura que Le texte est le produit toujours mouvement, d'une effectuation conjointe de l'auteur et du lecteur. Cela veut dire que le sens est en perpétuel devenir. Il se construit à chaque fois et ou il faut une complicité double et un partage d'information d'une situation donnée entre des interlocuteurs, comme il leur faut présupposer les connaissances de leur interlocuteur. Il en ressort que le sens est élastique et qu'il est le produit d'échange dialogique tout en supposant que de part et d'autre il y a une volonté de construire le sens.

Traduction

Le but d'une traduction c'est fondamentalement d'être fidèle à l'original dans l'acte traduisant. La question qui se pose est de savoir comment être fidèle? Tout simplement en étant conforme à l'original. Il est question d'établir un lien d'identité entre un texte de départ et sa traduction tout en assurant un invariant: le sens, qui est le produit d'un acte de parole. La reproduction d'un sémantisme reste quelque chose d'accessoire, de périphérique, car une traduction n'est guère un « double » (reproduction de l'original). Dans cette perspective, il est clair que nous sommes loin de la notion du transcodage.

Le but de l'opération traduisante n'est pas de produire un « même » que l'original mais plutôt l'expliquer et de l'extrapoler. Ceci ne veut nullement dire que le but de cette opération est de produire un « autre ». Nous considérons que les objets réels ne peuvent être identiques qualitativement sans se confondre. Il est vrai qu'en parlant de notion d'identité on pose de facto un problème philosophique ; celui de l'unique c'est-à-dire être unique au moment ou toutes les thèses soutiennent le particularisme, l'individualité, les caractéristiques etc.

Les Hommes sont au pluriel, les langues le sont aussi. D'ailleurs on parle de typologie des langues, de ramifications, de registres partant des langues et de leurs origines diverses aux différences régionales à l'intérieur d'une même langue.

C'est alors que l'identité ne peut qu'être une identité du sens; ce produit est la somme de plusieurs facteurs:

Ce qu'on sait

deux variantes

On insistera à ce niveau de notre réflexion sur le fait qu'il ne peut y avoir d'identité absolue ou totale entre un locuteur et un récepteur partant du fait que l'homme est multiple en lui-même (Le conscient et l'inconscient).

Et comme il n'y a pas et ne peut y avoir une vérité : « la Vérité », mais des vérités, il n'y a pas non plus une lecture mais des lectures à tout les niveaux (de l'évident à l'abstrait). Nous pouvons conclure qu'il n'y a pas donc une interprétation unique mais des interprétations possibles. Il ne faut pas penser que l'identité entre un original et sa traduction doit être absolue, comme il ne faut pas croire qu'un manque d'identité peut entraver la communication car celle-ci dépend de :

- d'un hypothétique savoir partagé.
- d'un savoir thématique.
- des connaissances de contexte.
- d'un savoir linguistique.
- d'un savoir culturel.
- d'un savoir Anthropologique.
- d'une connaissance historique.

Parler d'identité absolue c'est parler, raisonner dans l'utopie. Poser le problème de l'identité en traduction c'est parler de sens et d'identité de ce dernier. C'est alors que la différence des langues n'est qu'une difficulté à surmonter.

venir et le sens se construit aussi : il est dynamique car il est le produit d'un mouvement mental perpétuel de succession d'idées, de notion et de concepts mais aussi d'hypothèses et surtout de déductions raisonnées dans la logique. Delisle écrit (1982 : 78)

« Pour arriver à découvrir le sens d'un énoncé en situation de communication et à le réexprimer dans une autre langue, le traducteur procède par raisonnement analogique. Ce travail de prospection des ressources expressives de la langue d'arrivée consiste à procéder à des associations successives d'idées et à des déductions logiques (inférences). La réflexion avance par étapes successives, mais sans nécessairement suivre une trajectoire rectiligne. »

Le sens reste de nature non- verbal. C'est la somme en réalité du vouloir -dire d'un auteur qu'il faudra par la suite expliciter par le biais des moyens qu'offre la langue d'arrivée. Il existe deux types d'équivalences:

1. Equivalences de nature transcodables qui sont liées à un apprentissage linguistique, assimilé et mémorisé et qui permet de comparaître entre les langues. Ce sont des équivalences répertoriées dans les dictionnaire bilingues.

N.B : En parlant d'approche de transcodage en traduction, on parle plus de reconnaissance que d'interprétation des éléments constituant le texte à traduire .



xtuelles. Ce sont des équivalences dynamiques car elles permettent de rechercher et de créer le sens.

N.B : C'est justement la somme de ces deux types d'équivalences qui constitue l'acte traductif . Cependant, il est utile de signaler que pour les défenseurs de la TIT une traduction doit comporter une petite partie d'éléments transcodables car le but de toute traduction reste toujours la recherche et la reproduction du sens non-verbal.

Le sens est une synthèse entre le linguistique et le non-linguistique; entre ce qui est dit et ce qui n'est pas dit. C'est à travers le rapprochement entre le sens compris par le traducteur et le vouloir-dire de l'auteur que la traduction se produit. Tout texte offre des indices sous forme d'informations permettant la saisie du sens. Il est recommandé de s'éloigner le plus possible de l'emprise du transcodage et d'essayer d'utiliser le génie de la langue d'arrivée.

Pour qu' une traduction soit acceptable, il faudrait être fidèle à la fois au vouloir-dire de l'auteur, fidèle à la langue d'arrivée et enfin fidèle au destinataire de la traduction. Il nous apparaît qu'il n'y a pas d'opposition franche entre le mot et le sens, entre la lettre et l'esprit. Ils sont solidaires et complémentaires. C'est ce que soutient la TIT où elle suggère une non opposition mot-sens et elle propose la démarche suivante:

- Comprendre
- Dévebaliser
- Réexprimer

is est cette synthèse non verbale du processus de compréhension.

C'est par souci de fidélité que l'on pose une dichotomie entre une traduction dite «littérale» et une traduction dite «libre». La traduction littérale a comme objet la langue du texte; elle est basée sur le mot-à-mot, la phrase-par-phrase. C'est une démarche qui ne voit pas l'intérêt de déverbaliser pour réexprimer. La Traduction libre permet l'interprétation du vouloir-dire d'un auteur et elle laisse au traducteur une plage de liberté pour aller loin dans sa reformation du dit.

Le Traducteur est sujet à une double contrainte. Il doit se situer entre le vouloir- dire de l'auteur et les possibilités qu'on offre la langue vers laquelle il traduit. Et pour se libérer, la TIT lui offre la démarche suivante:

- Comprendre.
- Déverbaliser le sens compris.
- Réexprimer ce sens.

Ce sont ces opérations mentales qui permettent au traducteur de se libérer et d'être fidèle dans sa reconstitution du sens.

Une fidélité unique, celle du sens, même s'il se construit de manière différente selon que le texte soit poétique (rime, connotation, ...) ou technique (terminologie, information, ...) , le sens reste une synthèse d'un processus de compréhension du récepteur. C'est pourquoi le traducteur, grâce à son savoir faire et ses connaissances synthétiques, se cherche une méthode efficace lui permettant de traiter le texte à traduire tout en étant



traductive et ce quel que soit la nature du texte en question. Il paraît plausible que le rapport entre le texte original et sa traduction ne soit pas de nature linguistique mais plutôt de sens. Ceci revient à dire que le traducteur doit aussi être fidèle au sens et non aux mots qui s'y attachent. Le même processus s'applique pour l'identité et l'équivalence en traduction. La variété des langues ne pose pas réellement un obstacle de taille à la transmission du sens car ce dernier est de nature non linguistique.

Nous pouvons conclure que toute traduction est possible. C'est simplement qu'on ne peut pas le faire, c'est-à-dire que l'on ne peut pas traduire toutes les langues tout en les conservant. Nous sommes obligés d'interpréter le texte pour le traduire en veillant à assurer les limites du sens que le texte offre ainsi que l'effet que l'auteur veut produire à travers son texte.

Nous considérons pour notre part qu'être fidèle en traduisant un sens suppose une compréhension - une déverbalisation suivie d'une réexpression -. C'est la démarche interprétative ; une démarche purement mentale mais aussi standard qui s'applique à toute acte traductif. Pour ce faire, le traducteur doit avoir :

- Une bonne connaissance de la langue A et de la langue B.
- Un esprit d'analyse et de synthèse.
- Une bonne connaissance du milieu socioculturel pour lequel il traduit.
- Une compétence à évaluer le niveau de compréhension du destinataire.

et le Sens

Le principe de Grice (1975), connu également sous le nom de « Maximes » de Grice est un concept utilisé initialement en Philosophie pour définir le sens et que l'on retrouve en linguistique et plus spécialement en Pragmatique. Ce principe constitue la base de toute analyse de la relation entre le sens de la phrase et le sens du locuteur. Il développe l'idée de la systématisation dans le langage humain en termes de rationalité dans l'action humaine et plus particulièrement la place du sens dans la communication (écrite ou verbale).

Grice (1975) s'inscrit dans la perspective d'Austin (1962) et celle de Searle (1969) qui décrivent la relation entre le discours direct et le discours indirect. Ils s'intéressent en premier lieu au sens de la phrase beaucoup plus qu'à la phrase en tant forme de représentation linguistique du langage. L'idée centrale est que pour dégager le sens au niveau du discours, on ne doit pas faire un lien direct entre la forme linguistique et le sens d'une phrase parce que celle-ci peut porter en elle un sens intentionnel exprimé à travers un discours direct.

Grice (1975) s'intéresse alors à la distinction entre le dire et le sens du dire. C'est-à-dire, comment un interlocuteur peut-il déceler le sens implicite dans un discours et comment peut-il supposer que l'auditeur comprend et saisi ce sens implicite ou intentionnel. C'est dans cet esprit qu'il essaye de découvrir les mécanismes qui régissent le sens. Il donne l'exemple suivant pour démontrer qu'il ne faut pas se cantonner dans la forme de la phrase pour saisir le sens et l'intention du locuteur.

teille de lait ?

- Je vais au Supermarché dans cinq minutes.

Dans cet exemple, quelqu'un qui écoute ce dialogue va normalement comprendre que A. veut dire qu'il n'y a plus de lait et que B. veut dire qu'il y en aura dans quelques minutes. C'est-à-dire qu'il va acheter du lait.

On pourrait comprendre ce dialogue également comme étant un ordre (indirect). C'est-à-dire A. « Pourquoi n'y-a-t-il pas de lait ? » B. « Désolé, mais je vais en chercher dans cinq minutes. ». Ce sont des exemples de communication comme ceux-là qui ont mené Grice (1975) à proposer son Principe Coopératif, composé de quatre Maximes qui doivent réguler et éviter l'implication et l'intention dans un acte de communication verbale.

Le Principe Coopératif se résume ainsi : « *La contribution du locuteur doit respecter le contexte du discours et son orientation au moment de l'interaction (verbale ou non verbale)* ». Pour cela, il postule quatre maximes comme nous l'avons dit ci-dessus et qui sont :

- Le Maxime de la Quantité : ne pas être plus informatif qu'il n'en faut. Ne pas donner plus d'information que celle requise dans le discours.
- Le Maxime de la Qualité : ne pas dire ce que l'on croit faux. Ne pas dire ce pour lequel il n'y a pas suffisamment d'évidence adéquate.
- Le Maxime de la Pertinence : être pertinent et précis dans le discours.
- Le Maxime de la Manière : éviter l'opacité et l'ambiguïté dans l'expression. Être bref et ordonné.

Il existe une façon de communiquer que l'on pourrait appeler standard et qui est acceptée de tous. Selon lui, lorsque nous parlons (écrivons) ou écoutons nous supposons que ce qui est dit ou écouté est vrai et qu'il comporte l'information ou les informations nécessaires à la compréhension. Si une phrase n'est pas conforme à son modèle (Maximes), il ne s'agit pas de déduire qu'elle représente un non-sens mais plutôt qu'un ou plusieurs de ses maximes ont été violés ou que le Principe Coopératif n'a pas été respecté. Selon Grice, un exemple comme celui de B. cité supra est révélateur d'une situation implicative où le locuteur n'as pas été coopératif dans l'interaction verbale.

Les Maximes de Grice (1975) ne font pas l'unanimité surtout chez les linguistes qui le critiquent d'avoir rejeté un élément fondamental du langage et qui est le discours indirect.

Dans toute communication, les interlocuteurs sont tenus de respecter un certain nombre de règles régissant cette dernière. C'est ce que le pragmaticien Grice appelle des « maximes ». Pour lui une conversation est un comportement humain rationnel, un acte de communication obligeant les interlocuteurs à respecter des règles de communication et à se montrer coopératifs.

5.5 La Fidélité : entre Sens Voulu et Sens de l'Énoncé

La communication suppose que les deux partenaires prédisent le savoir de l'autre en fonction de la relation spatio-temporelle qui les unit. L'émetteur voulant transmettre son vouloir-dire en adaptant ses connaissances et son message au savoir supposé de son interlocuteur.

ir réussisse cette démarche, c'est-à-dire l'énonciation du sens voulu ou le sens du dire, il lui faut évaluer à juste titre le savoir du destinataire et de là proportionner l'explicite de sa formulation par rapport à ce qu'il laisse de non-dit. C'est ce que soutient Lederer (1984 : 22).

Dans le même ordre d'idées, U. Eco (1985) pose qu'un texte est un tissu d'espaces blancs à remplir par un destinataire. Ces espaces blancs sont laissés volontairement et pour deux raisons :

1. *Un Texte est un mécanisme paresseux (économique) qui vit sur la plus-value du sens que le destinataire introduit.*
2. *Au fur et à mesure qu'un texte passe de la fonction didactique à la fonction esthétique, il laisse au lecteur l'initiative interprétative ; autrement dit, un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner.* (Eco, 1985, pp. 66.67) .

Le Vouloir-dire quelque'il soit se cristallise par la désignation d'idées, d'arguments, de sentiments par le biais de phrases, de paragraphes ou de chapitres. Pour cela, les connaissances tant linguistiques qu'extra-linguistiques sont nécessaires. Ainsi, le texte devient logique et cohérent et c'est ce qui connote la compétence communicative de l'auteur.

Le Discours qui s'intercale entre la vouloir-dire et le compris est la verbalisation du vouloir - dire de l'émetteur en énoncé. Le discours n'est pas la langue dont il est fait, il la dépasse. Le locuteur essaye d'extrapoler

ents. Pour ce faire, il utilise la langue mais seulement pour renvoyer vers un sens car la langue est la composante verbale donc la partie explicite de la communication. A celle-ci s'ajoute de toute évidence une partie implicite, les compléments cognitifs non-dits c'est-à-dire ce qui est censé être su par les interlocuteurs. En définitive, nous dirons que le sens du message est la rencontre entre l'explicite et l'implicite.

Un explicite est composé de signifiés qui permettent de transmettre un vouloir- dire et un implicite composé de connaissances supposées du destinataire. Le sens résulte par conséquent de la rencontre entre une partie verbale explicite et une partie non verbale implicite du texte.

L'implicite autant que l'explicite sont fonctionnels, c'est-à-dire qu'ils dépendent du degré de recoupement des connaissances présumées et connues du destinataire et celle de l'émetteur : moins ces connaissances se recoupent, plus l'émetteur doit être explicite. Inversement, plus ces connaissances se recoupent avec celles de l'émetteur, plus il lui faut être implicite. C'est cette rencontre entre une formulation linguistique qu'on a dit explicite et les compléments cognitifs implicites qui permet au destinataire de saisir le sens d'un texte. C'est ce que l'on appelle un acte de communication réussi.

Le destinataire intègre la langue dans ses connaissances non verbales pour saisir le sens. La rencontre de compléments cognitifs, c'est-à-dire l'ensemble de connaissances et d'expériences extra-linguistiques et qui participe à la compréhension du sens et de signes linguistiques constituent le sens. Le destinataire doit intercepter le non-dit, saisir les informations

rtir des informations implicites et explicites et de là capter le vouloir-dire de l'auteur .

De telles démarches prouvent que la traduction est multiple. Soit elle consiste en la conversion d'une langue en une autre, c'est-à-dire la transposition d'une langue à une autre des mots pour lesquels il y a des correspondance préassignées, soit elle consiste à faire passer le sens et les effets de forme d'un texte dans un autre texte. Il est clair que l'approche interprétative s'intéresse plus à l'équivalence communicative et c'est pourquoi qu'elle refuse le transcodage en tant que méthode générale de traduction de textes. Cependant elle envisage que la traduction puisse porter sur des niveaux de langue. Autrement dit, le transcodage est admis quand le but de l'opération traduisante vise à décrire les structures d'une langue ou bien que nous avons à transmettre la signification première des mots et ce pour des raisons d'ordre étymologique, éthnolinguistique ou comparatif .

Partant de la vision interprétative, la traduction porte sur des texte inscrits dans des situations de communication réelles. Transmettre le sens véhiculé suppose d'abord sa saisie (le comprendre) et de là se l'approprier grâce à un ensemble de facteurs dont :

1. La connaissance de la langue.
2. La connaissance extra-linguistique, c'est-à-dire le sens traité, le lien, le but du message, le milieu social etc. qui sont des éléments qui permettent de construire le sens.

En recherche traductive, le traducteur dépasse ou passe sur le lien qui relie les signifiants aux signifiés grâce à ses compléments cognitifs et il greffe aux signes graphiques un sens qui déborde au-delà de la somme des signifiés. Ce qui revient à dire que le vouloir-dire d'un émetteur est autonome par rapport aux éléments de la langue.

L'opération qui consiste à transformer la langue en discours et au moment de la reformulation du sens dans la langue (B) on pose un problème d'ordre méthodologique en traduction car comme le suppose M. Lederer (1981),

« Il s'agit de se détacher de l'emprise des significations sensoriellement présentes pour trouver des énoncés conformes aux caractéristiques que l'autre langue reconnaît comme pertinents pour exprimer la même idée. » (1981 : 371) .

D. Seleskokitch (1976) écrit pour sa part :

« Si traduisible que soit un mot ou une expression , il reste interprétable en fonction du contexte » (1976 : 78)

Elle poursuit plus loin :

« Si deux langues offrent un même mot pour designer un même objet et même s'ils sont transcodables, il n'est pas sûr que le traducteur retienne cette correspondance comme solution lors du passage de la langue au discours. » (1976 : 83)

ence traductionnelle qui est décrite par M. Pergnier (1980) comme suit :

« Il y a deux types de compétence : une proprement linguistique relevant de la capacité de maniement et de comparaison de deux systèmes linguistiques, l'autre permet de mettre en relation la première compétence avec une situation de parole. » (1980 : 384)

En parlant du savoir-faire du traducteur, J. Delisle (1982 : 32) expose deux facultés: une capacité interprétative qui permettrait au traducteur de dégager le sens et les effets de forme, et l'autre consiste en la capacité réexpressive, c'est-à-dire pourquoi réexprimer clairement ce qu'il a compris.

Au niveau linguistique, tout énoncé renvoie à des concepts tandis qu'au niveau du texte il renvoie à des réalités. Ces réalités peuvent être d'ordre culturel, social, politique, littéraire, historique, religieux, législatif ou moral de deux langues voire de deux communautés, de deux sociétés. Le traducteur doit basculer entre ces deux niveaux pour déceler leur façon de voir, d'être, de penser, c'est-à-dire de tout typisme.

5.6 La Fidélité au Sens : la Démarche Interprétative

Le concept de «fidélité» est bipolaire : fidélité à la lettre de l'original ou fidélité à l'esprit (aux idées). En l'absence de correspondances préétablies entre les langues et en plus du fait que les signes disparaissent au fur et à mesure que le discours prend forme la TIT privilégie le sens, le vouloir-dire. Dès lors l'intraduisibilité des mots n'altère aucunement l'acte

l d'un texte car le but escompté est la
compréhension du « dit ».

La TIT pose une dichotomie franche entre le sens et la signification. Autrement dit, elle distingue entre l'acte de parole et la langue. On déduit par là qu'être fidèle aux significations en langue revient à dire trahir le vouloir-dire du locuteur.

Lederer écrit à ce sujet³⁹

« Il n'y a pas de compromis possible; ou bien on est fidèle aux signes linguistiques et il faut sacrifier la fidélité au sens contextuel, ou bien on est fidèle au sens contextuel et on dispose alors d'une liberté relative pour choisir les formes propres à l'exprime. »

L'interprétation comme la traduction n'est pas un acte virtuel ou abstrait. C'est au contraire une démarche mentale consciente visant à rétablir l'équilibre de la communication entre un locuteur et un destinataire qui n'arrive pas à accéder au sens des mots.

Seleskovitch⁴⁰ soutient que la Théorie du sens place la traduction dans une situation de communication. Elle écrit :

« Le but que l'interprète se fixe est de transmettre le message avec une fidélité absolue, c'est-à-dire de le faire comprendre à

39 Lederer, N. La traduction, transcoder ou réexprimer ? Interpréter pour traduire, Paris, 1984, p.32.

40 Seleskovitch, D., L'interprète dans les conférences internationales, Paris, 1968, p.168.

*n que l'ont compris ceux qui écoutaient
l'orateur en direct. » (1968 :168)*

5.6.2.1 La fidélité et la compétence traductionnelle

La compétence traductionnelle suppose une compétence extra-linguistique car dans sa recherche du sens, le traducteur fait appel à des éléments extérieurs aux énoncés. J. Delisle (1982) distingue deux éléments solidaires dans la compétence traductionnelle : le savoir-faire et le savoir tout court. Il écrit :

« Traduire est un savoir-faire (traduire et réexprimer) exposant sur un double savoir (linguistique et encyclopédique). » (1982 : 198-276).

Le savoir-faire d'un traducteur constitue un trait d'union entre une faculté interprétative et une capacité réexpresive. Une mixture entre une tentative d'interpréter un texte original pour cerner le sens et une démarche visant à la réexpression d'un compris pour restituer la charge émotionnelle du texte.

5.6.2 La fidélité et le savoir en traduction

5.6.2.1 Les connaissances linguistiques

Au-delà des connaissances thématiques supposées chez chaque traducteur, celui-ci doit maîtriser les deux langues dans lesquelles la traduction s'opère, car le contraire peut s'avérer fatal à la construction du

is. On ne peut pas tout traduire car il y a des éléments qui sont impossibles à traduire comme c'est le cas d'un mot n'ayant pas son équivalent dans l'autre langue. C'est alors que se produit le non-sens et par conséquent une inacceptabilité due à un illogisme dont elle fait état.

5.6.2.2 Les connaissances thématiques

Elles représentent l'ensemble des réalités auxquelles renvoie le texte que l'on traduit et sur lesquelles repose pour une partie non négligeable le succès de l'opération traduisante. Les connaissances thématiques constituent un préalable à toute appréhension ou réexpression du sens. Faute de quoi, l'approche d'un texte devient caduque et sans résultat traductif.

5.6.2.3 La compétence interprétative du traducteur

En abordant la question de la compétence interprétative du traducteur Meskowitchz (1974) écrit :

« ...L'architecte sait calculer et faire construire un immeuble. L'ingénieur doit calculer ou construire un pont, un réacteur nucléaire, un avion, une machine outil, etc. L'économiste établit la théorie d'un phénomène, analyse une situation, propose une politique. Le traducteur doit avoir une connaissance de compréhension ; il lui faut acquérir le langage utilisé et les principes appliqués par le spécialiste, car alors seulement il lèvera l'ambiguïté, résoudra la polysémie atteindra le Vouloir dire et pourra ainsi l'exprimer ». (1974 : 72)

compétence interprétative du traducteur qui lui permet de comprendre un sujet quelque soit sa nature, de saisir le sens véhiculé et de le réexprimer aux moyens que lui offre la langue dans laquelle il traduit. Il doit intégrer entre le mot de l'original et son équivalent dans l'autre langue, les connaissances auxquelles renvoie l'énoncé. C'est dans cette perspective que ses compétences interprétatives peuvent l'amener à produire un texte dit fidèle à l'auteur et au contenu de son produit (texte ou énoncé) dans la langue cible.

5.6.2.4 La capacité de réexpression du traducteur

En interprétation, le traducteur est tenu de posséder de grandes compétences et un vaste savoir tant linguistique que thématique. Comme il doit avoir assimilé tous les enjeux de l'acte interprétatif, car la réexpression du message original dans la langue d'arrivée n'est pas une simple affaire. Elle est immédiate et irréversible et elle permet de juger si ce dernier a été fidèle à l'énoncé ou au sens voulu de l'orateur.

En traduction, le travail est plus simple car le traducteur peut rectifier, peut relire, prendre le temps de comparer, d'analyser, de chercher dans un dictionnaire si nécessité oblige, etc. Dans la phase de reformulation qui comporte l'étape de la reverbération par exemple, le traducteur a largement le temps de procéder à une éventuelle analyse justificative. D'où l'impact du temps sur la fidélité. Effectivement, plus on a du temps pour traduire, plus on révise et reformule notre réexpression pour qu'elle soit la plus fidèle possible à l'original.

Le temps de revêtir le sens ou les effets de forme dégagés du texte original en des signifiants propres à la langue d'arrivée. Ceci ne veut pas dire que la tâche d'un traducteur est sans peine car son approche est pénible et son intervention sur le texte est longue, voire multiple. Il doit vérifier si les équivalences retenues sont conformes au sens tel qu'exprimé dans l'original et à la stylistique de la langue d'arrivée entre autres.

En plus de toute cette opération traduisante, le traducteur doit procéder à une évaluation qualitative de son texte, voire le degré d'intelligibilité de la formulation du texte produit et par conséquent juger par lui-même du degré de fidélité du produit de son opération traduisante.

J. Delisle (1982) essaye de démontrer que l'analyse justificative est une double interprétation. Il écrit :

« La première survient entre la saisie des concepts et leur réexpression et vise à dégager les idées du message; la seconde s'intercale entre la réexpression et le choix d'une solution finale et a pour but de vérifier si les signifiants provisoirement retenus rendent bien compte de ces idées. Cette appréciation qualitative d'une traduction est aussi un raisonnement. L'activité traduisante comporte donc une double interprétation. L'une prend appui sur les signes originaux, l'autre sur ceux de la langue d'arrivée. Une fois actualisés les essais de solution, les équivalences provisoires, le sens est l'unique objet de cette double interprétation. » (1982 : 45)

n ou Fidélité au Sens

Il nous semble que l'un ne va pas sans l'autre. Le rapport est un rapport de complémentarité, un rapport presque philosophique car c'est ce sémantisme recouvert par le mot qui me permet dans une large proportion, d'imaginer de construire des hypothèses donc de déduire et d'être en définitive dans une situation dite de discours. C'est cette mixture, ce passage à l'abstrait (langue) vers le réel (le discours) qui fait l'acte interprétatif, l'acte traductif ; c'est là l'intérêt même de la TIT.

5.7.1 La fidélité et les mots transcodables

Il y a deux démarches traductives qui sont à la fois indépendantes et interdépendantes : il y a le transcodage des mots véhiculés dans le discours et il y a la traduction de leurs sens. La traduction technique reste la meilleure illustration de la traduction mécanique où le travail consiste à apprendre les correspondances pré-établies des termes techniques dans la langue d'arrivée et de là procéder au transcodage.

G. Vognier (1989) écrit dans ce même sens :

« Le discours scientifique n'admet ni transformation ni réécriture, ce qui exclut toute intervention interprétative de la part du traducteur. » (1989 : 26)

Et il ajoute :

« Dans la forme la plus objective du discours scientifique il ne peut y avoir qu'une seule énonciation possible, quelque soit l'émetteur, son lien d'origine, sa personne... »(Ibid)

et la T I T

La TIT soutient la thèse selon laquelle tous les mots sont intraduisibles, car leur signification ne se recoupe jamais entièrement entre eux et que les équivalences sont nécessaires et sont produites en fonction du sens qu'acquiert un mot dans une situation du discours.

Seleskovitch (1975) situe l'opération de transcodage sur le plan des correspondances alors que l'interprétation, pour elle, consiste à retrouver des équivalences entre des textes ou des discours.

Lederer (1984) souligne, en distinguant entre l'interprétation et le transcodage, que :

« Il faut encore et toujours souligner qu'en traduction il n'existe pas d'équivalences donnée à priori de quelque terme que ce soit en dehors des mots définis comme traduisibles ». (1984 : 136)

Seleskovitch⁴¹ écrit à propos du mot :

« Qui passe du niveau de la langue à celui de la parole sans prendre de sens autre que celui que lui confère le code ».

Durieux⁴² (1986) écrit en faisant allusion au terme « transcodable » en interprétation et en traduction que l'interprète a plus de liberté, plus de

41 Seleskovitch, D., *Langage, Langue et mémoires*, Paris, 1975, p.31

42 Durieux, c, *Fondement didactique de la traduction technique*, Paris, 1986, p .22

la réexpression par rapport au traducteur, car l'opération de l'interprétation s'enchaîne dans la rapidité et dans la spontanéité, ne permettant pas à un auditoire de capter une anomalie lexicale ou grammaticale soit elle ; mais qu'il faille que le sens soit extrapolé, explicite de la manière la plus claire. Elle écrit à ce sujet :

« Pour la réexpression, le fait que la perception du message soit éphémère chez l'auditeur qui conserve en mémoire le contenu et non la forme, joue cette fois en faveur de l'interprète. » (1986 : 22)

Ce dernier doit apprendre et ne pas oublier les correspondances pour les termes (techniques) car nécessaires et si c'est le cas, il perdra ce raccourci et sera dans l'obligation de s'attarder dans de longues explications pour combler le vide laissé par l'absence des termes correspondant dans la langue d'arrivée; ce qui lui portera préjudice, car il prendra un grand retard, fatal d'ailleurs, sur le reste du discours qu'il interprète.

Un texte ou un discours technique véhicule généralement un grand pourcentage de mots transcodables : c'est ce qui peut poser problème pour un interprète s'il ne possède pas de connaissances suffisantes sur le sujet technique qu'il doit interpréter, même si en réalité ce dernier n'est pas le destinataire réel du message et n'est que la courroie de transmission du discours.

L'interprète aura du mal à saisir les termes techniques et leur enjeu dans le discours pour établir leur correspondance dans la langue qu'il



erre de personne du domaine et attentifs au déroulement de l'interprétation. Il est donc tenu de concentrer toute son attention à l'écoute pour bien suivre le déroulement du discours afin de saisir les termes dans la clarté et de faire intervenir sa formation et son expérience. En somme, il doit faire appel à son savoir pour arriver à établir les correspondances nécessaires à son passage d'une langue à l'autre et par la même occasion surmonter les éventuels obstacles qu'il pourrait rencontrer le temps de l'interprétation.

Lederer nous illumine dans ce sens lorsqu'elle écrit :

« Pour l'interprète qui doit le percevoir, le mot technique a pour caractéristique d'être un mot rarement entendu, plus rarement encore utilisé. Pour le spécialiste, au contraire, ce mot est parmi ceux qu'il utilise le plus fréquemment: c'est donc pour lui un mot simple et il le traite comme on traite tous les mots courants c'est-à-dire rapidement et sans souci particulier d'articulation »⁴³.

(1984 : 139)

5.8 La Fidélité et La Réexpression du Sens

Il y a deux approches connues d'ailleurs : une théorie fondée sur le transcodage qui ne prend pas en ligne de compte la situation de communication dans laquelle se produit le discours et qui favorise plutôt une traduction en langue basée sur les connaissances linguistiques du traducteur sans plus. La deuxième démarche appelée théorie interprétative

43 Lederer, M, la traduction simultanée in interpreter pour traduire, Paris, 1984, p.139



la transcodage en expliquant que la réexpression consiste en la reproduction d'un sens assimilé et que l'enjeu consiste en la transmission par le traducteur d'un vouloir-dire, parfois complexe, à de nouveaux destinataires.

Seleskovith⁴⁴ écrit :

« Je n'appelle pas consciemment des mots qui décriraient ma pensée, mais je greffe mes mots sur le savoir que je suppose exister chez mon interlocuteur... » (1973 : 107)

Et elle ajoute :

« La même pensée ne retombe pas automatiquement sur les mêmes mots, mais se canalise différemment selon les circonstances ». ⁴⁵ (Ibid)

Dans ce même ordre d'idée Lederer⁴⁶ écrit :

« Quelle que soit l'exactitude avec laquelle le traducteur saisit lui-même le sens de l'original, si sa traduction est obscure, c'est-à-dire si elle ne permet pas la constitution d'unité de sens dans le temps normal de la perception, le récepteur ne sera pas en mesure de dégager l'idée de l'énoncé. » (1984 : 42)

⁴⁴ Seleskovich, D., Vision du monde et traduction in Etudes de linguistique appliquée 12, Paris, 1973, p. 107.

⁴⁵ Ibid

⁴⁶ Lederer, M. , Implicite et explicite in Interprétative pour traduire, Paris, 1984, p. 42



Le traducteur-interprète doit s'assurer de la compatibilité du message avec la compétence d'assimilation et de compréhension de son destinataire. Faute de quoi, la traduction ou l'interprétation restera virtuelle, vague et incomprise. Pour la TIT tout texte ou discours s'adresse à un destinataire et où celui qui parle et celui qui écoute participent de la même manière à un échange de mots, d'idées donc de sens; c'est là presque une convention. Ce n'est qu'en étant conscient de ce processus que le traducteur ou l'interprète peut aboutir à des degrés de fidélité.

5.8.1 Les compétences locutoires

La communication dépend de la compétence du locuteur, comme de celle de l'auditeur. Il leur faut partager les mêmes compétences, à savoir :

- Une compétence linguistique
- Une maîtrise d'un certain vocabulaire
- Une maîtrise des règles grammaticales conventionnelles
- Des compétences locutoires grâce auxquelles le sujet parlant utilise sa langue de la manière la plus pertinente et qui lui permettent de savoir adapter sa parole à la situation et par voie de conséquence aux interlocuteurs qui représentent l'objet de la communication et la finalité de toute traduction.

mplicite

Galisson et Coste (1976) définissent « l'implicite » en ces termes:

« Se dit d'un énoncé ou d'un discours dont l'interprétation nécessite le recours à des éléments situationnels extralinguistiques. » (1976 : 64)

En effet pour saisir le sens d'un énoncé il faudrait avoir recours à des compléments cognitifs fournis par le contexte, la situation et le savoir extralinguistique. Le sens et le vouloir- dire représentent l'objet du transfert d'un traducteur vers un destinataire de façon à ce qu'ils soient compris par ce dernier. Pour être fidèle au texte dans cette démarche traductive, il faudrait que le traducteur aligne le texte initial sur les connaissances du nouveau destinataire, sans quoi il y aura un vide communicatif, car un acte de parole ne se déroule jamais dans le virtuel ou dans l'absolu.

Delisle⁴⁷ écrit dans ce sens :

« Le traducteur de métier ne traduit pas des mots ou des phrases in abstracto, mais toujours des textes réels destinés à un public défini. Ces messages sont circonstanciés et se plient à des contraintes multiples découlant du rédacteur, de la nature du texte et des destinataires. » (1982 : 42)

Pour être fidèle dans son travail, c'est-à-dire dans sa reformulation de l'original, le traducteur doit veiller à ce que le message de l'auteur soit bien

⁴⁷ Delisle, J., L'analyse du discours comme méthode de traduction, Ottawa, 1982, p.42.

destinataire est étranger de par sa culture, sa vision du monde, de sa perception de la réalité partant du spirituel, du philosophique au linguistique, à l'auteur. Et c'est le maintien de la même quantité d'informations, la prise en compte des différences culturelles, sociales, idéologiques, linguistiques et historiques qui lui permettra d'inscrire sa traduction dans la clarté et l'acceptabilité et par voie de fait être fidèle à l'original.

E.Nida (1964) écrit à ce sujet :

« Il faut s'assurer que la densité du contenu ne dépasse pas la capacité de compréhension du récepteur. Lorsque le degré de difficulté du texte augmente en raison d'une insuffisance des connaissances extralinguistiques, c'est au traducteur d'intervenir pour rétablir l'équilibre, en reformulant le message. Il doit veiller à ce que le contenu cognitif soit transmis en tenant compte des connaissances probables des destinataires. » (1964 : 148)

Nida évoque la notion d'équivalence dynamique qui est au centre de l'opération traduisante. Traduire c'est manipuler deux langues, c'est pénétrer virtuellement par le biais de connaissances personnelles deux communautés linguistiques, c'est imaginer deux cultures, mais c'est aussi essayer d'établir un équilibre, un maintien de l'équivalence entre deux messages : celui de l'original et celui de sa traduction. Le traducteur doit aller plus loin que d'essayer de maintenir et de créer des équivalences. Il doit imaginer ses lecteurs, supposer leur compétences linguistiques, thématiques, locutoires...Il doit prévoir leurs réactions (texte de nature spirituelle, idéologique...), s'il veut atteindre son auditoire, ses lecteurs et s'il veut être fidèle.

*« Le traducteur [...] doit tenir compte de l'origine du texte à ré
exprimer, de sa nature et du public (lecteurs visés). » (1982 : 49)*

Le traducteur à un rôle capital, il doit intervenir d'une manière très active en adaptant et en reformulant pour transmettre le même sens véhiculé dans l'original. Sa tâche est active car en présence d'un écart culturel entre lecteurs du texte original et les destinataires de la traduction. Il doit se montrer spécialiste en communication transculturelle et assurer la transposition de tout un héritage culturel en face d'un texte littéraire ou historique pour ne citer que ces deux là.

5.9 La Fidélité et l'Instabilité du Sens en Traduction

Danica Seleskovich⁴⁸ (1982) nous enseigne que :

*« Les mots n'ayant de sens qu'en association avec des
compléments cognitifs, notionnels et émotionnels, le sens d'un
discours ne sera totalement communiqué que si l'expérience de
l'interlocuteur, donc sa mémoire cognitive et émotive, coïncide
intégralement avec celle de l'orateur pour une instance de
discours donnée. A l'inverse, le sens d'une instance de discours
ne sera pas du tout compris et sera réputé incommunicable si
aucun complément (cognitifs ou affectifs) de l'interlocuteur n'est
identique à ceux qui constituent la toile de fond sur laquelle le*

48 Delisle, J., L'analyse du discours comme méthode de traduction, Ottawa, 1982, p.23

entre l'incommunicable et l'identification
total se situent tous les degrés de la compréhension et de
l'incompréhension ». (1982 : 23)

Effectivement le sens relève du texte, du discours et il reste l'unique objet de la traduction. Ce qui importe c'est sa construction, sa réception et sa transmission. Toute cette démarche est du ressort du traducteur et son rôle est déterminant, car à la fois récepteur et émetteur. Le traducteur doit éviter de se projeter dans sa traduction. Il doit pouvoir se démarquer du texte original et observer un maximum d'objectivité.

La traductologie fait appel à d'autres disciplines pour s'en inspirer telles que : la sémantique, la sémiotique, la linguistique du texte, la communication, la psychologie, la philosophie et la poétique. Ce sont là des sciences voisines de la traductologie et qui peuvent lui rendre service et permettre de produire des textes fidèles à l'original.

Paul Valéry (1936) explique :

*« Il n'y a pas de vrai sens d'un texte, pas d'autorité de l'auteur
quoi qu'il ait voulu dire, il a écrit ce qu'il a écrit. Une fois
publié, un texte est comme un appareil dont chacun peut se servir
à sa guise et selon ses moyens. »* (1936 : 243)

Un même objet verbal peut acquérir différents sens et c'est là son instabilité. Parfois cela peut s'étaler du différent au contraire d'un sens. La plurivocité du sens est à l'origine d'un conflit dans l'interprétation, car le sens cesse d'être précis, unique et définitif. Ceci est manifeste surtout dans

phiques, religieux et même juridiques. Le débat est ouvert: le dit, le non dit, l'intention, l'interprétation, la réalité, la vérité.

Pour notre part nous cherchons des réponses dans la linguistique textuelle, la sémantique et la sémiotique et ce pour mettre en exergue le fonctionnement des textes et voir par la même occasion les possibilités ainsi que les limites de la compréhension et de la communication. Ceci étant, notre but final est de savoir quelle peut être l'incidence de l'instabilité du sens sur le processus traduisant.

5.9.1 Instabilité et construction du sens

C'est la somme du Vouloir-dire et Vouloir-faire du locuteur qui produisent le sens et que ce dernier veut transmettre. Ceci se réalise en passant par des enjeux tels que l'implication qui souvent caractérise le discours et qui généralement est faite de non-dits. Le locuteur préfère des raccourcis et n'exprime pas toute sa pensée du moins en surface. La raison pourrait être pour des visées esthétiques lorsqu'il s'agit de textes littéraires.

Par ailleurs Eco (1968) parle de texte fermé et de texte ouvert. Est fermé tout écrit unique et dont le dispositif prévu par l'auteur n'autorise qu'une seule et unique interprétation : le mode d'emploi, la recette de cuisine, ou un contrat. Dans ce cas de figure il y a absence totale d'instabilité du sens. Est ouvert tout texte plurivoque, prêtant à des lectures plurielles (le domaine romanesque par exemple). Ceci ne veut nullement dire qu'il faut dénaturer les propos de l'auteur ou déstructurer son texte.

préhension du sens

C'est le contact du lecteur avec le texte qui peut constituer et produire le sens. Ceci se réalise à condition que ce dernier arrive à dégager et soustraire du texte sa substance significative sans se laisser bernier par sa subjectivité, ses goûts, son identité, son idéologie, sa spiritualité..., autant de projections susceptibles de causer la déconstruction totale du texte initial.

Il en ressort que le lecteur peut modifier et ce de la manière la plus radicale l'orientation d'un texte. Cela dépend de son degré d'ouverture et c'est là le risque et la raison majeure de l'instabilité du sens.

C'est cette libre interprétation qui a fait que le lecteur va au-delà du « dit » initial pour essayer de contenir l'intention consciente, voire inconsciente, du locuteur. Un exemple illustratif serait les textes politico-idéologiques et leur interprétation en traduction.

Pour conclure, il nous apparaît que le sens est une donnée à géométrie variable en raison de l'interprétation de facteurs tout aussi endogènes qu'exogènes. Il s'agit donc de saisir la notion du sens et dans quelle mesure nous devons le délimiter en tant que traducteurs ou Interprètes pour pouvoir non seulement appréhender, déverbaliser et reverbaler ce sens dans sa réexpression dans la langue cible –en tenant compte bien sûr non seulement des facteurs linguistiques mais aussi et peut-être surtout les facteurs extralinguistiques-. C'est dans cette perspective que nous pensons qu'il serait possible de parler de « *fidélité au sens* » et que cette notion de « fidélité » soit pré-définie car comme nous l'avons discuté

prête non seulement à confusion lorsqu'elle est associé à la notion de littéralité, d'authenticité, de fidélité à la lettre, de fidélité à l'esprit, etc. mais aussi qu'elle est souvent utilisé comme un terme englobant en traduction, c'est-à-dire qu'elle peut avoir plusieurs ramifications de sens, donc plusieurs interprétations. Il nous paraît qu'il faille la définir dès le départ avant de traiter d'un texte ou d'un énoncé en traduction et par voie de fait se positionner en tant que transmetteur d'un message d'une langue vers une autre par rapport à cette notion. Cette dernière doit être comprise dans un sens –ou dans un autre - non seulement par le traducteur ou l'interprète mais aussi, et c'est là notre point de vue- par le destinataire du texte. Pour ce faire, nous suggérons qu'il y ait un répertoire de définitions de cette notion, qui représente un concept opératoire de taille dans la traduction, pour permettre au traducteur averti (spécialiste) et au néophyte ou initié à l'activité traduisante de se positionner, d'éclaircir et de saisir dès le départ ce qu'il entend par « fidélité » en traduction. Car, comme nous l'avons vu ci-dessus, rien ne nous interdit d'être fidèle par transcodage interposé lorsque nous sommes devant un texte technique ou hautement spécialisé. C'est pour cela que nous jugeons qu'il faudrait introduire cette notion de fidélité entre la traduction linguistique et la traduction interprétative tout comme l'étude du sens et de la signification dans nos programmes en Traduction et ce surtout comme Unités fondamentales dans le cadre d'un cursus LMD.

CONCLUSION

Ce travail sur la notion de fidélité entre la traduction linguistique et la traduction interprétative s'inscrit dans le cadre de la Théorie Interprétative de la Traduction. Celle-ci soutient que la libre transmission du sens est garantie de la fidélité en interprétation et ce par opposition à la démarche linguistique. Il y a là sujet à polémique et par voie de fait controverse et débats contradictoires qui ont marqué les deux dernières décennies en France et à l'étranger (Europe et Etats-Unis en particulier). Effectivement, nous sommes en présence de ceux qui soutiennent l'hypothèse selon laquelle il est nécessaire d'être fidèle aux formes de l'original et ceux qui défendent l'hypothèse d'une fidélité à l'idée, donc au sens du texte original.

Nous avons essayé de mettre en relief dans notre travail la démarche du transcodage qui envisage la traduction comme une simple transposition entre des correspondances linguistiques. Cette approche propose une fidélité en toutes circonstances. C'est ce qui fait, selon les fervents défenseurs de cette approche, son efficacité et son succès. Pour assurer une fidélité, il suffirait de maîtriser les correspondances adéquates et appropriées entre les deux langues. C'est là une démarche rigoureuse et scientifique selon les défenseurs de cette approche qui voient dans le sens une instabilité et même un résiduel de la langue parcequ'il ne peut pas être étudié, analysé « scientifiquement » à l'exception de sens tels que l'oxygène sous sa forme H_2O_2 ou l'hydrogène sous sa forme H. Par contre,

Un exemple peut changer de sens au sein d'une même langue, d'une langue par rapport à une autre, d'une culture par rapport à une autre ou même d'une civilisation par rapport à une autre selon que cette dernière est patriarcale ou matriarcale. Cette tendance est caractéristique de l'Ecole de Linguistique Américaine et à leur tête Léonard Bloomfield (1930) qui a toujours dénié le sens de tout sens et qu'il le considère comme un résidu de la langue et donc non analysable parcequ'il échappe à la rigueur scientifique.

Notre travail dans la démarche qui s'éloigne des correspondances rigides entre les langues et de la conception de la langue comme une 'liste de mots' car nous considérons que les mots d'une langue ne correspondent pas forcément à ceux d'une autre langue et ce partant du principe de la conception de la réalité et la vision du monde selon notre propre langue ou notre propre gestalt. La démarche dite des correspondances ne prend pas à notre avis les traits désignés et caractéristiques des langues qui ne se recoupent pas forcément et ce surtout dans des cas de langues d'apparemment génétique différents comme nous l'avons vu pour la langue arabe par rapport au français par exemple. De plus, cette démarche conduit dialectiquement à une trahison dans l'acte traduisant.

Les significations des signes linguistiques changent de façon dynamique tout comme la langue qui est de nature dynamique et non statique. Il n'existe donc pas nécessairement de lien entre l'aspect linguistique (la langue) et l'aspect extra-linguistique (l'objet). La pensée, dépassant (débordant) la langue dans beaucoup de situations, prouve que cette dernière n'est pas un simple étiquetage des objets existants. C'est pourquoi il est nécessaire de distinguer entre la langue et la parole car tout

des textes (discours) et non sur la langue qui demeure abstraite. De ce point de vue, la traduction se situe dans le domaine de la parole. Il est question d'une situation de communication qui représente la rencontre d'un vouloir-dire, d'une situation et d'une forme linguistique. C'est alors que nous dirons que du point de vue interprétatif l'intraduisibilité des mots dans une autre langue n'influe pas sur la traduction des textes ou du discours car les signes linguistiques ou les mots disparaissent au fur et à mesure que se déroule le discours. Il est question de compréhension où le sens est créé à partir des mots produits dans un énoncé et de compléments cognitifs qui sont activés dans des situations de parole.

Le sens est donc l'essence de tout acte traductif et il représente l'objet de la fidélité au moment de traduire. Il se construit car à côté des mots nous retrouvons ce qui est non linguistique, l'intonation ou les gestes par exemple pour ne citer que ces deux indices. Ainsi, nous avons conclu entre autres que la fidélité ne porte pas sur les mots mais sur le sens qu'ils véhiculent, car après l'audition de ces mots et la compréhension, il y a oubli des signifiants et on ne garde que l'image mentale du signifié.

Nous avons constaté qu'il n'y a pas de compromis possible : ou bien on est fidèle au signe linguistique et alors on sacrifie la fidélité au sens contextuel, ou bien on est fidèle au sens contextuel et on dispose alors d'une liberté relative pour choisir les formes propres à l'exprimer. C'est ce que nous avons développé dans le chapitre cinq de ce travail.

Nous jugeons, comme nous l'avons discuté dans notre travail, que la Théorie Interprétative de la Traduction repose sur une dichotomie entre le sens et la signification (cf. Chapitre III), entre l'acte de la parole et la

La distinction a permis de mieux saisir le degré de fidélité en se focalisant sur le vouloir-dire du locuteur, c'est-à-dire qu'il faut d'abord le comprendre, donc assimiler le sens transmis pour pouvoir le transmettre aux destinataires.

Nous estimons que la situation de parole est un facteur déterminant dans la compréhension car le sens est fonction de cette situation précise, la fidélité l'est aussi. Ceci revient à dire que le traducteur tout comme l'interprète essaye de créer un équilibre entre un vouloir-dire exprimé par les moyens linguistiques d'un locuteur et des destinataires qui n'ont pas accès à ce moyen de communication qu'est la langue du texte original.

Il n'est donc pas question d'engager un débat sur des problèmes théoriques de la traduction tels que le débat sur l'intraduisibilité de certains mots, débat que nous avons essayé de nous en éloigner dans notre travail de recherche car nous considérons que la théorie du sens sur la traduction dans une perspective de communication dans tout ce qu'elle a de dynamique, d'informatif et de réel. Le sens est une somme d'éléments dynamiques explicites et implicites du discours qui est nécessaire pour une restructuration effective du texte de départ. La parole n'est jamais totalement explicite. Elle est sujette à des suppositions qui mènent à la construction du sens. L'implicite a une importance capitale dans l'expression; c'est pourquoi l'interprète ou le traducteur doit avoir recours à ses compétences élocutoires et linguistiques pour transmettre le sens compris au destinataire. C'est ce que nous avons essayé de développer dans notre Chapitre V. La compréhension permet au traducteur de créer le sens et ce loin des normes linguistiques. Ceci lui permettra de reformuler intelligemment et grâce à ses compétences citées supra le discours de

texte original saisi par le traducteur, ce dernier devient maître du texte et donc créateur de sens dans la langue d'arrivée.

Nous concluons que les limites de la fidélité ne sont pas à chercher dans la non correspondance linguistique mais plutôt dans la non compréhension. C'est pourquoi les compétences linguistiques deviennent secondaires et c'est grâce à une combinatoire de compétences (compréhension et réexpression, par exemple) du traducteur que dépend la réussite de l'acte traductif.

De ce point de vue, la traduction est une opération qui porte sur le sens dans une situation de parole. Elle ne représente pas, à notre sens, une opération de transfert linguistique. C'est dans cette perspective que nous avons essayé tout au long de notre travail de présenter notre problématique sur la notion de fidélité entre la traduction linguistique et la traduction interprétative. C'est dans cette dernière que nous avons trouvé des éléments de réponse à notre questionnement à ce sujet.

GLOSSAIRE

*Ce glossaire est une adaptation du glossaire de Monique C. Cormier
Meta : Journal des traducteurs, vol. 30, N°4, 1985, pp. 353-359 intitulé :
« Glossaire de la theorie interprétative de la traduction et de
l'interprétation. Ce dernier dresse une taxonomie des principaux concepts
terminologiques de la TIT et nous mentionnons dans ce glossaire que les
termes utilisés dans cette thèse. Nous avons ajouté à ceux-là les concepts
opératoires et la terminologie que nous avons utilisés dans ce travail.*

ASSIMILATION DU SENS : Resultat de la transformation de paroles entendues ou d'énoncés inclus dans un sens non verbal, c'est-a-dire dénuées de formes linguistiques.

BAGAGE COGNITIF : Ensemble des connaissances et des experiences acquises par une personne, qui constituent son savoir permanent. Le bagage cognitif relève de la memoire à long terme. Il est actualisé lors de la réception d'un discours ou d'un texte.

COMPÉTENCE TRADUCTIONNELLE : Dans cette compétence il n'est plus question de langue, de sémantisme, de structure..., mais plutôt de tout ce qui est extérieurs aux énoncés, ce qui est extralinguistique. La compétence traductionnelle repose sur le savoir-faire et le savoir lui-même.

COMPLEMENTS COGNITIFS : Eléments de connaissance mobilisés par un énoncé en même temps que les concepts attachés de façon stable aux signes linguistiques. Ils aident le traducteur ou l'interprète à comprendre un texte ou un discours et à en constituer le sens. Les complements cognitifs qui interviennent dans la constitution du sens sont : l'auteur, le contexte verbal, le contexte cognitif, le contexte temporel et spatial, le destinataire, la situation et les connaissances thematiques pertinentes.



Action de constituer ' un souvenir cognitif par integration des trragments successifs de chaîne parlée (ou écrite) reliés à des connaissances antérieures' " (Lederer 1981:50).

CONNAISSANCES PARTAGÉES : Ensemble de connaissances thématiques dont disposent les interlocuteurs et qui leur permettent de communiquer de façon elliptique. Synonyme: SAVOIR PARTAGÉ.

CONNOTATION : Significations secondes apportées par la charge émotive d'un mot, variant avec chaque individu: elles s'ajoutent à la signification conceptuelle d'un mot et à sa charge émotive en langue.

CONTEXTE COGNITIF : Informations que le déroulement du discours apporte à l'auditeur ou celui du texte au lecteur et qui interviennent dans sa compréhension. Le détail des informations qui constituent le contexte cognitif est retenu par la mémoire à court terme. Leur synthèse enrichit le bagage cognitif.

CONTEXTE SPATIO-TEMPOREL : c'est la connaissance du lieu où se déroule et du moment où se produit l'acte de communication.

CONTEXTE VERBAL : Ensemble des mots contenus dans la mémoire immédiate et qui correspondent à l'aspect formel de l'unité de sens. 'Le contexte [verbal], c'est-à-dire la présence simultanée d'un ensemble de mots dans la mémoire immédiate, ...[correspond] dans l'écrit ...à l'empan de l'appréhension visuelle » (Seleskovitch, Lederer 1984 : 44).

CORRESPONDANCE LITTÉRALE : Ce niveau vise la description des structures d'une langue ou la transmission de la signification première des mots. L'opération consiste à juxtaposer dans l'autre langue la signification première des mots.

EMPAN MNESIQUE : Contenance de la mémoire immédiate : quantité d'informations qui peut être appréhendée et retenue momentanément et qui se situe autour de sept ou huit mots. Synonyme: EMPAN DE LA MÉMOIRE IMMÉDIATE.



CTION : Qualité d'une traduction définie par sa valeur d'équivalence avec les sens exprimés par le texte original' et 'par sa conformité à la stylistique de la langue dans laquelle elle s'exprime' (Seleskovitch dans Lederer 1981 : 9). 'Le premier critère juge de son exactitude, le deuxième de son intelligibilité' (Ibid. 1981 : 9).

LANGUE ET DIALECTE : Dans une perspective sociolinguistique ou étude des langues dans leur rapport aux sociétés, le terme « langue » définit tout idiome remplissant deux fonctions sociales fondamentales : la « communication » (c'est au moyen de la langue que les acteurs sociaux échangent et mettent en commun leurs idées, sentiments, pensées, etc.) et l'« identification » (de par son double aspect individuel et collectif, la langue sert de marqueur identitaire quant aux caractéristiques de l'individu et de ses appartenances sociales).

LANGUE ET LANGAGE (1) : Système de signes *doublement articulés*, c'est-à-dire que la construction du sens se fait à deux niveaux d'articulation. On trouve des entités signifiantes (morphèmes et lexèmes, ou monèmes) formant les énoncés et des unités distinctives de sens (phonèmes) formant les unités signifiantes.

LANGUE ET LANGAGE (2) : On distingue la *langue* (système de signes) et le *langage* (faculté humaine mise en œuvre au moyen d'un tel système). La langue doublement articulée n'est qu'un langage parmi d'autres, que rien ne doit privilégier : la faculté de langage est aussi mise en œuvre par d'autres systèmes de signes, comme le geste, le dessin, le vêtement, etc.

LANGUE MATERNELLE : On appelle *langue maternelle* d'une personne la ou les langue(s) que cette personne a apprise(s) dans son enfance au cours de son apprentissage du langage.

LANGUE NATURELLE ET LANGUE ARTIFICIELLE : Si la grande majorité des langues parlées dans le monde sont des langues *naturelles*, qui

et à partir d'états de langue antérieurs, il existe cependant aussi des langues *artificielles* ou *langues construites*, comme l'espéranto, le volapük, l'ido l'interlingua, le lojban, ou encore le klingon, qui ont été créées consciemment par des individus.

LANGUE ET PAROLE : On distingue depuis Ferdinand de Saussure, la langue et la *parole*, c'est-à-dire l'utilisation effective du système de la langue par les locuteurs.

LANGUE VIVANTE ET LANGUE MORTE : Une langue est dite *vivante* lorsqu'elle est utilisée oralement par des personnes dont elle est la langue maternelle, ou par une communauté suffisamment nombreuse - et de façon suffisamment intensive- pour permettre une évolution spontanée de la langue (cas de l'espéranto). On appelle *langue morte* ou *éteinte* une langue qui n'est plus pratiquée oralement comme langue maternelle, mais qui peut être encore utilisée dans certains domaines (tels que la religion). Une langue vivante est rarement un système uniforme et rigide, elle varie généralement selon le lieu géographique (dialectes), le milieu social (sociolectes) et les individus (idiolectes) et, bien sûr, selon le temps (diachroniquement), ce qui fait que, considérée à un moment donné, une langue est toujours en évolution et contient plusieurs états. Par exemple, le système phonologique des langues est en évolution constante, ce qu'étudie la phonétique historique.

LINGUISTIQUE : La linguistique, comme science du langage au sens strict, est donc nécessairement englobée dans une discipline aux objets plus nombreux : la sémiologie ou sémiotique, science générale des signes et de la signification.

MEMOIRE À COURT TERME : Mémoire différée caractérisée par la rétention de souvenirs d'une durée de quelques minutes à quelques heures.

MEMOIRE À LONG TERME : Mémoire différée caractérisée par la rétention de souvenirs d'une durée de plusieurs heures à plusieurs années

MEMOIRE COGNITIVE : Mémoire à court terme caractérisée par une capacité de rétention de souvenirs dé-verbalisés. Les formes linguistiques

bsistent les souvenirs cognitifs. Synonyme :
MEMOIRE CONCEPTUELLE.

MEMOIRE CONCEPTUELLE (MEMOIRE IMMEDIATE) : Mémoire caractérisée par une capacité d'appréhension de sept ou huit vocables et par une durée de rétention, en l'absence de répétition, de deux ou trois secondes. La mémoire immédiate de l'auditeur ou du lecteur ne retient les structures sonores des mots que le temps nécessaire à l'identification des significations appropriées. Synonymes : **MEMOIRE AUDITIVE**, **MEMOIRE VERBALE**, **MEMOIRE OPERATIONNELLE**

MOT TRANDISISBLE : Tout mot correspondant à un concept délimité et dont le sens en discours est identique à sa signification dans la langue. Synonyme : **MOT TRANSCODABLE**.

PRESENCE MNESIQUE : 'Retention par la mémoire immédiate des quelques signes linguistiques qui, chez l'auditeur, constituent la face formelle de l'unité de sens et chez le locuteur l'expression verbale de son idée. » (Seleskovitch, Lederer 1984 :41)

SAVOIR PARTAGE : Signification pertinente de « tout énoncé destiné à un interlocuteur dans un contexte et une situation déterminés. » (Lederer 1981 : 114).

SENS (D'UN MOT) : 'Signification pertinente, telle qu'elle se dégage des significations linguistiques dans l'acte de parole grâce au contexte et aux circonstances dans lesquels s'inscrit le signe. « (Seleskovitch 1975 : 12).

SENS PRAGMATIQUE (D'UN MOT) : Première signification à surgir à l'esprit lorsqu'un mot est lu ou entendu. Le sens premier d'un mot correspond à son acception la plus courante parmi plusieurs acceptions possibles.

SIGNIFICATION (D'UN MOT) : Aire sémantique recouverte par un mot hors contexte. La signification d'un mot correspond à la ou aux acception(s) qu'en donnent les ouvrages lexicographiques (dictionnaires, lexiques, glossaires, etc.).

TUELLE (D'UN MOT) : Traits sémantiques pertinents retenus dans le discours ou le texte par rapport à l'aire sémantique recouverte par un mot hors contexte.

SIGNIFICATION PRAGMATIQUE (D'UN MOT) : Actualisation sémantique individuelle d'un mot dans un contexte donné. Bon nombre de mots sont porteurs d'une signification pragmatique qui leur est conférée par la parole individuelle. Synonyme : **SENS PRAGMATIQUE (D'UN MOT)**.

SITUATION (INTERPRETATION) : Ensemble des éléments non linguistiques perçus en même temps que le discours et qui permettent, lorsqu'ils sont pertinents, d'orienter la compréhension. Pour l'interprète, la situation correspond au cadre physique dans lequel il se trouve, c'est-à-dire à la salle où a lieu l'interprétation, à ce qu'il voit, aux gestes de l'orateur, etc.

TRADUCTION : Action de 'faire passer le contenu d'un texte ou d'un discours [en langue x] dans un autre texte au discours [en langue y].' (Seleskavitch, Lederer 1984 : 136) 2). Résultat du passage du contenu d'un texte ou d'un discours en langue x dans un autre texte ou discours en langue y).

TRADUCTION INTERPRÉTATIVE : Toute l'opération vise un passage, un transfert du sens d'un texte original à celui d'un autre produit par l'acte traductif au moyen d'une recreation d'équivalences textuelles. La TIT cherche à produire l'équivalence communicative ; car son objet premier et dernier est le sens qui ne se produit que dans le cadre d'une situation de communication concrète, voire réelle.

TRADUCTION LINGUISTIQUE : Operation qui a pour but d'établir des correspondances entre deux langues.

TRANSCODAGE : Operation qui a pour but de transposer d'une langue à une autre tout mot ou toute expression pour lesquels il existe des correspondances établies. Synonyme : **TRANSPOSITION**.

UNITE DE SENS : Elément de sens qui subsiste après qu'un énoncé a été lu ou entendu et que s'est produite une réaction cognitive ; cet élément



Le plus vaste. L'unité de sens est déverbalisée. Elle apparaît à l'intérieur de l'empan mnésique, soit à l'intérieur d'un segment d'environ sept ou huit mots. Synonyme : UNITE DE COMPREHENSION.

LE VOULOIR-DIRE (1) : Le Vouloir dire transmet par le biais d'arguments, d'idée dans une logique, dans une cohérence qui doit caractériser l'auteur constitue le discours. L'opération est mentale et où l'auteur doit dépasser le sémantisme des mots, de la langue pour imaginer des contextes où ces mots pourraient s'inscrire. C'est ce produit : l'implicite, le non dit, le non verbal, l'intention ... qui font le message et produisent en grande partie le sens.

VOULOIR-DIRE (D'UN LOCUTEUR) (2) : Sens qu'un locuteur veut transmettre à un interlocuteur au moyen d'un énoncé formulé dans un contexte et dans une situation donnés.

ATTAR, F., (1982). *Le langage des oiseaux*, Paris, Sindbad (Traduit en français du persan *Mantic*).

ATTAR, F., (2002). *La Conférence des oiseaux*, Paris, Seuil. (Adaptation d'Henri Gougaud).

AUSTIN, John Langshaw (1962). *How to Do Things With Words*. Cambridge, Massachusetts. Harvard University Press. Deuxième Edition 2005.

BAKER, Mona (1992). *In Other Words: a Coursebook on Translation*, London: Routledge.

BAKER, Mona (1996). 'Corpus-based Translation Studies: The Challenges that Lie Ahead'. In Harold Somers (ed) *Terminology, LSP and Translation Studies in Language Engineering: in Honour of Juan Sage*, Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins, 175-186.

BAKHOUCHE, Béatrice (2001). 'L'expression de la notion de cercle dans les traductions latines. De la polysémie à la spécialisation.' *Euphrosyne* 29, 2001, pp. 47-58

BALLARD, M., (2005). Éléments pour la structuration de l'équivalence : point de vue traductologique, *Recherches en linguistique et psychologie cognitive*, 21, pp. 135-179

BALLARD, M., (2005). *Éléments pour la structuration de l'équivalence : point de vue*. Edition Seuil. Paris.

BARTHES, Roland (1964). *Essais critiques*. Edition Seuil. Paris.

BASSNETT, Susan & André LEFEVERE (1990). *Translation, History & Culture*. London & New York: Pinter Publishers.

BENJAMIN, Walter (1923). *Die Aufgabe des Uebersetzers*, In Stoerig 1963: 182-195

BERND STEININK (2000). *Bref aperçu des théories contemporaines de la traduction*. Le Français dans le Monde, n° 310 (Mai-juin 2000), pp. 23-27.

BLOOMFIELD, L. (1933) *Language*. New York: Harcourt, Brace, & World.

BOUHADIBA Farouk (2003) « Traduction et structures syndétiques en arabe : le cas de la particule ‘waw’ ». *Bulag* N° 28, Modélisation, systémique, traductibilité, Presses Universitaires de Franche-Comté, France.

CATFORD, J. C. (1965). *A Linguistic Theory of Translation: An Essay in Applied Linguistics*, Oxford University Press.

CATFORD, J.-C. (1965). *A linguistic theory of translation*. Londres, Oxford University Press.

CHESTERMAN, Andrew (1997). *The Memes of Translation. The Spread of Idea in Translation Theory*. Benjamins, 1997. Armin Paul Frank, ed., *An International Encyclopedia of Translation Studies*.

CHOMSKY, N. (1957) : *Syntactic Structures*. Mouton, Paris

CHOMSKY, N. (1965) : *Aspects of the Theory of Syntax*. Mouton. Paris

CORDONNIER, J.L. (1995). *Traduction et culture*. Coll. LAL, Paris, Hatier, Didier

CORMIER, Monique C. (1985). « Glossaire de la théorie interprétative de la traduction et de l'interprétation », *Meta : Journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, vol. 30, n° 4, 1985, p. 353-359.

DELISLE, J. (1982). *L'analyse du discours comme méthode de traduction*. Ottawa

DERRIDA, Jacques (1985,1987). “Des tours de Babel.” *Psyché: Invention de l'autre*. La philosophie en effet. Paris: Galilée. 203–35. Didier.

iotica e filosofia del linguaggio. Turin:

Einaudi.

ECO, Humberto (1968). *La Struttura Assente*. Milano: Bompiani, revue et corrigé dans *A Theory of Semiotics*, Edition 1983.

ECO, Umberto (1962, rév. 1976). *Operta aperta* Milano: Bompiani. Traduit en Anglais par Anna Cangogni *The Open Work* (1989). Harvard University Press.

EVEN-ZOHAR, Itamar (1992). *Translating Literature: Practice and Theory in a Comparative Literature Framework*. New York: MLA.

EVEN-ZOHAR, Itamar (1990). 'Polysystem Theory', *Poetics Today*, 11(1): 9-26.

FRÖHLICHER, Peter(2004). *L'interprétation littéraire aujourd'hui*, N° spécial de *Versant*, composé N° 44-45, 1 vol.,– Genève, éditions Slatkine.

GIDEON,Toury, (1995). *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.

GILE, D. (1995). "Fidelity Assessment in Consecutive Interpretation: An Experiment," *Target* 7-1, pp. 151-164.

GRICE, H.P. (1975). 'La logique et la conversation'. Cole, P. & Morgan, J. (éds.) *Syntax and Semantics*, Volume 3. New York: Academic Press. pp. 41-58.

GY, P.M. (1960). « Collectaire, rituel, processionnel », *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, 44 (1960), p. 458.

HALLIDAY, M.A.K. (1994). *Language in a changing world*. Sidney: Australian Association of Applied Linguistics.

*The Manipulation of Literature: Studies in
Literary Translation*, New York.

HOLMES, James S., LAMBERT, José & Raymond VAN DEN BROECK
(Eds) (1978). *Literature and Translation: New Perspectives in Literary
Studies*, Leuven, Acco.

HUMBOLDT, Wilhelm Von (1836). *Über die Verschiedenheit des
menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwicklung
des Menschengeschlechts*. Berlin: Dümmler.

ISRAËL, F. et M. Lederer (éds) (2004). *La Théorie interprétative de la
traduction*, vol. II. Paris. Didier.

JAKOBSON, Roman (1959/1966). "On Linguistic Aspects of Translation".
On Translation. Ed. Reuben A. Brower. New York: Oxford UP. 232–9.

KIM, Kwang-Hee (2005). "La fidelidad traidora: *El embrujo de Shanghai*
de Fernando Trueba." *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos* 29.2
(2005): 327-45.

LEFEVERE, André (1985). 'Why waste our time on rewrites? The trouble
with interpretation and the role of rewriting in an alternative paradigm', in
Theo Hermans (ed) *The Manipulation of Literature: Studies in Literary
Translation*, London & Sydney: Croom Helm, 215-243.

LEFEVERE, André (1992). *Translation, Rewriting, and the Manipulation
of Literary Fame*. London/New York : Routledge.

LÖRSCHER, W. (1991). *Translation Performance, Translation Process,
and Translation Strategies: A Psycholinguistic Investigation*. Tuebingen,
Gunter Narr

MAILLOUX, Steven (1990). "Interpretation" in Lentricchia, Frank ; Mc
Laughlin, Thomas, eds..– *Critical Terms for Literary Study*.– Chicago ;
London : Univ. of Chicago.

(2001), 'Genres et variations morphosyntaxiques'

Traitements, Paris.

MESCHONNIC, H.(1973). *Pour la Poétique II, Epistémologie de l'écriture, Poétique de la traduction*. Paris, Gallimard.

MESCHONNIC, H.(1981) : Traduire la Bible, de Jonas à Jona. *Langue Française* 51, 35-52.

MOUNIN, G. (1963). *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.

MOUNIN, Georges (réed. 1994). *Les belles infidèles*, Lille, Presses Universitaires de Lille.

NIDA, Eugene, A. (1964). *Toward a Science of Translating*, Leiden, Brill.

NIDA, Eugène, A. et Charles TABER (1969). *The Theory and Practice of Translation*. Leiden, E.J. Brill.

PALMER, Richard, E. (1969). *Hermeneutics*. Evanston.

PÉREZ María Calzada (2005). Applying Translation Theory in Teaching. *New Voices in Translation Studies* 1, 2005, pp. 1-11. *Philosophical Grounds of Rationality*. Oxford: Clarendon Press. Pp 45-106.

RASTIER, F. (1987). *Sémantique interprétative*, Paris, PUF. Seconde édition augmentée.

RASTIER, F. (1989). *Sens et textualité*, Paris, Hachette.

RASTIER, F. (1991). *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.

RASTIER, F. (1995), « Communication ou transmission ? », *Césure*, 8, pp. 151-195.

nes sémantiques et textualité », *Langages*,

103, pp. 99-114.

REIß Katharina (1976,1989). "Text Types and Translation Assesment". In Andrew Chesterman (ed). *Readings in Translation Theory*, Helsinki: Oy Finn Lectura Ab, 115-187.

REISS, Katharina et VERMEER, Hans (1984). *Grundlegung einer Translationstheorie*, Tuebingen : Niemeyer

ROUX-FAUCARD, G. (2005). « Traduction et interprétation ». In "*La notion d'interprétation*", F. Israël et M. Lederer (éds), *La Théorie interprétative de la traduction*. Vol.II. Paris, Didier Erudition, 4^{ème} éd. 2001.

SAPIR, E. (1921). *Language* . New York: Harcourt, Brace, & World.

SEARLE, John (1969). *Speech Acts*. Cambridge University Press.

SEARLE, John (1975). 'Indirect Speech Acts'. In *Syntax and Semantics*, 3: Speech Acts, ed. P. Cole & J.L. Morgan, pp. 59-82. New York: Academic Press. Publié dans *Pragmatics : A Reader*, S. Davis éd. pp. 265-277. Oxford: Oxford University Press, 1991.

SELESKOVITCH, D. (1975). *Langage, langues et mémoire*, Paris, Minard, Lettres modernes.

SELESKOVITCH, Danica (1976). 'Traduire: de l'expérience aux concepts', *Études de linguistique appliquée*, 24: 64-91.

SELESKOVITCH, D. & M. LEDERER (1984). *Interpréter pour traduire*. Paris, Didier Erudition, 4^{ème} éd. 2001.

SELESKOVITCH, D. & M. LEDERER (1989). *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*. Paris, Didier Erudition, 2^{ème} éd. Corrigée et augmentée, 2002.



992). *After Babel, Aspects of Language and Translation*, 2nd ed., Oxford University Press.

STROLZ, Birgit. (1995). « Une approche asymptotique de la recherche sur l'interprétation ». *Target* 7:1, pp. 65-74.

SWADESH, Morris (1967). *Origin and Diversification of Language*. Aldine. Chicago.

SWADESH, Mauricio (1966). *El lenguaje y la vida humana*, 396 pp. México: FCE.

TODOROV, Tzvetan (1978). *Symbolisme et interprétation*.— Paris.

VENUTI, Lawrence (2000). *The Translation Studies Reader*. Routledge.

VERMEER, Hans (1989). 'Skopos and Commission in Translational Action', in Andrew Chesterman (ed) *Readings in Translation Theory*, Helsinki: Oy Finn Lectura Ab, 173-187.

VINAY J.-P. et DARBELNET, J. (1958). *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris, Didier.

WEAVER, William Fense (1989). *Les procédés de la traduction*. Biguenet, Weimar, Klaus

WHORF, Benjamin Lee (1956): *Language, Pensée et Réalité*. John B. Carroll. Cambridge, MA: M.I.T. Press.